

Histoire des tremblemens de terre arrive's a Lima, capitale du Perou, et autres lieux / avec la description du Perou, et des recherches sur les causes phisiques de tremblemens de terre, par M. Hales, de la Société royale de Londres, & autres phisiciens ... Traduite de l'anglois. Premiere [-seconde] partie. [Anon].

Publication/Creation

A La Haye : [publisher not identified], 1752.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/wveafcqq>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>







27,274/A

LOZANO, P.
c

3 280 3.

HISTOIRE
DES
TREMBLEMENS
DE TERRE
ARRIVÉS A LIMA,
CAPITALE DU PEROU,
ET AUTRES LIEUX.
PREMIERE PARTIE.

HISTOIRE

DES

TREMLEMENTS

DE TERRE

ARRIVÉS A LIMAS

CAPITALE DU PEROU

ET A QUITO

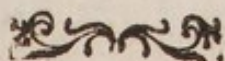
PREMIERE PARTIE

HISTOIRE
DES
TREMBLEMENS
DE TERRE
ARRIVÉS A LIMA,
CAPITALE DU PEROU,
ET AUTRES LIEUX;
AVEC LA DESCRIPTION
DU PEROU,

ET des recherches sur les Causes Phisiques des
Tremblemens de Terre, par M. H A L E S
de la Société Royale de Londres, & autres
Phisiciens.

Avec Cartes & Figures.

TRADUITE DE L'ANGLOIS,
PREMIERE PARTIE.



A L A H A Y E.

M. DCC. LII.

HISTOIRE

DES

TRÉMBLEMENTS

DE TERRE

ARRIVÉS



ANNÉE 1820

DU PÉROU

Tous les renseignements sur les causes physiques de ces
Tremblements de terre, par M. H. DE LA SALLE,
de la Société Royale de Londres, &c. avec
Planches.

Mme Carter & Foyers

TRADUITE DE L'ANGLAIS

PREMIÈRE PARTIE

1820

A LA HAYE



M. DCC.LII



P R E F A C E.

IL y a environ dix-huit mois qu'un de mes amis nouvellement arrivé d'Angleterre, m'apprit le tremblement de terre qui y arriva le 8. mars 1750. V. S. & me communiqua en même tems un exemplaire des Réflexions de M. Hales sur cet événement. Je le lus avec d'autant plus d'empressement, que je connoissois ce sçavant Philosophe par d'autres ouvrages: Et sans trop m'arrêter aux impressions qu'il pouvoit faire sur moi en particulier, je crus que le Public en liroit avec

plaisir la traduction. Je n'en fus pas long-tems occupé ; & elle paroîtroit il y a long-tems, si sur ces entrefaites il ne m'étoit tombé sous les mains quelque chose de plus sur la même matière. C'étoit une relation particulière du dernier qui est arrivé à Lima & à Callao , précédée d'une description de ces deux endroits , & de quelques recherches sur les causes des tremblemens de terre en général , avec une description générale du Pérou. Je ne m'attachai d'abord qu'aux *recherches* , &c , dans le dessein de les joindre à celles de M. Hales. Et je ne comptois donner , de tout cet

P R E F A C E. vij

ouvrage , que cette partie avec la relation du tremblement de Lima , qui , quoiqu'arrivé il y a cinq ans , étoit trop peu connu pour ne pas mériter la curiosité du Public en France, où il n'en est transpiré que les effets en général, sans aucun détail de toutes les particularités qui l'ont accompagné & suivi.

Pendant l'exécution de ce projet , je jettois de tems à autre les yeux sur le reste du livre , que je ne regardois plus aucunement comme partie de mon entreprise ; mais j'y ai trouvé des singularités si surprenantes , qu'enfin je me suis déterminé à suivre l'ouvrage

dans tout son entier, & à prendre pour regle celle de mon Auteur.

Suivant cet ordre, on trouvera dans cet ouvrage une description de *Callao* & de *Lima*, tels qu'ils étoient avant le tremblement de terre qui a entièrement renversé l'un & détruit l'autre. Les vues de l'Auteur ne se bornoient pas, dans ce détail, à faire connoître à ses compatriotes les pertes que les Espagnols ont essuyées dans ce terrible catastrophe, ou du moins il ne cherchoit gueres à exciter leur compassion : il paroît au contraire qu'il n'avoit d'autre but, que de leur faire ouvrir les yeux sur la

P R E F A C E. ix

situation déplorable où ils étoient réduits , & de leur susciter l'envie d'en tirer parti. Le feu de la guerre , alors allumée dans presque toute l'Europe , mais plus vivement encore entre ces deux nations , lui sembloit favorable à ses projets ; & il regardoit déjà cette circonstance comme le commencement de la défaite de ses ennemis , & du triomphe des armes de sa nation. Pour mieux leur en frayer la route , il donne un détail si bien circonstancié de la rade de *Callao* , qu'il pourroit servir de guide à un pilote jusqu'au lieu du mouillage ; & pour le rendre plus sensible ,

x *P R E F A C E.*

on trouvera une carte du *Pérou* avec les plans de *Lima*, du port & de la rade de *Callao* & des côtes circonvoisines, qu'il assure être d'autant plus fidèles, qu'ils sont le résultat des ouvrages de tous les meilleurs Géographes qui aient décrit cette partie du monde, tant anciens que modernes, dont la plupart sont François, entr'autres *De Lisle*, *Frézier*, *Feuillée*, &c.

De la description de ces deux places il entre en matière sur les tremblemens de terre, après avoir en peu de mots exposé la nature du climat de *Lima* où il ne tombe jamais de pluie; mais où les

P R E F A C E. xj

tremblemens sont si fréquens, qu'on peut à juste raison s'étonner qu'il y ait dans le monde des gens assez ennemis d'eux-mêmes, pour se livrer de gayeté de cœur aux dangers continuels d'une désolation si menaçante : & pour mieux développer la cause de ces terribles phénomènes, il rapporte les sentimens des Physiciens les plus sensés, qui ont écrit sur cette matiere.

L'on trouvera ensuite la relation du tremblement de terre arrivé à *Lima*, où elle a été imprimée par ordre du Viceroi. Nous n'en avons encore eu en France aucun détail particulier, quoiqu'il soit ar-

rivé depuis assez long-tems : en quoi l'on ose espérer que celui-ci aura tous les avantages de la nouveauté. Les descriptions de *Callao* & de *Lima* auront peut-être jusque là paru peu accessoires à cette histoire; mais alors, loin de les croire inutiles, l'on reconnoitra qu'elles étoient entièrement indispensables, pour bien estimer le désordre & la confusion d'un si terrible bouleversement.

Enfin l'on trouvera une description générale du *Pérou*, des mœurs & coutumes des Espagnols, des Créoles & des Indiens; & des intérêts particuliers des uns & des autres


PREFACE. xiiij

dans cet Empire. Cette dernière partie renferme beaucoup de curiosités, soit par rapport à l'Histoire naturelle, ou par rapport aux mœurs de ces habitans, & que l'on oseroit à peine croire, si elles n'étoient confirmées, du moins en partie, par le témoignage de ceux qui ont parcouru ce pays.

C'est particulièrement dans cette partie que l'Auteur Anglois s'efforce de démontrer la possibilité de la conquête du *Pérou*, & les avantages qu'on en pourroit retirer. Il propose même différens motifs favorables à cette entreprise, sur lesquels je laisse au

Lecteur le plaisir de décider par lui-même d'après les raisons qu'il en donne.

Voilà en peu de mots ce que contient cet ouvrage, auquel j'ai joint les *Réflexions de M. Hales*, &c. que l'on trouvera suivies de deux Lettres d'un Ministre de la Jamaïque, qui contiennent la relation d'un tremblement de terre arrivé en cet endroit le 7. juin 1692. V. S. Cet événement, tout ancien qu'il est, contient des particularités si frappantes, que l'Auteur a jugé à propos d'en faire un *Appendix* à la fin de son ouvrage; & je crois qu'elles méritent pour le moins autant de curiosité que le reste.


T A B L E
D E S C H A P I T R E S

De la Premiere Partie.

C HAPITRE I. <i>Description</i>	
<i>de Callao,</i>	page 1.
<i>Description de Lima, Capitale du</i>	
<i>Pérou,</i>	32.
SECTION II. <i>Recherches des causes</i>	
<i>de la sécheresse de Lima & des</i>	
<i>côtes du Pérou,</i>	95.
SECT. III. <i>Cause des fréquens trem-</i>	
<i>blemens du Pérou & de Lima,</i>	113.
CHAP. II. SECT. I. <i>Destruction</i>	
<i>entiere de Lima,</i>	147.
SECT. II. <i>Destruction & inondation</i>	
<i>de Callao,</i>	164.
SECT. III. <i>Zéle du Viceroi après le</i>	
<i>tremblement, pour le soulagement</i>	
<i>du Public,</i>	174.

XVI TABLE.

SECT. IV. *Prévoyance du Viceroy
pour l'intérêt de Sa Majesté,*

183.

SECT. V. *Nouvelle confusion à Li-
ma,*

195.

SECT. VI. *Ordre pour le soulage-
ment des Communautés & le ré-
tablissement de la Ville,*

203.

SECT. VII. *Etendue du tremblement
de terre, & Prédications qui en
avoient été faites,*

213.



PLAN DE LIMA
Ville Capitale
DU PEROU.

Toises ou brases
100 200 300 400 500



- Places remarquables**
- A. Place Royale.
 - B. Palais du vice Roy.
 - C. Cour Royale.
 - D. Palais de l'Archeveque.
 - E. L'Inquisition.
 - F. Place de l'Université.
 - G. Hotel des Monnoies.
 - H. Boucherie.
 - I. Marché.
 - L. Moulin à bled et à poudre.
 - M. Moulin à cuivre.
 - N. La prairie.
 - O. Le College.
 - P. Ecole des Filles.
 - T. Maison de divorce.

- Monastères**
- 12. les Jacobins.
 - 13. les Cordeliers.
 - 14. les Augustins.
 - 15. la Mercy.
 - 16. les Jesuites.
 - 17. les Benedictins.
 - 18. les Minimes.
 - 19. les Carmes.
- Religieuses**
- 20. Augustines.
 - 22. Bernardines.
 - 23. Franciscaines.
 - 24. Carmelites.
 - 25. Religieuses de la Trinite.
 - 26. Capucines.
- Eglises**
- 1. la Cathedrale.
 - 2. St. Sebastien.
 - 3. St. Marcel.
 - 4. St. Anne.
 - 5. le Cercado.
 - 6. St. Sauveur.
 - 7. St. Lazare.
- Hopiteaux**
- 8. les Mareins.
 - 9. les Pretres.
 - 10. les Noirs.
 - 11. les Incurables.

Reuillou le Plus exact.





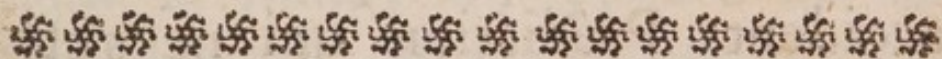
CARTE
DE
l'Audience
De Lima
au
PEROU



HISTOIRE

DU TREMBLEMENT DE TERRE

arrivé à LIMA , Capitale du Perou, &
dans tous ses environs.



CHAPITRE PREMIER.

*Description exacte de la ville de LIMA &
du Port de CALLAO , tels qu'ils étoient
avant le Tremblement de Terre.*

SECTION PREMIERE.

De la Ville & du Port de CALLAO.



ALLAO étoit un port de mer
bâti sur une pointe de terre
si basse , que le niveau de
la place ne s'élevoit pas à
plus de 9 à 10 pieds de l'eau dans
les plus grandes marées qui n'y

A

montent & baissent ordinairement que de 4 à 5 pieds ; la mer s'y débordoit cependant quelquefois si considérablement , qu'elle découvroit entierement le rivage & gaignoit jusque sur les murs de la ville : ce qui a fait dire à *M. Frézier* qu'il étoit à craindre que tôt ou tard elle ne pérît par un pareil accident. Prédiction qui ne s'est malheureusement que trop accomplie.

Cette ville s'étendoit beaucoup plus en longueur qu'en largeur. Les rues y étoient toutes de file , mais ne se coupoient pas régulièrement toutes en angles droits , & ne partageoient point la ville en quarrés selon les dimensions qu'on observe en d'autres endroits : elles étoient d'ailleurs si pleines de poussiere qu'on ne les pouvoit traverser sans beaucoup de peine. La plûpart des maisons n'y étoient que d'un étage. L'on voyoit au bord de la mer l'hôtel du Gouverneur , & le palais du

Viceroi dont la structure étoit des plus magnifiques. Lorsqu'il arrivoit quelque navire en ce port, le Vice-roi qui fait sa résidence ordinaire à *Lima* venoit à *Callao*, & y prenoit son quartier : ces deux bâtimens faisoient les deux aîles d'un quarré dont l'Eglise paroissiale faisoit le fond, à l'opposite de laquelle étoit, sur le bord de la mer, une batterie de trois pièces de canon ; près le palais du Viceroi étoient un corps de garde & l'arsenal ; & dans la même rue du côté du nord, des magasins où l'on dépofoit les marchandises que les vaisseaux Espagnols apportotent du *Chili*, du *Perou*, & du *Méxique*. Outre ces magasins, il y en avoit d'autres pour servir d'entrepôt à celles qu'on y transportoit d'*Europe*, ce qu'ils appelloient *la administration*.

Outre ce petit nombre d'édifices & bâtimens publics, il n'y en avoit pas un seul autre de remarque, si

4 *DESCRIPTION*

l'on en excepte les Eglises qui toutes propres qu'elles étoient n'étoient cependant bâties que de roseaux tissus, & couvertes de claies ou de bois peint en blanc. Il y avoit néanmoins cinq Communautés Religieuses, sçavoir des *Jacobins*, des *Cordeliers*, des *Augustins*, des Religieux de *la Mercy*, & des *Jésuites*, & un Hôpital de *S. Jean de Dieu*. Il n'y avoit en 1714. que 400. familles, quoique quelques-uns y en comptassent jusqu'à 600. qui à 8 personnes seulement par chaque famille formoient un nombre d'habitans, seulement de 200 moindre que celui qui s'y est trouvé lors du tremblement en 1746. augmentation qui paroît assez possible dans l'espace de 32 ans. Ils étoient pour la plûpart tous marins, grossiers & sans société.

L'on voyoit hors la ville deux fauxbourgs *Indiens*, tous deux appelés *Pitipiti*, le *vieux* & le *nouveau*; celui-ci, du côté du *Nord*,

au travers duquel passoit la riviere de *Rimak*, ou de *Lima*, & l'autre du côté du *Sud*.

Cette ville auroit été assez passable sans les chaleurs insupportables qu'il fait continuellement dans ces parages ; ou du moins si elles y étoient tempérées par quelques pluies de tems à autre, ce qui n'y arrive jamais. On ne voit à l'*Est* de cette place que de vastes plaines où se trouvoient d'assez belles maisons de campagnes, toutes environnées de magnifiques vergers, au travers desquels serpentent mille petits ruisseaux que l'on fait venir de la riviere. Ces vergers sont garnis de toutes sortes d'arbres fruitiers, dont le plus grand nombre sont des oliviers qui portent des fruits beaucoup plus gros que ceux que nous avons en Europe ; il y a aussi beaucoup de citronniers, d'orangers ; les autres sont tous arbres particuliers de ce pays.

Sous le regne de *Philippe IV.*

le Marquis de *Mansera* étant alors Viceroy de ce pays , on fortifia *Callao* de murailles tout à l'entour, flanquées de dix bastions du côté de la terre , & de quelques redoutes & bastions plats du côté de la mer , d'où quatre batteries de canon commandoient le port & la rade. Les murs étoient cependant en très-mauvais état du côté de la mer depuis qu'on y avoit bâti un quai de pierre dont la situation opposée aux lames qui venoient du *Sud-Ouest*, en arrêtoit le cours & causoit un retour de marée du côté du Nord qui sapoit les murs de la ville ; & quoique le Roi eût assigné 3000 piastras à prendre sur les droits des boucheries pour l'entretien & la réparation de ces fortifications , il y en avoit cependant plus de la moitié en ruine du côté de la mer.

Ces remparts étoient de deux profils différens ; les courtines n'avoient par en haut que huit pieds

de large , deux & demi de terre plein , autant de banquette , & trois de moilon à mortier : le tout soutenu de deux murs de briques crues , entre lesquels étoit un troisième de pierre. Le rempart des bastions avoit cinq brasses de terre plein pavé de dale à joints incertains pour servir de platte - forme aux canons ; le tout mal-fait & conséquemment peu solide.

Chaque bastion étoit voûté & avoit son magasin de poudre , boulets & autres choses nécessaires pour l'artillerie qui y étoit montée. Ils étoient ordinairement armés chacun de trois ou quatre pièces de canon de fonte. Ils avoient environ 70 pièces de canon de fonte de différens calibres depuis 12 jusqu'à 24 liv. poids d'Espagne. Outre ceux qui étoient montés sur les bastions , dix couleuvrines de 17 à 18 pieds de long & de 24 liv. de balle , achevoient de compléter ce nombre. Huit de ces couleuvri-

nes étoient rangées en batterie du côté de la rade, & portoient, à ce qu'on disoit, jusqu'à la pointe de la galere de l'*Isle S. Laurent*, environ à 2 lieues de distance.

Outre l'artillerie des remparts, ils avoient neuf pièces de canon de campagne montées; & plus de 120 canons de fonte de différens calibres réservés pour l'armement des vaisseaux de Sa Majesté, qu'on équipoit lorsqu'il arrivoit quelques gallions à *Porto bello*, & qui servoient à envoyer l'*Armada de Panama*, & les vaisseaux de transport, dans lesquels on distribuoit, pour les différens endroits du Pérou, les marchandises qui étoient venues d'Europe, & les recrues de troupes nécessaires en chaque endroit, avant qu'on eût fait la paix avec les Indiens; mais ils étoient si négligés, & souvent en si mauvais état, qu'on ne les pouvoit mettre en mer sans qu'il en coûtât des sommes immenses pour le ra-

doub. Le Roi y entretenoit cependant toujours des troupes de marine. Les troupes de terre étoient composées à *Callao* de 7 compagnies d'infanterie Espagnole, de 100 hommes chacune, & la garnison de 600 hommes. Mais quoique le Roi eût destiné un fond de 292171 piastras par an, pour l'entretien de cette garnison, il n'y avoit souvent pas même assez de soldats pour monter la garde à la place d'armes.

Les principaux Officiers de ces troupes étoient le *Gouverneur général*, qui étoit pour l'ordinaire choisi d'entre les principaux Officiers d'*Espagne* en *Europe*, & qu'on changeoit tous les cinq ans. Ses appointemens montoient à 7000 piastras par an. Un *Mestre de camp de la place*, & un *Sergent Major de la place*, ce dernier avoit 1200 piastras par an, & l'autre 3217 piastras 4 réaux. Le *Roi* s'étoit réservé la nomination de ces trois

premiers Officiers. Le *Viceroi* nommoit les autres avec l'agrément de Sa Majesté. Ces autres étoient un *Aide-Major*, des *Capitaines*, &c. L'*Aide-Major* avoit par an 600 piaſtres, le *Tambour Major* 240, chaque *Capitaine* avoit 1800 piaſtres par an, & les soldats 20 piaſtres par mois. Sa *Majesté Catholique* y entretenoit aussi un *Ingénieur* qui servoit pour tous les endroits du *Sud* de l'*Amérique*, sçavoir *Baldéria*, *Valparaizo*, *Callao*, *Lima* & *Truxillo*.

Les Officiers d'artillerie étoient un *Lieutenant Général* qui avoit par an 1900 piaſtres, un *Maître Canonnier* payé à 486 piaſtres, un *Capitaine d'artillerie* à 606 piaſtres, dix *Maîtres Canonniers* à 400 piaſtres, deux *Adjudans* & vingt *Canoniers* payés chacun à 396 piaſtres.

Les troupes de marine y étoient composées : d'un *Amiral* ou *Général de la mer* qui avoit les mêmes

honneurs & privilèges que le *Général des gallions*, & étoit payé à 2200 piaftres par an : deux *premiers Pilotes* payés à 1200 piaftres : quatre *Maîtres de navire* à 540 piaftres chacun, quatre *seconds Maîtres* chacun à 396 piaftres : quatre *Maîtres Canonniers* chacun à 444 piaftres : cinq *Chapelains* chacun à 396 piaftres : quatre *Commis principaux* à 600 piaftres : quatre *Ecrivains*, quatre *Dépenfiers*, 4 *Maîtres Charpentiers*, 4 *Maîtres Calfats* & quatre *Plongeurs*, chacun à 396 piaftres par an : un *Major de la marine* à 600 piaftres : deux *Aides-Majors* ou *Adjudans* à 396 chacun, vingt-quatre *Quartiers maîtres* chacun à 240 piastr. quarante *Matelots* & feize *Mouffes* à 180 piaftres chacun.

Il y avoit en fus, quelques autres troupes de marine destinées pour l'armement de deux petites fregates composées de deux *Capitaines*, qui avoient chacun 600

piastres , quatre *Officiers mariniers* à 244 piastres & huit *Matelots* à 180 piastres par an. Tous ces *Officiers & Matelots* , outre leur paye, avoient encore leurs rations chacun suivant son rang.

Il y avoit dans la ville de *Cal-lao* trois compagnies qui ne recevoient aucune paye. La premiere étoit composée de *Marins* , la seconde de *Bourgeois & Marchands* de la ville , la troisième de *Maîtres Charpentiers* , *Maîtres Calfats* & autres ouvriers de cet état , où l'on recevoit aussi les *Mulâtres & Nègres* libres, employés aux travaux du *Roi*.

Il y avoit encore quatre compagnies d'*Indiens* dont les *Officiers* étoient de la même nation. La premiere étoit composée de ceux de la ville , la seconde de ceux qui habitoient les fauxbourgs de *Pitipiti* , & les deux autres des *Indiens* , de *Magdalen* , de *Miraflores* , de *Churillos* & autres endroits circon-

voisins ; celles-ci étoient obligées de se rendre à *Callao* au signal d'un coup de canon qu'on tiroit pour cet effet , lorsqu'il y avoit quelques munitions ou provisions à transporter.

Comme il est à présumer qu'on remettra les choses à peu près sur le même pied qu'elles étoient ci-devant à *Callao* si l'on entreprend de le rétablir ; ce que nous en avons dit pourroit du moins donner une idée de sa situation, si par hazard on étoit dans le cas de l'attaquer, en attendant que l'on pût mieux s'instruire de son état actuel.

Callao étoit l'entrepôt d'un commerce considérable que ses habitans faisoient avec ceux du *Chili*, du *Méxique* & de tous les différens endroits du *Pérou* même.

On leur apportoit du *Chili* des cordages, du cuir, du suif, de la viande fumée & du bled ; ils tiroient de l'Isle de *Chiloe* des planches de cedres qui est un bois fort

léger, des ouvrages de laines entr'autres, des tapis semblables à ceux de *Turquie* dont ils couvroient les *estrades*, & les endroits où l'on mettoit des coussins pour la commodité des femmes. Le *Pérou* leur fournissoit du *sucre* qu'ils faisoient venir d'*Audaguailas*, de *Guayaquil* & autres endroits; du *vin* & de l'*eau de vie* qu'ils tiroient de *Lanasco* & de *Pisco*; des *mats*, des *cordages*, du bois de construction; du *cacao*, du *tabac* & du *sirop* qu'on leur apportoit de *Guayaquil*, des pays circonvoisins & de différens autres endroits. Ils faisoient ensuite transporter le *Cacao* au *Méxique*.

Le *Méxique* leur fournissoit de la *poix* & du *bray*, dont on ne peut cependant se servir que pour le bois, parcequ'il brule les cordages; qu'on leur apportoit de *Sonfonate*, de *Réalgo* & de *Guatemala*; on leur apportoit aussi de ce Royaume du bois pour les teintu-

res , du souphre & ce beaume qu'on appelle ordinairement *beaume du Pérou* ; mais qui cependant vient effectivement de *Guatamala* ; il y en a de deux fortes , de blanc & de brun , c'est de ce dernier que l'on fait tant de cas. Lorsqu'il a une certaine consistance , ils le mettent dans des coques de *coco* : on le leur apporte cependant ordinairement liquide dans des pots de terre ; mais dans ce cas il est à craindre qu'ils n'y ayent mêlé de l'huile pour en augmenter la quantité , on leur apporte en fraude de ce même pays de beaux ouvrages de *Caray* & autres ouvrages de *Chine*.

Joignons au commerce considérable qu'ils menoient dans tous ces différens endroits , celui qu'ils entretenoient en *Europe* avec les *François* & les *Espagnols*. Les navires François qui pendant les guerres précédentes pouvoient aller à *Callao* , ont été obligés de mettre

en magasin toutes les marchandises qu'ils avoient à bord. On en exigeoit 13 pour cent du prix de la vente lorsqu'ils arrivoient avec leur carguaifon entiere & quelquefois jufqu'à 16 pour cent lorsqu'ils avoient traité le long des côtes ou en quelqu'autre port. Ils payoient de plus 3 par mille pour l'acquit des droits du *Domaine* & du *Consulat* ; fans parler des présens qu'ils étoient obligés de faire au *Viceroi* & autres Officiers de Sa Majesté, bassesse dont on ne doit point être surpris de la part de gens qui n'achètent de pareilles charges que pour faire leur fortune.

Il étoit de l'intérêt des *Espagnols*, pendant la guerre qui interdifoit ou du moins rendoit le passage fort dangereux à leurs *galions* ; il étoit de leur intérêt, dis-je, de permettre aux *François* d'y négocier dans un tems particulièrement où toutes fortes de marchandises étoient extrêmement ra-

res au *Pérou* ; mais malgré la nécessité où ils étoient , pour ainsi dire , de se relâcher sur de pareils privilèges , ils les ont accordés avec si peu de ménagement qu'ils ont fait la perte des uns & des autres. Les *François* qui y envoyoit des navires de tous leurs ports à l'envi les uns des autres , eurent bientôt fait changer cette disette en une abondance de tout qui fut même à un si haut degré que chacun étoit obligé de vendre ses marchandises à très-bas prix : ce qui ruinoit les marchands Espagnols & les *François* qui en ont souffert pendant plusieurs années.

Un peu plus de réserve de la part des uns & des autres dans cette circonstance leur auroit , au contraire , été d'un avantage considérable s'ils n'y avoient envoyé & reçu qu'un certain nombre de navire & des marchandises à proportion du besoin actuel qu'ils en avoient & de la consommation qu'ils en

pouvoient faire dans ce pays. Trois ou quatre navires, par exemple, chargés de la valeur d'environ un million de piastras pouvoient suffire chaque année au *Pérou*, & même pour le *Chili* & le *Méxique* qui n'en peuvent pas tirer pour plus de 4 à 5 cens mille piastras. Les Marchands auroient alors acheté avec plus de sûreté, & un seul navire *François* y auroit plus fait de profit que quatre ou cinq ensemble.

L'on transportoit les marchandises de *Callao* à *Lima* sur des mules ou dans des chariots tirés par des bœufs, & que l'on faisoit conduire par des *Nègres*, mais qui selon le caractère naturel à cette nation sont si fripons, que pour n'en point être la duppe, le propriétaire est obligé de suivre ses voitures, ou de les faire escorter par quelqu'un de confiance.

Ce port est situé environ à huit lieues au *Sud-Est* de *Chancay* & 21 *Nord-Ouest* de *Caniate*, deux

autres ports mentionnés dans la relation du tremblement de terre, c'est une espèce de *baye* formée par l'Isle de *S. Laurent* & les rochers de *los Piscadores* qui en sont éloignés de 5 lieues du côté de *N. N. O.* & à environ deux lieues de *Chancay*.

Ce port est garanti des vents de *Sud* & de celui de l'*Ouest* qui est le plus dangereux & le plus à craindre dans cet endroit, par l'Isle de *S. Laurent* qui, selon sa situation, le met encore à couvert des lames du *S. O.*

Cette Isle que quelques-uns ont appelée Isle de *Callao*, peut avoir deux lieues de circonférence; elle est située *N. O.* & *S. E.* quoique quelques pilotes côtiers la marquent *N. & S.*

On n'avoit encore fait aucunes fortifications sur cette Isle, quoique sa proximité d'un port aussi intéressant pour le commerce des *Espagnols* qu'elle seule pouvoit gar-

der ou détruire , eût dû être un motif assez puissant pour les déterminer à cette entreprise. Ils n'en devoient cependant pas ignorer l'importance , puisqu'elle avoit déjà servi de retraite à *Jean l'Hermite* qui s'y fortifia en 1624. à dessein de prendre *Callao* ; & n'ayant pu venir à bout de son entreprise , il brula plus de 30 vaisseaux qui y étoient en rade. C'étoit-là qu'on envoyoit en exil les *Nègres* & les *Mulâtres* , qui en punition de quelques crimes dont ils étoient convaincus étoient condamnés à y tirer de la pierre pour servir à la construction des édifices publics , & souvent , quoiqu'indirectement cependant , pour l'usage des particuliers. C'est ce qui a fait donner le nom de *la Galere* à la pointe de l'Ouest de cette Isle.

A l'extrémité de cette Isle sont plusieurs *basfonds* & rochers à fleur d'eau , entre lesquels il ne peut passer aucun vaisseau , tant à cause

de leur proximité que du peu de profondeur des différens chanals qu'ils laissent entr'eux.

La rade de *Callao* est à l'*Ouest* de la ville, c'est une des plus grandes, des plus belles, & peut-être la plus sûre de toute la mer du *Sud*. Il y a par-tout bon mouillage, & autant de profondeur qu'on en peut avoir besoin, fond de vase couleur d'olive, sans avoir ni rochers, ni bancs à appréhender, excepté vers le milieu de l'Isle *S. Laurent*, vis-à-vis la pointe de la *Galere* où il y a un bas-fond.

La mer y est toujours si tranquille, qu'on y peut carêner en tout tems sans crainte d'être surpris d'aucun coup de vent; cette rade est cependant entièrement à découvert depuis le *Nord* jusqu'au *N-N-O.* mais ces fortes de vents n'y soufflent que rarement, & même si légèrement qu'il n'en peut résulter aucun danger. Cette observation est confirmée par le rap-

port de tous les voyageurs qui s'accordent sur ce point : en effet ces fortes de vents ne peuvent avoir grande force à cause des chaleurs extraordinaires de ce pays qui les amortissent.

Les voyageurs ne sont pas moins d'accord sur la sûreté de ce port. *Funnel & Cook* disent qu'on y peut louvoyer par-tout, qu'on y peut mouiller en sûreté, & qu'on y est à l'abri du vent du *Sud*, le plus ordinaire & le plus dangereux de cette côte : ce qui confirme ce que nous en avons déjà dit.

Le mouillage ordinaire de cette rade est à l'*E-N-E.* de la pointe de la *Galere*, à deux ou trois encablures de la ville, où l'on est garanti du vent de *Sud* par la pointe de *Callao*. Mais lorsqu'il y arrive quelques navires étrangers, ils sont obligés de mouiller au moins une lieue au large en attendant qu'ils aient obtenu du *Viceroi* la permission d'entrer dans le port, ce qui leur

est aisément accordé.

Cette pointe de *Callao* est une petite langue de terre basse au *Sud-Ouest* de la ville, il y a un passage fort étroit entre cette pointe & l'Isle de *S. Laurent* qu'on appelle le *Boqueron* situé *N-O.* & *S-E.*

Les navires qui partent de *Callao* prennent le *N.* de l'Isle & ne passent point par le *Boqueron* où ils auroient les vents contraires; mais ceux qui viennent du large peuvent y passer. S'ils sont petits, ils peuvent gouverner au vent où il y a 14 brasses d'eau sur le plus bas fond qu'il y ait entre la grande Isle & la pointe de *Callao* autour de laquelle il y a un banc à craindre. Mais pour l'éviter, on côtoie l'Isle, où il y a plus d'eau; & lorsqu'on est vis-à-vis le *brisan* que forme ce banc, on gouverne un peu sur *Callao* en avançant toujours jusqu'à ce qu'on en ait dépassé la pointe.

L'on voit autour de l'Isle de *Cal-*

lao plusieurs rochers dont le plus considérable est du côté du S. On l'appelle *Penna Oradada*, ou la *Pierre Percée*, ce rocher est fort élevé au-dessus de l'eau, aucun navire ne s'expose à passer entre ces rochers & l'Isle. Ceux qui viennent du S. gouvernent entre la *Pierre Percée* & la pointe de *Callao* sur l'Isle, pour éviter le banc qui est à la pointe de *Callao*; & lorsqu'ils l'ont dépassée, ils gouvernent directement & sans aucun danger, sur l'endroit où ils ont dessein de jeter l'ancre.

Cette *Pierre Percée*, que d'autres ont appelée la *Pierre d'or*, nom qu'elle emprunte, suivant eux, d'un riche gallion dont elle avoit été l'écueil & qui y étoit péri, est, au rapport de quelques voyageurs, une petite Isle à environ une lieue du continent, sur laquelle on voit une petite *croix*. Ils en marquent aussi une sur le cap de *Morro Solor*; & d'après ces remarques

marques, ils disent que la voie la plus sûre pour passer le *Bôqueron* est de se tenir un peu au vent de l'Isle *S. Laurent*, & d'avancer toujours jusqu'à ce qu'on soit au niveau de ces deux *croix* d'où l'on peut gouverner suivant les indications que nous en avons données.

Les voyageurs ne sont cependant pas d'accord sur la sûreté de ce passage, les uns le craignent, d'autres assurent qu'il n'y peut passer que de petites barques, encore ne peut-on s'y exposer, selon eux, sans témérité, à cause de la force des courans qui le long de ces côtes portent continuellement du *Nord* au *Sud*; cependant lorsqu'une fois on y est entré, l'on peut avancer hardiment sans rien craindre.

L'on trouve à l'entour des ces Isles & autour de tous ces rochers quantité d'excellent poisson; il y a continuellement des *Indiens* à en faire la pêche pour l'envoyer vendre à *Lima*; & comme ils trou-

vent toujours à s'y employer, malgré la quantité qu'ils en prennent, ils y ont des cabanes pour se retirer & être plus à portée de profiter des momens favorables à ce commerce.

L'on trouvoit dans le port de *Callao* toutes les commodités nécessaires à la navigation. On faisoit eau à la petite riviere de *Lima* qui se vient décharger dans la mer sous les murs de *Callao*, on a à la vérité plus de peine à y faire le bois, qu'on trouve cependant à *Bocanegra* à une demi lieue au Nord; mais il le faut aller couper à une demi lieue dans les terres, & en payer aux *Jésuites* 25 ou 30 piaftres par chalouppée, selon qu'elle est plus ou moins grande. Il y avoit aux pieds des murs des escalles de bois, & un mole de pierre pour décharger plus aisément toutes sortes de choses de poids, comme *barriques*, *boucaux*, *caissons*, *ballots*, *ancres*, *canons*, &c.

qu'on pouvoit même enlever avec une grue.

Il y avoit toujours dans ce port quantité de navires, fans y comprendre les vaisseaux & quelques galliotes que Sa Majesté Catholique y entretenoit, mais qui le plus souvent étoient en très-mauvais état.

Les *Espagnols* de *Lima* ont des facteurs qu'ils envoient en campagne négocier l'or des *Indiens*; & lorsqu'ils en ont en certaine quantité, ils l'envoient à *Callao* qui est l'entrepôt du trésor du *Roi* & de celui des marchands, en attendant qu'on l'envoie à *Panama* comme on le fait d'ordinaire lorsque l'*Armada* vient à *Porto-bello*. Cet *Armada* passe d'abord par *Cartagène*, d'où l'on dépêche aussitôt un courrier par terre à *Lima* pour informer le *Viceroi* de cette arrivée, afin qu'il dépêche promptement le trésor. Le *Viceroi* l'expédie aussitôt pour *Panama*, où on le met

à terre & où il reste en dépôt jusqu'à ce qu'on l'envoie par terre à *Porto-bello*; ce qu'on fait aussitôt que l'on sçait que l'*Armada* y est arrivée, & d'où on le transporte en *Europe*.

Il faut un peu de tems à *Panama* pour y décharger la flotte de *Lima*, parceque les navires ne peuvent mouiller qu'à *Périca* qui est une Isle à deux lieues de *Panama*. On évalue d'ordinaire le trésor du *Roi* à 24 millions de piastras, sans parler de celui des marchands & de quantité d'autres effets de prix qu'on est obligé de faire porter de là à *Porto-bello* sur des mules.

On envoyoit tous les ans de *Callao* à *Apuleo* un vaisseau chargé de *vif-argent*, de *cacao* & de *piastres*, ce navire partoit ordinairement assez à tems pour y arriver avant *Noël*, & y restoit jusqu'à l'arrivée du vaisseau le *Manila*. Il prenoit alors en échange des *épices*, des *soyeries*, des *indiennes*, des *mouf-*

selines, & autres marchandises des Indes à l'usage du *Pérou*, & repartoit ensuite pour *Callao*. Ce navire ne montoit jamais que vingt canons, quoiqu'il fût richement chargé tant en allant qu'en revenant.

Il y avoit dans ce port trente navires lorsque M. *François Drake* y arriva au mois de février 1578. & quoiqu'il y en eût 17 de ce nombre bien armés & des meilleurs de la mer du *Sud*, il fut assez intrépide pour y entrer à leur barbe & aller mouiller tout près d'eux avec son navire escorté d'une seule *pinace*. Il avoit une belle occasion de se satisfaire s'il avoit été vindicatif, & il auroit pu pendant quelques heures seulement faire plus de mal aux *Espagnols* qu'ils n'en auroient pu réparer en plusieurs années; cependant s'il les épargna pour n'en pas venir à une extrémité aussi sanglante & aussi cruelle qu'auroient fait les *Espa-*

gnols sur les *Anglois*, il sçut bien trouver le moyen de se dédommager d'une autre façon ; & sçachant qu'il y avoit un de ces vaisseaux chargé de 15000 *lingots d'argent* & de quantité de *piastres*, de *soyeries*, *mouffelines*, & autres marchandises de prix, il l'amarina & s'en fut avec.

Cette prise fut une ample récompense de sa bravoure, mais ce n'étoit encore rien en comparaison de ce que la fortune lui gardoit ; & si de tout tems elle a été prodigue envers ses favoris, elle en a donné des preuves à ce Capitaine plus singulieres qu'à tout autre. Il fut informé que le vaisseau le *Cacafogo*, un des plus beaux navires de la mer du *Sud*, étoit en route pour se rendre à *Panama* avec une cargaison d'*or* & d'*argent* ; & quoiqu'il y eût déjà quatorze jours qu'il étoit parti, il se détermina cependant à faire voile dans l'espérance de le pouvoir ra-

traper. Suivant cette route il eut connoissance d'un vaisseau revenant de *Guaiaquil* dont il s'empara. Cette prise avoit en cargaison quatre-vingt livres pesant d'or, quantité de bijouteries & de pierres précieuses, treize caissons de piastras, vingt-six barriques d'argent en mine, deux grandes boles d'argent doré, & quantité d'autres effets de prix; & il fut assez heureux pour la conduire à bon port au cap de *San Francisco* à un degré au Nord de la ligne.

Passons à la description de *Lima*.



DESCRIPTION**DE LIMA,***VILLE CAPITALE DU PÉROU.*

NOus avons déjà dit que *Lima* n'est éloigné que de deux lieues du port de *Callao*. Il y a, entre ces deux villes, un très-beau chemin de communication, pratiqué au milieu d'une campagne des plus charmantes. L'on trouve à mi-chemin une Chapelle de *S. Jean de Dieu*, appelée la *lega*, ou la lieue; un peu plus loin, cette route se partage en deux sentiers; le gauche conduit à la porte royale de *Lima*; & celui qui donne sur la droite, à la porte de *Juan Simon*, par où l'on peut entrer directement au milieu de la ville, ce qui le rend beaucoup plus fréquenté que l'autre.

L'on voit dans cette plaine quantité de belles maisons de campagnes & de beaux jardins pleins d'arbres fruitiers tant étrangers que du pays. L'on y sème quantité d'*alfarfar* qui n'est autre chose que la *luserne*, plante fort connue en Europe; & particulièrement en certains pays où on la cultive pour le même usage. Cette plante porte de petites fleurs bleues qui donnent, dans cette plaine, un coup d'œil charmant. Elle repousse de nouveau lorsqu'on l'a coupée, & revient même assez vite: ce qui y entretient une verdure continuelle. L'on voit tous les matins entrer à *Lima* quantité d'ânes chargés de cette herbe pour les provisions de la ville.

L'on y distingue encore les ruines d'une ancienne ville bâtie du tems des *Inkas*, dont les rues paroissent très-étroites, également que les différens sentiers qui traversoient cette campagne qui

étoient murés, & dans lesquels il pouvoit à peine marcher deux personnes de front. Pour rendre raison de cette économie, les *Indiens* disent que leurs ancêtres étoient beaucoup meilleurs ménagers que les *Espagnols*; & que d'ailleurs ils étoient en si grand nombre, qu'ils étoient obligés de mettre à profit jusqu'au moindre petit coin de terre pour pouvoir fournir aux provisions nécessaires; on reconnoît encore, parmi ces ruines, des restes de murailles bâties en brique, qui faisoient l'enclos d'un vaste palais où logeoit l'*Inkas*, lorsque de *Kusco*, où il faisoit sa résidence, il venoit dans ce pays.

L'on voit aussi au Sud de *Lima*, dans la vallée de *Pachakamak*, les restes d'un superbe temple bâti en l'honneur d'un Dieu dont on ignore le nom, & que les *Indiens* y adoroient. Quelques historiens disent que *Ferdinand Pezarro* y trouva plus de 900000 ducats, outre

le pillage qu'y firent ses soldats , que les *Indiens* ne purent emporter ni cacher lors de la conquête des *Espagnols*.

Plusieurs sçavans Astronomes ont observé la longitude & la latitude de cette ville , mais toujours sans se rencontrer ni sur l'une ni sur l'autre , souvent même ils ont eu autant de différens produits que d'observations ; cependant *Feuillée* en a déterminé la latitude à 12 d. 57 f. LATIT. S. *Frézier* à 12 d. 6. m. 28. f. & *Don Juan Pédro de Paralta* 12 d. 14 m. 46 f. par une observation , & 12 d. 14 m. 52 f. par l'autre.

Ces mêmes Astronomes n'étoient pas mieux d'accord sur la longitude. *Feuillée* l'a fixée à 79 d. 9 m. 30 f. *Frézier* à 79 d. 45 m. & *Peralte* à 79 d. 20 m.

Cette variété doit engager les Astronomes à choisir un autre endroit pour faire leurs observations que *Lima* , où le soleil est à peine

visible trois mois de l'année.

La ville de *Lima* étoit bâtie au pied d'une vallée autrefois appelée *Rimak*, d'où elle tiroit son nom que cette vallée empruntoit elle-même de celui d'une ancienne idole dont les oracles captivoient, pour ainsi dire, la confiance des Indiens. De la difficulté qu'avoient ces peuples à prononcer la lettre R, & en partie par corruption, est survenu celui de *Lima*, nom bien différent de celui que lui avoit donné *François Pizarro* son premier fondateur qui l'avoit appelée la *Ciudad de los Reyes* ou la *Ville des Rois*, faisant allusion aux trois Rois qui vinrent des pays Orientaux adorer l'*Enfant Jesus*, parcequ'il avoit fait la conquête de ce pays le jour des Rois.

Les armes de la ville ont beaucoup de rapport au tems de sa fondation : elle porte trois couronnes d'or, deux & une, en champ d'azur surmontées d'une étoile rayon-

nante ; quelques-uns ajoutent dans l'écuffon les deux colonnes d'*Hercule* ; mais on ne les voit en plusieurs endroits que comme supports avec ces mots : *Nec plus ultra* , & les deux lettres I & K , qui marquent les noms de la *Reine Joanna* , & de l'*Empereur Charles V.* son fils qui regnoient alors conjointement en *Castille* , & dont elles sont les initiales.

Garcilasso de la Vega dit qu'on lui donna ce nom parcequ'elle fut fondée le jour de l'*Epiphanie* en 1534 ; mais *Francisco-Antonio de Montalvo* dit que ce ne fut que le 18 janvier de l'année suivante 1535, jour de la chaire de *S. Pierre*. Cette circonstance jointe à la nomination des Commissaires choisis pour marquer l'endroit de la ville, & au dénombrement de ses premiers habitans , est d'un grand poids contre l'autorité de *Garcilasso* ; il est cependant vrai que *Herrera* demeure d'accord avec

lui du jour de la fondation; mais il soutient, avec *Montalve*, que ce ne fut que l'année suivante 1535.

Les motifs qui déterminèrent *Pizarro* à choisir cette place pour y jeter les fondemens de *Lima*, fixent encore cette époque suivant *Herrera*, qui dit que *Don Pédro de Alvarado* étant parti à la tête d'une armée qu'il conduisoit de *Guatemala* au *Pérou*, à dessein de s'en rendre maître, *Pizarro* se vint camper dans la vallée de *Lima*, près du port de *Callao*, qui est le plus beau de cette côte, pour l'empêcher d'y faire aucune descente, en cas qu'il tentât d'y aborder par mer; pendant que *Don Diego de Almagro* alloit à sa rencontre par terre dans la province de *Quito*.

Les *Espagnols*, toujours attentifs aux spécieux dehors de leur religion, jetterent les fondemens d'une Eglise à peu près au milieu de la ville, avant d'y élever aucun

bâtiment. *Pizarro* donna le plan des rues & distribua les endroits où l'on pouvoit bâtir, par quartiers d'environ 70 toises en quarré. Douze *Espagnols*, qui en ont été les premiers habitans, commencerent ensuite à bâtir sous ses ordres; à ceux-ci se joignirent une trentaine d'autres habitans de *San Gallan*, & quelques-uns de ceux qui demeuroient à *Xauxa*. Telle a été l'origine de la plus belle ville de l'*Amérique méridionale*.

Le plan de cette ville fut parfaitement bien dressé: les rues y étoient droites & d'une belle largeur. Au milieu de la ville, & à peu de distance de la riviere, étoit la *Place Royale*, où, avant le tremblement de terre, l'on pouvoit trouver tout ce qui est généralement le plus en usage; la beauté de cette place n'étoit pas bornée à cet avantage; les plus beaux édifices qu'il y eût à *Lima* concouroient encore à en faire l'orne-

ment. A l'Est l'on voyoit la *Cathédrale* & le *Palais Archiépiscope* : du côté du Nord étoit le *Palais du Viceroy* : la maison du *Cabildo*, la *Justice*, la *Prison* & la *Salle d'Armes*, avec une suite de *porches* uniformes, fermoient le côté de l'Ouest : enfin celui du Sud l'étoit d'un nombre suffisant de *porches* & de boutiques de marchands toutes régulières. Au milieu de la place, on voyoit une belle fontaine de bronze ornée d'une belle statue de la *Renommée*, & de huit lions de même matière disposés pour jeter l'eau tout au tour. Il y avoit de plus aux quatre coins quatre petits bassins fort riches en métal.

La rivière de *Lima* traversoit la ville à un quartier de distance de la place royale du côté du Nord. Cette rivière est presque toujours guayable, excepté en été, lors de la fonte des neiges, ou lorsqu'il pleut sur les montagnes. Elle arrose tou-

très les campagnes par où elle passe au moyen de différentes saignées & de plusieurs petits ruisseaux pratiqués dans les différens endroits où l'on veut conduire l'eau : elle fournit aussi l'eau pour arroser les rues & les jardins de la ville, où on la fait venir par des canaux couverts.

L'on avoit bâti sur cette riviere un pont de pierre magnifique à cinq arches fort bien construites. Ce pont, bâti du tems de la viceroiyauté du Marquis de *Montes Claros*, étoit situé un peu au Nord du palais du *Viceroy*; il servoit de communication entre cette ville & un grand fauxbourg que les *Indiens* appelloient *Malambo*, & les *Espagnols*, *San Lazarro*, ou de *S. Lazar*, qui formoit, pour ainsi dire, une seconde ville, & dont les rues étoient aussi droites que celles de *Lima*. La grande rue qui s'étendoit *Est* & *Ouest* avoit presque une lieue de longueur, & étoit

si large qu'il y pouvoit passer huit carrosses de front sans se toucher. Il passoit au travers de ce faux-bourg quantité de ruisseaux qui faisoient moudre plusieurs moulins à bled & à poudre, & qui arrosoient tous ses jardins où l'on trouvoit continuellement d'excellent fruit, entr'autres, des figues & des raisins. L'on y voyoit aussi une fort belle place publique, où il se tenoit un marché deux fois la semaine, & où quantité d'*Indiens* des campagnes circonvoisines venoient en foule vendre toutes sortes de provisions.

La grande rue dont nous avons parlé, conduit à l'Eglise de ce faux-bourg, & finit près de l'*Alameda* qui est une belle promenade d'environ 200 toises de long, plantée de cinq rangs d'orangers, au milieu desquels l'on voyoit trois beaux bassins de pierre. La beauté de ces arbres toujours verts & fleuris pendant tout le cours de l'année, les

douces odeurs qui s'en exhalent, & le concours étonnant de calèches qui s'y trouvoient tous les soirs sur les cinq heures, qui est le tems ordinaire de la promenade, faisoient de cet endroit une promenade des plus charmantes.

En 1711 on bâtit, vers le milieu de cette promenade, une Chapelle, sous l'invocation de *Sainte Libérate*, dans un endroit où l'on avoit trouvé les *Hosties* de la Cathédrale, que des voleurs qui en avoient volé le *S. Ciboire* avoient cachées & enterrées au pied d'un arbre. Enfin cette promenade se termine au pied d'une montagne où l'on voyoit un Monastere de Religieux Observantins de la réforme de *S. François Salano*, natif du *Paraguay*. A l'*Est* de cette montagne étoit encore le Monastere de *S. Christophe*, où étoit l'hermitage de ce Saint: enfin au pied de cette montagne passe un bras de la riviere, dont les eaux

font tourner plusieurs moulins à bled, & un à poudre; & c'est dans cette riviere que l'on alloit d'ordinaire se baigner.

Il y avoit à *Lima* très-peu de maisons à deux étages, si l'on en excepte celles qui achevoient le contour de la *Place Royale*. Les fréquens tremblemens de terre n'avoient déjà que trop convaincu les habitans que ces superbes édifices, élevés avec tant de magnificence, avoient été le tombeau de leurs ancêtres. D'ailleurs les railleries continuelles des *Indiens* qui se moquoient de ces vaines entreprises, devoient porter les *Espagnols* à s'en défier. Les effets de ces terribles événemens n'avoient cependant encore pu prévaloir jusqu'au point de les empêcher de bâtir plusieurs magnifiques Eglises à *Lima*, & au-dessus desquelles ils avoient élevé des tours d'une hauteur prodigieuse. Il est vrai que la plupart étoient lambrissées feu-

lement de bois ou de roseaux, mais si bien travaillés, qu'à moins d'en être prévenu, l'on ne pouvoit s'en appercevoir. Les murailles de ces grands édifices étoient de brique cuite. Mais pour les maisons ils ne se servoient que de brique crue qui peut néanmoins durer des siècles entiers, du moins à *Lima* où il ne tombe jamais assez de pluie pour qu'elles se puissent détremper.

Ces maisons n'étoient que d'un étage seulement. Ils y en ajoutoient cependant quelquefois un second, mais qui n'étoit fait que de roseaux pour le rendre plus léger, & sans aucun toit : seulement ils y étendoient une nate en forme de plancher ou de lambris, recouverte de l'épaisseur d'un doigt de cendre, pour absorber l'humidité des brouillards ; ce qui leur suffisoit.

Elles étoient magnifiques & fort spacieuses, quarrées, & occupoient une espace de 80 pieds en un sens, & deux fois autant sur l'autre. On

y entroit par une belle grande porte qui fermoit une salle fort spacieuse. Cette salle communiquoit dans plusieurs appartemens. Et sur le derriere, en face à la premiere, il y avoit une seconde porte pour entrer dans le jardin, où il y avoit toujours quelques fontaines & des jets d'eau.

Les murailles de ces maisons étoient bâties de brique en dehors & en dedans, & entre deux ils faisoient une espèce de mur de terre de cinq pieds d'épaisseur, le tout joint ensemble. Deux raisons leur servoient à autoriser une structure si singuliere : la premiere, disoient-ils, pour leur donner plus de solidité proportionnellement à l'élévation; & la seconde fondée sur la premiere, pour pouvoir par ce moyen faire leurs fenêtrés fort hautes, afin que personne n'y pût regarder de dans la rue. Les escaliers étoient ordinairement pratiqués sur le derriere, & conduisoient

dans des galeries qui servoient de promenade , & pour entrer dans chaque appartement. Leurs planchers étoient de planches toutes unies , sur lesquelles ils étendoient des nates peintes qu'ils y attachoient pour les cacher. Cette décoration faisoit un effet aussi surprenant que beau , particulièrement pour ceux qui n'y étoient point accoutumés.

Ils garnissoient le haut de leurs maisons de branches d'arbres en feuilles , qu'ils avoient soin de renouveler souvent ; & ils se garantissoient par ce moyen des violentes chaleurs du soleil ; quant à la pluie , ils n'avoient rien à craindre de ce côté-là , puisqu'il n'y en tombe jamais.

Les murailles & les bastions de la ville , qui devoient être un ouvrage éternel , étoient de même construction ; elles avoient dix-huit à vingt pieds d'élévation sur neuf d'épaisseur au cordon ; de sorte que

tout autour de la ville il n'y avoit pas un seul endroit assez large pour y monter une pièce de canon, d'où l'on peut conjecturer que les *Espagnols* les avoient plutôt bâties pour se mettre à couvert des incursions des *Indiens*, que pour servir de barriere aux tentatives de tout autre ennemi. Ces murs étoient flanqués de bastions de 15 toises de flanc perpendiculaire à la courtine, & d'environ 30 toises de face; ce qui faisoit l'angle de l'épaule de 130 degrés; d'où résul-
toit une défense si fichante, que les deux tiers de la courtine étoient sur le second flanc, & que les angles flanqués étoient trop aigus. Comme ces courtines n'avoient qu'environ 80 toises de longueur, la grande ligne de défense n'en avoit que 100. Il n'y avoit, au surplus, ni fossés, ni dehors; d'où l'on peut juger du peu de conséquence de ces fortifications, qui avoient été faites sous la conduite

uite de *Don Jean Rémond*, Prêtre Flamand, qui mourut à *Lima* au mois de Juillet en 1709, le Duc de la *Plata* étant alors *Viceroi*.

Il pouvoit y avoir à *Lima* environ 8 à 9000 familles d'*Espagnols* ; le reste des habitans n'étoit que des *Mistives*, des *Mulâtres*, des *Noirs*, & quelques *Indiens* ; enfin le tout ensemble pouvoit monter à 25 ou 30000 ames, - y compris les *Religieux* & *Religieuses* qui occupoient au moins la quatriéme partie de la ville.

Les hommes & les femmes y étoient également prodigues pour la dépense de leurs habits. Les Dames, peu satisfaites des plus rares étoffes de soye, se paroient encore, à leur mode, d'une confusion de rubans & de galons ; à quoi elles ajoutoient une pareille confusion de perles & de diamans dont elles étoient également insatiables, sans parler de leurs bracelets & boucles d'oreilles qu'elles avoient

grand soin de ne jamais oublier dans leur moindre ajustement; ce qui exigeoit des dépenses si exorbitantes, que les maris ni les galans n'y pouvoient souvent fournir : enfin l'on en a vu avoir quelquefois pour plus de 60000 piaftres de bijouterie à l'entour d'elles.

Les Dames de *Lima* font en général assez belles. Elles ont l'esprit vif, & font beaucoup plus engageantes qu'en bien d'autres endroits. Au reste, peut-être ne leur accorde-t-on ces charmes, qu'en comparaison des *Mulâtresses*, des *Noires*, & des *Indiennes*, qui, à cause de leur laide figure, ne peuvent que leur servir de lustre.

Si l'on peut juger de la magnificence de ses habitans par le nombre des carrosses, comme l'on fait en *Europe*, l'on ne peut nier que ceux de *Lima* l'avoient poussée au plus haut degré; l'on y comptoit au moins 4000 calèches, traînées par des mules qui étoient dans ce

pays la voiture ordinaire de la noblesse & autres gens de distinction.

Mais pour en donner en abrégé un exemple plus frappant, il suffira de rapporter les dépenses extraordinaires que firent les marchands en 1682 lorsque le Duc de *la Plata* y fit son entrée en qualité de *Viceroi*; ils firent paver de *lingots d'argent*, dont ils avoient acquité le cinquième, ils en firent paver, dis-je, deux rues, sçavoir, celle de *la Mercy* & celle des *Marchands* qui traversent deux quartiers, par où devoit passer son Excellence pour se rendre à la *Place Royale* où étoit son *Palais*. Chacun de ces lingots pesoit au moins 200 marcs de 8 onces, & étoit long de 12 à 15 pouces; sur 4 à 5 de largeur & 2 ou 3 d'épaisseur: enfin cette dépense étoit au moins de 80 millions de piastres.

Il est vrai que *Lima* étoit en

quelque façon l'entrepôt de tous les trésors du *Pérou* ; l'on a quelquefois évalué , peut-être même encore à trop bon marché , la dépense annuelle qui s'y faisoit à plus de six millions de piaftres. Mais on en avoit beaucoup diminué depuis que les *François* y ont porté des marchandises d'*Europe* , qu'ils étoient même obligés de céder à trop bon marché par la trop grande quantité qu'ils y en ont porté à la fois ; & depuis que le commerce qu'ils ont fait à *Arica* , à *Hilo* & à *Pisco* , a détourné au moins une partie des piaftres , qu'on apportoit auparavant à *Lima* : ce qui rendoit cette ville pauvre en quelque façon , en comparaison de ce qu'elle a été autrefois.

Lima étoit la résidence ordinaire du Viceroy du *Pérou* , qui n'est pas moins absolu que le *Roi d'Espagne* même , dans toutes les Jurifdictions de cette ville , & celles de *Chaquiasaca* , de *Quito* , de *Pa-*

nama, du *Chili*, & de *Tierra Fir-*
ma, en sa qualité de *Gouverneur*
 & de *Capitaine Général* de tous
 les *Royaumes & Provinces* de cette
 partie du nouveau monde ; ainsi
 qu'il est expressément marqué par
 ses titres. Son revenu se monte à
 40000 piastras de fixe par an, sans
 y comprendre ses droits extraordi-
 naires : par exemple, lorsqu'il va
 visiter quelques *Provinces*, on lui
 passe 10000 piastras pour les frais
 de son voyage ; & trois mille pour
 aller seulement à *Callao*, qui
 n'étoit éloigné que de deux
 lieues. Il a la nomination de plus
 de 100 *Corrégidors*, & autres
Magistrats supérieurs : enfin c'est
 lui, qui, dans toute l'étendue des
 Domaines d'*Espagne*, dispose de
 tous les emplois triennaux, tant
 civils que militaires.

Il est à remarquer que la plu-
 part des *Charges* ou *Offices* publics,
 ne se donnent ou ne se vendent
 que pour un certain tems : celles

de *Viceroi* & de *Présidens*, par exemple, ne durent d'ordinaire que sept ans ; quelques *Corrégidors* & *Gouverneurs* tiennent les leurs pour cinq : mais le plus grand nombre ne sont revêtus des leurs que pour trois ans seulement. Il est aisé d'appercevoir qu'on ne leur a fixé de pareilles limites, que pour ne pas leur laisser le tems de se faire des créatures, ou de former aucuns partis contre le *Roi* dont ils sont si éloignés, qu'il faut des années entières pour recevoir ses ordres. Mais en remédiant à ces désordres, cette politique entraîne avec elle bien d'autres inconvéniens, qui sont la source du mauvais gouvernement de ces *Colonies*, & la cause du peu de profit que Sa *Majesté Catholique* en retire, parce que chacun dans sa place en tire le meilleur parti qu'il peut pendant le peu de tems qu'il a à en jouir.

Il est d'ailleurs difficile de ne

se pas laisser gagner à prix d'argent sur certains abus que le long usage a fait passer en coutume. Les plus honnêtes suivent les traces de leurs prédécesseurs ; d'autant plus volontiers encore, que quelque régularité qu'ils pussent observer pendant leur administration, on les soupçonneroit toujours de quelque connivence : ainsi leur meilleur moyen de s'en décharger est d'appaïser leurs Juges, en leur faisant part de ce qu'ils ont volé au *Roi* & à ses sujets.

Ce n'est qu'au moyen d'une pareille maltote, que, sans acquiter aucuns droits du *Domaine*, l'on transporte des mines des quantités si prodigieuses d'*argent* au travers de tout ce pays ; & qu'enfin on le met à bord des vaisseaux qui traitent le long de la côte, parceque les marchands donnent tant par cent aux *Corrégidors*. Les *Corrégidors* en font part aux *Juges de confiscation*, & que ceux-ci, sans

doute , partagent encore avec les *Officiers du Viceroi.*

Enfin l'intérêt qu'ils ont de bien employer le peu de tems qu'ils ont à jouir de leurs emplois , fait que personne ne prend à cœur le bien public. Et ils sont convaincus que quand même ils mettroient les choses sur un bon pied , chacun pour ce qui est de son ressort , le peu de tems qu'ils ont à en disposer les mettroit bientôt hors d'état de les y maintenir , & que leurs successeurs regleroient tout , à leur tour , à leur fantaisie , sitôt qu'ils feroient en charge. Voilà pourquoi les ordres de *Sa Majesté Catholique* n'y sont point du tout , ou du moins très-mal exécutés : seulement on se contente de les publier par formalité , parcequ'aucun de ceux qui sont en charge ne craint d'être déposé ; ce qui les retiendrait sans doute , si leurs emplois étoient à vie. D'ailleurs ils trouvent aisément le moyen d'appaïser

Le *Gouverneur* qui raisonne précisément comme eux, quoiqu'il ait tout pouvoir en main.

La garde ordinaire du *Viceroi* est composée d'une compagnie de *Halebardiens*, d'une compagnie de *Cavalerie*, & d'une d'*Infanterie*, toutes trois de cent hommes chacune; les deux dernières sont à la solde du *Roi*. Mais les *Halebardiens* sont payés d'une somme qu'a laissée une Dame de *Lima* pour leur entretien. Il y a encore une autre compagnie, mais de 50 hommes seulement, & tous gens de distinction qui marchent à ses côtés lorsqu'il fait son entrée. Il a dans son *Palais* une *Chapelle Royale* desservie par six *Chapelains*, un *Sacristain*, & un *Chœur de Musiciens*, tous à la solde du *Roi*.

La garnison de *Lima* n'étoit composée que de la *Milice Bourgeoise* qui ne recevoit aucune solde du *Roi*, excepté les *Officiers Généraux* & les *Sergens d'Infanterie*,

dont il y avoit 40 compagnies, ſçavoir,

Quatorze compagnies d'habitans.

Sept compagnies des différens corps de commerce : celles-ci avoient à leur tête un *Major* & deux *Aides de camp* plus que les premières.

Huit compagnies d'*Indiens* natifs de *Lima*, qui outre les Officiers ordinaires avoient un *Colonel*, un *Major* & un *Aide-Major* plus que les autres.

Six compagnies de *Mulâtres* & de *Noirs libres*, qui étoient ſous la conduite d'un *Major*, de deux *Aides-Majors* & d'un *Lieutenant Général*.

Toutes ces compagnies étoient chacune de 100 hommes, & ne reconnoiſſoient d'autres Officiers, excepté ceux que nous avons détaillés en particulier, qu'un *Capitaine*, un *Enſeigne* & un *Sergent*.

Il y avoit auſſi dix compagnies

de Cavalerie dont six étoient de la ville; les quatre autres étoient des campagnes circonvoisines. Chaque compagnie n'étoit que de 50 hommes sous la conduite d'un *Capitaine*, d'un *Lieutenant* & d'un *Cornette*.

OFFICIERS GENERAUX
A LA SOLDE DU ROI.

<i>Le Capitaine Général & Viceroi,</i>	
qui a par an	40000 piaſtres.
<i>Le Gouverneur Général</i>	7000 p.
<i>Le Lieutenant Général de</i>	
<i>la Cavalerie</i>	. . . 1500 p.
<i>Le Commissaire Général</i>	
<i>de la Cavalerie</i>	. . . 1500 p.
<i>Le Lieutenant de la Meſ-</i>	
<i>tre de Camp</i>	. . . 1200 p.
<i>Le Lieutenant du Capi-</i>	
<i>taine Général</i>	. . . 1200 p.

OFFICIERS SUBALTERNES
A LA SOLDE DU VICEROI.

Le Capitaine de la Salle

<i>d'Armes</i> , qui a par an 1200 piastr.	
<i>Un Lieutenant d'artillerie</i>	1200 p.
<i>Deux Aides d'artillerie</i> ,	
qui ont chacun . . .	300 p.
<i>Quatre Maîtres Canoniers</i> ,	
qui ont chacun . . .	544 p.
<i>Un Armurier en chef</i> , qui a	1500 p.
<i>Quatre autres Armuriers</i> ,	
chacun à	600 p.
<i>Un Maître Charpentier</i> à	1000 p.

On dit qu'en cas de besoin le *Viceroi* peut lever 100000 hommes d'*Infanterie* & 20000 de *Cavalerie*, dans toute l'étendue de ce *Royaume*; mais si l'on en croit quelques voyageurs, d'ailleurs assez exacts, & qui ont traversé une partie de ce pays, l'on doute qu'il pût seulement en fournir la cinquième partie.

Le gouvernement de ce *Royaume* dépend entièrement du *Viceroi* & de l'*Audience Royale*, où il préside lorsqu'il s'agit de quelques affaires d'importance. Cette *Au-*

Audience, que l'on pourroit comparer à nos *Parlemens* en France, est composée de seize *Oidors* ou *Audienciers*, de quatre *Alcades* de cour, de deux *Fiscaux*, ou *Procureurs Généraux*, d'un *Alguasil Major*, ou *Grand Huissier*, & d'un *Protecteur Général des Indiens*. Tous ces Magistrats ont chacun par an 3000 piastras 13 réaux. Les *Oidors* perçoivent en outre d'autres honoraires attachés aux différentes Chambres où ils sont employés : cette Cour a aussi des Officiers en titre, comme, *Avocats*, *Procureurs*, *Notaires*, *Sergens*, &c.

L'*Audience Royale* est subdivisée en plusieurs Chambres : sçavoir, une de *Justice*, une *Chambre Criminelle*, une *Chambre des Comptes*, & deux *Chambres du Trésor*, dont une est dépositaire des fonds que quelques riches *Indiens* laissent en mourant pour le soulagement des pauvres de leur

nation. Elle comprend encore la *Chancellerie*, qui n'est composée que d'un *Oidor* & d'un *Chancelier*, mais qui n'en a que le titre, & très-peu d'honoraires, parceque le *Grand Chancelier* reste toujours en *Espagne*.

Le *Cabildo* ou le *Tribunal de la Police* suit l'*Audience Royale*. Cette Cour est composée d'un plus grand nombre d'Officiers que dans les autres villes. Il y a de plus un *Alguasil Major*, ou *Sergent Major* de la ville pour les affaires militaires, & un *Grand Prévôt* qu'on appelle *Alcade de la Hermandad*, qui peut condamner à mort en plaine campagne.

Il y a un *Tribunal de la Trésorerie* établi pour la caisse des *deniers royaux*, tels que le cinquième de l'argent qu'on tire des mines, le droit d'*Alcavala*, qui est de 4 pour cent sur toutes sortes de marchandises ou de grains, & autres droits, qui dans cette Colonie

font en très-petit nombre : il a ses *Juges*, *Contadors*, *Sécretaires*, &c.

Il y a aussi une *Cour des Monnoyes*, qui a ses *Trésoriers*, ses *Controlleurs*, *Directeurs*, &c. & un *Oidor* ou *Juge*, qui est payé indépendamment des honoraires qu'il perçoit en qualité de *Juge de l'Audience Royale*.

Un *Prieur* & deux *Consuls* président à la *Chambre du Consular* pour les affaires du commerce. On choisit pour *Officiers* de cette *Chambre* ceux d'entre les *Marchands* qui entendent le mieux les affaires du commerce.

Pour qu'il ne manquât rien de ce qui peut contribuer à entretenir le bon ordre, & rendre cette ville plus florissante, on y avoit aussi établi plusieurs *Jurisdictions Ecclésiastiques*.

La première étoit celle de l'*Archevêque*, où il présidoit en cette qualité : elle étoit composée du

Chapitre de la Cathédrale & de l'Officialité : cette Cour avoit aussi des Officiers Séculiers , tels qu'un *Procureur*, un *Enquêteur*, un *Ser-gent* & des *Notaires*.

La seconde & la plus terrible de toutes les *Chambres* ou *Jurisdic-tions* étoit celle de l'INQUISI-TION, dont le nom seul portoit la terreur par-tout , parceque 1°. le délateur est regardé comme té-moin : 2°. l'accusé ne connoît point ses accusateurs : 3°. il n'y a point de confrontation de témoins ; de sorte qu'on faisoit tous les jours le procès à de pauvres malheureux innocens, dont le seul crime étoit d'avoir quelqu'un intéressé à leur perte. On dit cependant qu'à *Li-ma* l'on n'avoit point sujet de se plaindre de l'*Inquisition*, peut-être étoit-ce parceque le *Viceroi* & l'*Archevêque* y présidoient.

L'*Inquisition*, dont la Jurisdic-tion s'étend sur toute l'*Amérique Méridionale Espagnole*, fut établie

à *Lima* en l'année 1569 , telle qu'elle est en *Espagne* , avec tous ses *Officiers & Ministres* , *Conseillers* , *Familiers & Alguazil Major* , &c. Elle avoit trois *Juges Supérieurs* qui avoient chacun 1000 *piastres* par an.

La troisième *Jurisdiction Ecclésiastique* étoit celle de la *Croisade* , qui faisoit en quelque façon partie de l'*Audience Royale* , parce qu'il y présidoit un *Juge* de la *Chambre de Justice*. Cette *Jurisdiction* fut établie à *Lima* en 1603 , sous la direction d'un *Commissaire Général* , qui tenoit sa Cour chez lui , assisté d'un *Juge-Conservateur* , d'un *Sécretaire* , d'un *Controlleur* , d'un *Trésorier* , & autres *Officiers* compétens pour la distribution des *Bulles & l'examen des Jubilés & Indulgences*. Ce *Commissaire* étoit payé à 1000 *piastres* par an.

Enfin il y en avoit une quatrième pour les *Testamens* ; c'étoit elle qui faisoit rendre compte aux

Administrateurs & Exécuteurs testamentaires. Les chaplainies & les fondations qui en dépendoient étoient aussi de sa compétence, pourquoy elle étoit composée de plusieurs Officiers.

L'Empereur Charles V. à dessein de se procurer dans ce pays même un nombre suffisant de personnes en état de remplir un si grand nombre d'emplois aussi distingués, fonda en 1545 une *Université* à *Lima*, sous le titre de *S. Marc*, à laquelle il donna de très-beaux privilèges qui furent tous confirmés par le *Pape Paul III.* & le *Pape Pie V.* pour les augmenter l'aggrégea à celle de *Salamanque*. Cette *Université* est gouvernée par un *Recteur* qu'on élit tous les ans. On y compte d'ordinaire environ 200 *Docteurs* en *Théologie*, en *Droit Civil & Canon*, & en *Médecine*; & près de 2000 *Etudiants*. Il en sort quelquefois d'assez bons sujets pour la chi-

cane de l'école , mais rarement de véritablement capables & bons sujets pour la pratique.

Cette Université a trois *Collèges Royaux* , dans lesquels il y a vingt chaires de Professeurs , auxquelles sont attachés des revenus considérables. Le premier de ces Collèges fut fondé par *Don Francisco de Toledo* , *Viceroi du Pérou* , sous l'invocation de *S. Philippe* & de *S. Marc*. *Don Martin Henriquez* , aussi *Viceroi* , fonda le second pour l'entretien de 80 Etudians aux humanités , en Droit Civil & en Théologie. On l'appelloit le Collège de *S. Martin*. Les *Jésuites* en étoient les Recteurs & les Professeurs. Enfin le troisième a été fondé par l'Archevêque *Don Toribio Alphonso Mongrovejo* , sous le titre de *S. Toribio Evêque* , aussi pour l'entretien de 80 Etudians , qui servoient au Chœur de la *Cathédrale* , ces 80 boursiers étoient tous uniformement habillés de gris.

avec une bande de couleur de pourpre qui étoit double par derrière, tous étudioient le Droit Canon sous la discipline d'un Prêtre qui étoit leur Recteur. Il y avoit aussi dans ce Collège une fondation pour l'entretien de six enfans de Chœur commis aux soins du Maître de la Chapelle, & du Vicaire qui y demeuroient. Ce Collège avoit plus de 14000 piastrres de revenu.

Le *Chapitre* de la Cathédrale étoit composé d'un *Doyen*, d'un *Archidiaque*, d'un *Chantre*, d'un *Maître d'École*, d'un *Trésorier*, & de dix *Chanoines*, dont on en avoit retranché un, pour donner son revenu à l'INQUISITION. Ces cinq premiers Officiers avoient de revenu par an chacun 7000 piastr. chaque Chanoine 5000; les six Prébendiers chacun 3000; les 30 Chapelains chacun 600 piastrres, sans parler des Enfans de Chœur.

Cette Eglise, qui a été le pre-

mier édifice de *Lima*, fut fondée sous l'invocation de l'*Assomption*, par *François Pizarro*. Mais le *Pape Paul III.* l'ayant érigée en Cathédrale en 1541, la mit sous le titre de *S. Jean l'Evangeliste*, pour la distinguer de celle de *Kuzko*, qui d'auparavant étoit sous le même titre. Elle a été suffragante de *Séville* jusqu'à l'année 1546, qu'enfin le même *Pape* en fit une *Métropole*, & lui donna pour suffragans les Evêchés de *Panama*, *Quito*, *Truxillo*, *Guamanga*, *Arequipa*, *Kuzko*, *San-Jago*, & la *Conception du Chili*.

Don Fray Jeronimo de Loaysa, Religieux de l'Ordre de *S. Dominique*, qui en a été le premier *Archevêque*, y convoqua deux Synodes Provinciaux. Le premier le 4 octobre 1551, auquel il ne se trouva aucun des suffragans qui avoient été convoqués : seulement les Evêques de *Panama*, de *Quito* & de *Kusco* se contentèrent d'y envoyer

leurs députés ; mais les Evêques de *la Plata* , de *Quito* & de *la Impérial* , conjointement avec les députés des autres Chapitres , assistèrent au second , dont l'ouverture se fit le 2 mars 1567. Ce fut ce premier Archevêque qui fit rebâtir cette Eglise déjà en ruine , & qui la fit couvrir de bois de *Manglier*.

Don Toribio , qui en fut le troisième Archevêque , est regardé comme un *Saint*.

Don Melchôr de Linnan y Cisneros , qui a été le neuvième , fut nommé *Viceroi* , *Gouverneur* , & *Capitaine Général* de toutes les *Provinces du Pérou* après la mort du *Marquis de Malagon* , il a été le premier , en faveur duquel on ait réuni ces deux dignités , qui ne paroissent nullement compatibles dans la même personne.

Lima étoit divisé en huit *Paroisses* : la *Cathédrale* étoit la première & la plus ancienne ; elle étoit desservie par quatre *Curés* &

deux Vicaires. On y confervoit en reliques un morceau du bois de la *vraie Croix*.

La seconde étoit celle de *Sainte Anne*, où il y avoit deux Curés & un Vicaire.

La troisiéme étoit *S. Sébastien*, où il y avoit aussi deux Curés.

La quatriéme étoit *S. Marcellus*, où il n'y en avoit qu'un.

La cinquiéme étoit *S. Lazarre*, dont le Curé étoit Vicaire de la Cathédrale.

La sixième étoit *Notre - Dame d'Atocha*; celle-ci étoit annexée & dépendante de la Cathédrale, elle s'appelloit *los Huerfanos* ou *les Orphelins*.

La septième étoit *el Cercado* ou *l'Enclos*, parcequ'elle dépendoit d'un fauxbourg *Indien*, qui avoit été enfermé dans la ville lorsqu'on en fit les murailles; elle étoit desservie par les *Jésuites*.

Enfin la huitième, appelée *San Salvador* ou *S. Sauveur*, n'étoit

établie que depuis peu de tems.

Il y avoit douze *Hôpitaux* pour les malades & les pauvres de la ville. Le premier s'appelloit *Saint André*. C'étoit une maison de *fondation Royale* pour les blancs ; elle étoit servie par les marchands & quatre Prêtres.

On avoit fondé celle de *S. Jacques* pour les convalescens , lorsqu'ils sortoient de *S. André*.

L'Archevêque *Don Toribio* ; dont nous avons déjà parlé , avoit fondé celle de *S. Pierre* , mais seulement pour les *Prêtres*.

Il y en avoit un pour les marins , qui étoit entretenu par leurs contributions & aumônes.

Le *Pere Barthelemi de Vadillo* avoit fondé celui de *S. Barthelemi* pour les *Nègres* , dont les Administrateurs étoient aussi chargés des fondations que faisoient quelquefois les riches *Indiens* pour les pauvres de leur nation.

Dans celui de *S. Lazarre* , on recevoit

recevoit les *lépreux* , & ceux qui étoient attaqués de maladies vénériennes ; cet Hôpital étoit de *fondation Royale* ; on y recevoit aussi les fous & les maniaques.

Près de *Notre-Dame d'Atocha* il y avoit une maison que l'on appelloit *los Huerfanos* ou les *Orphelins* , où l'on recevoit les enfans trouvés.

Les habitans de *Lima* en avoient fondé un sous le titre de *S. Côme & S. Damien* , pour les femmes *Espagnoles*.

Don Jéronymo de Loyasa , premier Archevêque , avoit fondé celui de *Sainte Anne* pour les *Indiens* ; mais il étoit depuis peu tombé à la charge du *Roi*.

Les *Béthléhémites* en desservoient un autre où l'on envoyoit les incurables.

Il y en avoit encore un autre hors la ville pour les *Indiens* convalescens , où ils entroient au sortir de celui de *Sainte Anne* , ou

de quelques - uns des autres.

Enfin il y en avoit un fondé par un Prêtre , & où l'on ne recevoit que des Prêtres convalescens.

Outre tant d'Hôpitaux pour le secours des pauvres & des malades , il y avoit encore une maison de charité dans la place de l'*Inquisition* , pour les personnes du sexe , & qui dotoit un certain nombre de pauvres jeunes filles , soit qu'elles prissent le parti du monde ou du cloître.

Le Collège de *Santa Cruz de las Ninas* ou de *Sainte Croix des Filles* , élevoit aussi un certain nombre de filles orphelines que les *Inquisiteurs* dotoient lorsqu'elles étoient d'âge à être mariées.

Il y avoit de plus encore une fondation faite par un Prêtre , de plus de 600000 piaftres , pour marier 20 filles auxquelles on donnoit 500 piaftres à chacune. Le Doyen de la Cathédrale & le Prieur de *S. Dominique* étoient les dépositaires

naires & administrateurs de cette fondation.

Enfin la *Confrairie de la Conception* en marioit 40 auxquelles elle donnoit 450 piaftres à chacune.

Il y avoit auffi une fondation fous le titre de *Notre - Dame de Cocharcas* pour les pauvres filles des *Kafiks*, & un Collége pour l'éducation de leurs enfans où ils avoient toutes fortes de maîtres.

L'état Monastique qui a inondé toute l'*Europe*, s'est auffi répandu au-delà des confins les plus reculés de l'*Océan*, où il remplit jufqu'aux plus petits recoins habités par des *Chrétiens* : il y avoit entr'autres à *Lima* des légions de Moines dont les maifons occupoient, avant le tremblement de terre, les plus beaux & les plus grands quartiers de la ville.

Les *Dominiquains* y avoient 4 Communautés, la principale étoit le *Rofaire*; ensuite la *Récollektion de la Magdelaine*, *S. Thomas d'A-*

quin où étoit leur étude, & *Sainte Rose de Lima*.

Les *Cordeliers* en avoient aussi quatre, celui de *Jesus* ou le *grand Couvent*, qu'on appelloit aussi le *Couvent de S. François*, où il y avoit plus de 700 personnes tant Moines que domestiques, c'étoit le plus beau & le plus grand de la ville, il tenoit l'espace de 4 quartiers. Le second étoit la *Récollektion de sainte Marie des Anges*: le troisiéme le *Collége de S. Bonaventure*, & le quatriéme le *Couvent des Religieux Déchaussés de S. James*.

Les *Augustins* en avoient également quatre; sçavoir celui de *S. Augustin*, de *Notre-Dame de Capavacana*, le *Collége de S. Ildefonse*, & le *Noviciat* ou la réforme de *Notre-Dame de Guidance* qui étoit hors la ville.

Les *Religieux de la Merci* n'en avoient que trois, sçavoir *la Merci*, la *Récollektion de Notre-Dame de Béthléem*, & le *Collége de S. Pierre Nolasque*.

Les *Jésuites* en avoient cinq, celui de *S. Paul*, de *S. Martin*, *S. Antoine* où étoit le *Noviciat*, le *Cercado* ou l'*Enclos*, sous le titre de *S. Jacque* dont ils étoient *Curés*, & *los Desamparados* ou *Notre-Dame de douleur*, qui étoit leur maison professe.

Les *Bénédictins* y avoient aussi une maison sous le titre de *Notre-Dame de Mont-Ferrat*.

Les *Minimes* occupoient depuis peu l'Eglise de *Notre-Dame du secours*, qui étoit aussi sous l'invocation de *S. François de Paul*, & avoient encore en outre une *Chapelle*, sous le titre de *Notre-Dame de Victoire* où étoit leur *Couvent* qui portoit le nom de leur *Patriarche*.

Les *Religieux de la Charité* ou de l'Ordre de *S. Jean de Dieu*, avoient l'*Hôpital de S. Jacque* dont ils étoient *directeurs* & *administrateurs*.

Les *Béthléemites* y avoient aussi

deux maisons, celle des *Incurables*, & une autre sous le titre de *Notre-Dame du Mont-Carmel* qui étoit hors la ville. Ces Religieux étoient depuis peu venus s'y établir de la ville de *Guantamala* dans le Royaume du *Méxique*, où le Révérend *Frere Pierre-Joseph de Bétancourt* avoit fondé cet Ordre pour servir les pauvres & pourvoir à leurs besoins. Le Pape Innocent XI. approuva cette institution en l'année 1697. & depuis ce tems ils avoient déjà établi quantité de Communautés en différens endroits du *Pérou*. Quoique ces Religieux eussent toujours un extérieur très-simple, on les regardoit cependant comme de grands politiques. Selon leur institut aucun d'eux n'est admis aux ordres sacrés, ils ont chez eux un Aumônier qu'ils payent, mais qui n'est pour rien dans les affaires de la maison, & ne fait aucuns vœux, ils sont habillés à peu près comme les *Capucins*, excepté

qu'ils portent sous leur barbe une bavette terminée en pointe d'environ un quart d'aune de long. Si l'on en croit ces bons freres, leur fondateur a été accompagné pendant 11 ans de *Notre Seigneur* portant visiblement *sa croix*. Ils mettent bien d'autres apparitions & révélations sur son compte, mais qui ne sont appuyées que de leur témoignage.

Il n'y avoit pas à *Lima* un aussi grand nombre de maisons de Religieuses, qu'il y en avoit de Moines, on n'y en comptoit que 12.

1. Celle de l'*Incarnation*, où étoient les *Dames Chanoinesses Régulieres de S. Augustin*.

2. La *Conception* du même Ordre.

3. La *Trinité* où étoient les Religieuses de l'Ordre de *S. Bernard*.

4. Celle de *S. Joseph de la Conception*, où étoient les Religieuses Déchauffées de l'Ordre de *saint Augustin*, dont la règle étoit beau-

coup plus austère que celle des autres.

5. Celle de *Sainte Claire*, où il y avoit plus de 300 Religieuses de l'Ordre de *S. François*. Cette maison avoit été fondée par *Don Toribio*, dont elles conservoient le cœur dans leur Eglise.

6. *Sainte Cathérine de Sienne*, où étoient les Religieuses de l'Ordre de *S. Dominique*.

7. *Sainte Rose de Sainte Marie* du même Ordre que les précédentes.

8. La Communauté appelée *Del Prado* ou de la prairie, où étoient les *Augustines Récollettes*.

9. *Sainte Thérèse* de l'institut du *Carmel*.

10. *Sainte Rose de Viterbe*.

11. Les *Trinitaires*.

12. Enfin le *Jesus-Maria* des *Capucines*. Cette dernière fut fondée en 1713. par quatre Religieuses Espagnoles qui vinrent de *Buenos Ayres* s'établir à *Lima*.

L'on comptoit dans toutes ces Communautés, dont il y en avoit seulement 4 ou 5 de véritablement régulières, au moins 4000 Religieuses.

On pourroit ajouter à ce nombre une maison que l'Archevêque *Don Toribio* y avoit fondée pour les femmes en divorce. On ne peut concevoir jusqu'à quel point d'excès on porte cet abus au *Pérou*, on les voit tous les jours se démarier avec la même liberté, que si le mariage n'étoit qu'un contrat purement civil, le moindre dégoût, quelques légères plaintes de méfintelligence, d'infirmités ou de caprice leur en fournissent le prétexte; & ce qu'il y a de plus particulier, c'est qu'ils ne se font aucun scrupule de se remarier ensuite avec d'autres.

Les *Espagnols* y ont établi cet abus lorsqu'ils sont venus peupler cette colonie. Leur long commerce avec les *Môres* le leur avoit rendu

fi familier , que le *Cardinal Ximénès* s'étoit cru obligé de tâcher d'y remédier ; & comme pour en venir à cette fin, ils se servoient souvent du prétexte d'affinité, le Concile de *Tolède* que ce Cardinal convoqua en 1497. ordonna qu'on écrivoit sur les registres de baptême, les noms des *grand'peres* & des *grand'meres*, afin de pouvoir mieux reconnoître la vérité en pareilles occasions.

Il y avoit aussi une maison de retraite pour les femmes pénitentes, mais qui pour l'ordinaire n'étoit pas beaucoup occupée, sans doute à cause du peu de soin que les Ecclésiastiques prenoient de leur reprocher leur libertinage, dont on fait peu de cas dans ce pays, cette maison s'appelloit *las Amparadas de la Conception*.

A en juger par le grand nombre de Communautés & de maisons Religieuses qu'il y avoit à *Lima*, tant de l'un que de l'autre

séxe, l'on s'imagineroit volontiers que la dévotion y étoit portée au plus haut degré de perfection; mais il s'en falloit beaucoup que ceux même qui la professoient se conformassent sincèrement à cet extérieur. La plupart des Moines y étoient si débauchés, que les Supérieurs & Provinciaux consumoient des sommes considérables aux dépens de leur Communauté, pour satisfaire à leurs plaisirs mondains, & quelquefois à des débauches si peu cachées, qu'ils ne se faisoient aucun scrupule de reconnoître les enfans qui en naissoient, & de les entretenir chez eux comme autant de témoins irrévocables de leurs déréglemens.

Si l'on excepte deux ou trois Communautés de Religieuses, les autres n'y observoient non plus que le simple extérieur de régularité, auquel la grille les restreignoit. Loin de vivre frugalement & en communauté, comme le porte leur

institut ; ces Dames vivoient au contraire chacune séparément & toutes à leurs propres dépens , & faisoient parade d'un nombreux cortège de Noires & de Mulâtresses esclaves qu'elles faisoient servir aux galanteries qu'elles entretenoient à la grille.

La plupart des voyageurs cependant exceptent les *Jésuites* de cette irrégularité , & assurent qu'ils y vivent d'une façon fort exemplaire ; mais quoiqu'on ne leur puisse rien reprocher du côté des mœurs , ils ne cèdent rien aux autres Communautés en fait d'opulence : il seroit même difficile d'apprécier les revenus qu'ils possèdent en ce pays. Ils ont , à la vérité , des habitations sur lesquelles il y a plus de 200 *Nègres* qui leur produisent des sommes immenses : mais le bon usage qu'ils en font, tant pour l'entretien de leur apothicairerie dont ils ont un soin particulier pour le bien du public, & qui, aussi bien fournie qu'el-

le est, ne peut que leur coûter beaucoup dans un endroit aussi éloigné; que pour différentes autres choses utiles au public & à la société, joint à leur vie exemplaire & à la confiance qu'on a en eux, leur feroient encore mille moyens de les augmenter, s'ils n'étoient véritablement plus occupés de mériter tous les jours par de nouveaux endroits l'estime qu'on a pour eux, que de mettre à profit celle qu'ils ont acquise.

A en juger sur la conduite des *Ecclésiastiques* même, qui doit être le modèle de celle des laïques, l'on devinera aisément quelle est la passion dominante de ce pays, dont la fertilité & l'abondance en toutes choses, & la tranquillité dont y jouissent continuellement les habitans, ne peuvent que contribuer à augmenter le penchant voluptueux dans lequel ils croupissent. L'air n'y est sujet à aucune vicissitude. Il y conserve nuit & jour un

juste milieu entre le chaud & le froid. Les nues mettent de toutes parts cet heureux climat à couvert de la chaleur brulante du soleil dont les rayons perpendiculaires pourroient être incommodes. Ces nues ne fournissent jamais de pluies qui puissent les empêcher de sortir, ou interrompre leurs plaisirs; quelquefois seulement elles produisent des brouillards qui rafraîchissent la surface de la terre; de sorte qu'on y est, pour ainsi dire, toujours sûr du tems qu'il fera le lendemain. Enfin, si le plaisir de passer ses jours sous un ciel si beau, n'étoit continuellement interrompu par les tremblemens de terre, il n'y auroit point au monde d'endroit plus capable de nous donner une véritable idée du paradis terrestre.

Doit-on à présent être surpris que le luxe & la mollesse y fussent portés à un si haut degré? L'on doit au contraire s'étonner que, livrés à tant de débauches, les ha-

bitans aient pu conserver si long-tems un si grand extérieur de religion; & que persuadés que la vie des Religieux n'est pas plus régulière que la leur, ils aient eu pour eux une vénération qu'ils portoient au-delà de tout excès. En effet les *Espagnols* sont si infatués des Moines, particulièrement des *Cordéliers* & des *Jacobins*, qu'ils regardent les fondateurs de ces deux Ordres, comme les plus grands *Saints du paradis*, & ils leur offrent un culte continuel qui ne cesse de réjaillir sur tous ceux de leur Ordre, dont ils révèrent jusqu'à l'habit, & qu'ils estiment beaucoup plus que tous les autres Moines.

Ils s'imaginent gagner de grandes indulgences en baissant l'habit de *S. François*. Les *Cordéliers* de leur côté, pour les maintenir dans cet abus, ont soin d'envoyer quelques-uns de leurs Moines dans les Eglises les plus fréquentées, pour

donner leurs manches à baiser à ceux qui y entendent la messe : les freres quêteurs même ne se font aucun scrupule d'interrompre un chacun dans ses prieres pour se faire rendre cet hommage. Pour mieux relever le respect dont les habitans de *Lima* sont infatués pour eux , & en exagérer la grandeur aux yeux du public , ces Moines faisoient le jour de la fête de leur Fondateur , des processions solennelles & des feux de joie & d'artifice magnifiques ; & ornoient leurs cloîtres & leurs maisons de tout ce qu'ils pouvoient rassembler de plus beau , de plus rare & de plus précieux , pour mieux en imposer à ce peuple *sensuel* , qui content des belles apparences , les quittoit volontiers de la vie véritablement religieuse.

Ils inventoient à cette occasion des cérémonies des plus burlesques ; & s'il falloit être Moine pour en être l'auteur , il falloit être aussi

aveugle que les habitans de *Lima* pour n'en pas voir le ridicule. Ces cérémonies commençoient la veille aux premières Vêpres par une procession de *Jacobins* qui alloient solennellement de chez eux aux *Cordéliers*. Dans cette procession, dix hommes portoient en triomphe l'Image de *S. Dominique* qui, escorté de toute sa troupe, alloit voir son ami *S. François*. Cette sainte image étoit couverte de tout ce que l'art peut inventer de plus riche en étoffe, & toute éclatante de petites étoiles d'argent, dont elle étoit chargée, pour qu'on la pût voir de plus loin. *S. François*, informé de l'honneur que lui faisoit son ami, venoit au-devant de lui jusqu'à la Place Royale qui étoit environ à moitié chemin. Arrivés vis-à-vis la porte du palais, ces deux *authomates* se faisoient mutuellement de grands complimens par la bouche de leurs enfans; car ils avoient bien trouvé

le secret de leur donner des gestes; mais ils n'avoient pu inventer de ressorts pour les faire parler. Ce dernier, plus modeste que son ami, le venoit recevoir en habit de moine. Mais sous cette spécieuse pauvreté, il étoit tout environné d'arcs & de rayons d'argent, & avoit à ses pieds une si grande quantité de vases d'or & d'argent, que dix-huit hommes tous courbés, gémissaient sous le poids d'un pareil fardeau.

Quatre géans de différentes couleurs, un *Blanc*, un *Noir*, un *Mulâtre* & un *Indien*, qui étoient venus danser au-devant de la procession, recevoient ces deux images à l'entrée de l'Eglise des Cordeliers. C'étoient des ouvrages d'osier couverts de papier peint; mais à bien considérer leurs figures, leurs masques, leurs chapeaux & leurs perruques, c'étoient de vrais épouvantails. Au milieu de ces géans, étoit le *Tarasque*, sorte de monstre

chimérique connu en quelques provinces de *France*. Cette bête portoit sur son dos un panier d'où sortoit une marionette qui dansoit & sautoit pour amuser le peuple : enfin ils entroient dans l'Eglise, au milieu d'un grand nombre de cierges & de petits anges de deux ou trois pieds de haut, placés sur des tables comme autant de poupées, entremêlés de grands chandeliers de 6 à 7 pieds de haut.

On faisoit le soir un feu d'artifice dans la place devant l'Eglise. L'on préparoit pour cet effet différens ouvrages par lesquels ils faisoient quelquefois allusion à la cérémonie dont ils aveugloient le peuple. Les tours de l'Eglise étoient pavoisées de drapeaux, de flames & de pavillons de toutes couleurs & toutes illuminées de lampions & de lanternes. On commençoit par jeter quelques fusées volantes : l'on détachoit ensuite quelques courants qui en faisant leur effet al-

lumoient successivement le reste de l'artifice, au moyen duquel les géans & le *tarasque* étoient réduits en cendre.

Le lendemain il y avoit sermon & grande musique. Et pour rendre ce jour plus solemnel, il étoit permis aux femmes d'aller par-tout dans la Communauté. On faisoit le soir une autre procession pour reconduire *S. Dominique* chez lui; & quoiqu'alors il fit encore jour; l'on faisoit comme la veille un autre feu d'artifice en l'honneur de ce *glorieux Saint*, & pour lequel l'on avoit aussi préparé quelques ouvrages dans le goût du premier, mais dans lesquels il n'y avoit souvent ni goût ni dessein.

Ces cérémonies, toutes coutageuses qu'elles étoient, n'étoient encore rien en comparaison de celles qu'on faisoit autrefois à pareille fête. En effet on les avoit portées à un tel excès, qu'on avoit été obligé d'en supprimer une partie.

On peut juger par-là de l'estime particulière qu'on a dans le *Pérou* pour ces Moines , puisqu'au moyen de leur bérance ils trouvent de quoi fournir , non seulement à l'entretien de plus de 1500 personnes dans leurs quatre maisons , & à des bâtimens superbes pour ce pays , où ils ont les plus beaux monastères ; mais encore à des dépenses de pure ostentation qui ont quelquefois été à plus de 50000 piastr. dépenses dont les fonds sont proprement le bien des pauvres , qui ne manquent pas plus dans ce pays qu'ailleurs : car enfin , si le superflus des laïques appartient aux pauvres , à combien plus forte raison ces Moines doivent - ils leur en faire part , ces Moines , dis - je , qui font si strictement profession de pauvreté , qu'ils n'osent pas même s'approprier le pain qu'ils mangent. *

* Vers l'an 1303 s'éleva cette bizarre question de sçavoir si les Cordéliers ont la propriété du

L'on ne sera point étonné qu'ils puissent soutenir toutes ces dépenses , si l'on fait attention au produit extraordinaire qui leur vient de leurs quêtes. Le grand Couvent seul a 24 quêteurs à *Lima* qui tous rapportent des sommes immenses : d'ailleurs c'est assez l'ordinaire des *Espagnols* de priver leurs héritiers de leur argent & souvent de tous leurs biens en faveur de l'Eglise & des Moines , ce qu'ils appellent , *faire son ame son héritier.*

pain qu'ils mangent, ou s'ils n'en ont que l'usage. La difficulté fut agitée avec une chaleur incroyable ; & le Pape Nicolas IV. tiré de l'Ordre des Cordéliers , décida qu'ils n'en avoient qu'un simple usage , parceque la parfaite pauvreté consiste dans un renoncement général à tous droits sur les biens temporels. Cette dispute se réveilla sous le Pontificat de Jean XXII. Ce Pape , chagrin que les Cordéliers lui opposassent la Bulle de Nicolas IV. fronda contre cette vaine humilité , & ne voulut point accepter pour l'Eglise l'inutile propriété de leurs alimens ; puisque l'usage étant inséparable de la propriété , les Cordéliers n'en mangeoient pas moins , & s'enivroient aussi bien par l'usage du vin , que s'ils en avoient la propriété , &c.

Hist. des Ouv. des Scav.

SECTION DEUXIÈME.

RECHERCHES DES *Causes de la sécheresse conti-* *nuelle qu'il fait à LIMA, & le* *long des Côtes du PÉROU.*

IL y a deux choses fort singu-
lières à remarquer au sujet de
Lima & de la côte du *Pérou* ; la
première est, qu'il n'y pleut jamais,
quoiqu'à 20 ou 30 lieues de la
mer en plain pays, il tombe sou-
vent des ondées fort considérables :
la seconde est, que plus les trem-
blemens de terre sont fréquens le
long de ces côtes, moins il en
arrive dans les campagnes qui en
sont éloignées.

Ce premier phénomène, si con-
traire à ce qui arrive dans nos cli-
mats, donne lieu à deux questions :
la première, sçavoir par quelle loi
de la nature il se peut faire qu'il
ne tombe jamais de pluie à *Lima* :

la seconde, comment la terre y peut produire sans ce secours. *Frézier* fait lui-même ces questions & tâche en même-tems d'y répondre.

Quant à la première, il observe que *Zarate* qui dans sa conquête du Pérou a voulu expliquer la sécheresse continuelle de ces côtes, s'explique ainsi : « Ceux qui ont
 » sérieusement examiné ce phéno-
 » mène, en attribuent la cause au
 » vent de *Sud-Est*, qui souffle
 » continuellement le long de cette
 » côte & dans la plaine, & même
 » avec tant de force, qu'il dissipe
 » les vapeurs qui s'élevent de la
 » terre & de la mer, avant qu'elles
 » puissent parvenir assez haut, pour
 » se joindre & former par leur
 » union des gouttes d'eau assez pé-
 » santes, pour retomber en forme
 » de pluie : enfin, ajoute-t-il, il
 » arrive souvent qu'étant sur le
 » haut d'une montagne, on voit
 » ces vapeurs beaucoup plus basses
 » que celles qui sont sur son som-
 » met

« met , qui font paroître le tems
 « obscur & couvert dans la plaine ,
 « quoiqu'il fasse très-beau sur la
 « montagne ».

Mais ce raisonnement ne paroît point du tout vraisemblable à *Frézier* ; car premierement , il n'est pas vrai que les vents de *Sud-Ouest* empêchent l'élévation des vapeurs , puisqu'on voit des nuages parvenir à une hauteur fort considérable quoiqu'agités par ce vent ; & quand même on conviendrait que ces vents produisissent un pareil effet sur les vapeurs , on ne pourroit pas conclure de-là qu'ils les empêchent de se changer en pluie , puisqu'on sçait par expérience que sur les *Alpes* les nuages bas produisent également la pluie que les plus hauts , & que le tems paroît souvent beau sur le haut des montagnes quoiqu'il pleuve fortement au pied ; ce qui doit naturellement arriver , les nues basses étant plus pesantes , & con-

féquemment formées de gouttes d'eau plus considérables que celles qui sont plus élevées.

Notre auteur se croit fondé sur une meilleure raison qu'il tire des différens degrés de chaleur qu'il fait le long de la côte & plus avant dans les terres. On sçait par expérience, dit-il, que le soleil change en pluye & attire à lui les nues plus ou moins, à proportion qu'il a échauffé la surface de la terre. Pour expliquer le mécanisme de cette attraction, il a recours aux observations qu'on a faites en France, sçavoir, qu'il pleut autant, ou, ce qui revient au même, qu'il tombe autant de pluie & même plus, pendant le mois de *juillet* & d'*août*, quoiqu'il ne pleuve que rarement dans cette saison, que pendant les autres mois de l'année; & cela parceque les gouttes d'eau sont beaucoup plus grosses lorsqu'il pleut en été, qu'elles ne le sont en hyver.

La grande quantité de pluie qui tombe dans la Zone torride quelques mois après que la terre a été échauffée par des rayons moins obliques, vient à l'appui de cette observation. Or on sçait qu'au centre du *Pérou*, qui est presque entièrement situé sous cette Zone, il fait très-chaud dans les vallées, qui pendant tout le jour reçoivent presque perpendiculairement les rayons du soleil, dont les rochers arides d'alentour, qui réfléchissent de toutes parts ces mêmes rayons, augmentent encore sa force; & qu'enfin cette chaleur n'est tempérée par aucun vent. On sçait de plus que les hautes montagnes appellées *la Cordillera* & *los Andes* qu'on voit presque toujours couvertes de neiges, rendent ce pays très-froid en quelques endroits; de sorte qu'à très-peu de distance on ressent les deux extrémités de froid & de chaud.

La présence du soleil occasionne

donc pendant le jour, c'est-à-dire, pendant la moitié du tems, une forte dilatation & une chaleur brûlante; & pendant la nuit, ou l'autre moitié du tems, la neige qui est sur les montagnes voisines, rafraîchit tout d'un coup l'air qui se condense de nouveau. C'est sans doute à cette vicissitude de condensation & de raréfaction qu'on doit attribuer l'inconstance du tems qu'on remarque à *Kusco*, à *Puna* & à *la Paz*, & autres endroits où l'on sent presque tous les jours qu'il change tantôt en beau, tantôt en mauvais, & où, d'un moment à l'autre, il tonne, pleut, éclaire, fait chaud ou froid; au lieu qu'ailleurs il fait de longues chaleurs sans aucune interruption, après quoi succède le tems de la pluie.

Il n'en est pas de même le long de la côte, où les vents de *Sud-Ouest* & de *Sud-Sud-Ouest* reignent toujours. Ces vents qui viennent des pays froids du *Sud*,

rafraîchissent continuellement l'air, & le maintiennent presque au même degré de condensation. Les particules salines, rassemblées des vapeurs qui s'élevent de la mer, & dont l'air doit être aussi chargé que le peut être la saumure des fels qu'elle contient, doivent encore augmenter cette condensation; c'est pourquoy l'air y a plus de force pour supporter les nues, & n'est pas assez chaud ni assez en mouvement pour agiter les particules, & conséquemment pour réunir les petites gouttes d'eau au point de les rendre d'un volume plus considérable que celui de la colonne d'air qui les soutient. De sorte que, quoique ces nues approchent fort de la surface de la terre pendant le tems que le soleil les attire le moins, elles ne se convertissent cependant jamais en pluie. Voilà pourquoy le tems est presque toujours couvert à *Lima*, sans que cependant il y pleuve jamais.

S'il étoit question d'expliquer pourquoi les pays chauds attirent la pluie, notre auteur dit qu'il se pourroit servir des conjectures de quelques Philosophes modernes qui pensent que les nues sont des vapeurs gelées, ou une espèce de glace flottante comme la neige; il s'ensuit de cette hypotèse, dit-il, que lorsque le soleil échauffe suffisamment l'air à la hauteur des nues, les plus basses se doivent dégeler & tomber en pluie. Mais *Frézier* n'a pas toujours trouvé ce raisonnement aussi juste qu'il se l'étoit imaginé; car il est allé sur de hautes montagnes, où dans le même tems qu'il voyoit les nues s'enfuir au-dessus & au-dessous de lui, il étoit encore environné d'autres qu'il avoue avoir trouvé très-froides, mais ne différant en rien, à autres égards, des brouillards qui se répandent sur la surface de la terre: d'où il conclut qu'on a eu tort de faire aucune distinction

entre ces nues & les brouillards.

Quoiqu'il en soit, continue-t-il, la chaleur peut aussi attirer la pluie en communiquant aux particules d'air un mouvement spiral qui puisse rassembler plusieurs petites gouttes d'eau en une plus considérable. On concevra aisément ce mouvement en le comparant à celui du courant des rivieres.

Or si c'est ainsi que le soleil attire les vapeurs, il ne faut pas s'étonner que la terre échauffée attire les nues.

Pour mieux établir cette attraction, l'auteur rapporte une expérience par laquelle il démontre que le feu ne peut subsister sans un libre flux & reflux d'air. Si l'on met un charbon ardent dans une bouteille, & qu'ensuite on la bouche exactement, il s'éteint aussitôt. Si l'on fait cette application du petit au grand, on peut comparer un corps fort échauffé à un charbon, & conclure que sa chaleur ne peut

subsister sans un reflux, ou une circulation libre de l'air qui l'environne, qui étant plus condensé va & vient à l'entour de cet air, de même que nous observons que l'air extérieur entre avec plus de rapidité par les petits trous qui communiquent dans une chambre lorsqu'elle est échauffée, que lorsqu'il n'y a point de feu. Au reste *Frézier* n'assure rien positivement; il laisse aux Philosophes à expliquer par des raisons plus convaincantes, la sécheresse qui donnoit lieu à ses recherches.

Pour répondre à la seconde question, sçavoir comment la terre peut produire sans pluie, il observe d'abord que ce défaut rend ce pays stérile dans presque tous les endroits montagneux; il n'y a seulement que quelques vallées, le long desquelles serpentent de petits ruisseaux qui viennent de sur les montagnes où il pleut & neige, qui rapportent quelque chose &

que l'on puisse conséquemment habiter; mais en récompense la terre est si fertile dans ces endroits où il n'y a que très-peu d'habitans, que ces vallées suffisent pour leur fournir abondamment leur subsistance.

Les anciens Indiens étoient fort adroits à faire venir l'eau des rivières sur leurs habitations: on voit encore en quelques endroits des aqueducs de terre & de pierre sèche, faits & disposés avec beaucoup d'art le long des montagnes, où, après mille détours, ces petits ruisseaux vont se répandre toujours en serpentant: ce qui prouve que ces peuples, tout grossiers qu'ils étoient, sçavoient fort bien l'art d'applanir. On trouve de l'herbe en quelques endroits les moins exposés à la chaleur du soleil sur les montagnes le long de la côte, parcequ'elles supportent, pour ainsi dire, les nues en hyver qui les humectent assez pour fournir le suc nécessaire aux plantes.

Je m'étonne que *Frézier* n'attribue aucune part de la fertilité de ce pays à la grande quantité de rosée qui y tombe. Elle lui paroît au contraire y avoir si peu de rapport, qu'il n'en parle jamais. Cependant *Feuillée*, qui a tenu un journal exact du tems qu'il a fait pendant son séjour à *Lima*, rapporte plusieurs particularités qui méritent beaucoup d'attention pour la solution de ce problême ; & comme le *Pérou* est peut-être le seul endroit du monde où les végétaux puissent produire sans le secours de la pluie. Nous sommes persuadés que les lecteurs apprendront avec plaisir les circonstances que rapporte cet auteur sur un phénomène si curieux.

Depuis le 18 mai jusqu'au 20 décembre que *Feuillée* a resté à *Lima*, l'air y a continuellement été si épais & si couvert de nuages, que pendant tout ce tems il ne lui a pas été une seule fois

possible de faire aucune observation exacte sur le soleil ou sur les étoiles : cette rosée ne tombe pas régulièrement tous les jours, ni à la même heure ; mais après que le tems avoit été couvert de brouillards, & le ciel chargé de nuages pendant quelques jours de suite, ces brouillards & ces nuages se convertissoient enfin en une petite bruine qui humectoit les campagnes, rafraîchissoit l'air & faisoit revivre les plantes, qui avoient été brulées par la chaleur excessive du soleil. Toute la pluie qui tombe à *Lima* & à plus de 200 lieues le long de la côté du côté du *Sud*, n'est qu'une pareille bruine qui mérite beaucoup mieux le nom de rosée ; mais sur les montagnes à 25 ou 30 lieues dans les terres, la pluie y est fréquente & souvent incommode ; on y a cependant assez souvent l'agrément de voir le ciel bien à découvert, & les étoiles fort brillantes, au lieu qu'à

Lima l'on ne le peut voir que très-rarement, particulièrement la nuit.

Cette rosée n'est pas toujours également forte, à peine est-elle quelquefois sensible dans les rues; elle est cependant si avantageuse aux plantes, qu'elles poussent plus là en 24 heures, qu'elles ne font en *Europe* en six jours. D'autres fois elle tombe fort épaisse & en quantité, comme il arriva la nuit du 16 juin, elle commença à 8 heures le soir précédent, & traversa toutes les nattes qui couvroient l'appartement de *Feuillée*. Il en arriva autant en plusieurs autres endroits: ce qu'on regarda comme une chose fort extraordinaire. Elle fut encore si forte la nuit d'auparavant le tremblement de terre qui arriva le 21 octobre, que ceux qui sortirent alors de chez eux furent tous traversés dans les rues.

Elle ne tombe pas non plus régulièrement aux mêmes heures; elle ne commença à paroître le 3

de juin qu'à 8 heures du soir, quoiqu'elle eût régulièrement tombé à 5, & continué jusqu'au lendemain sept à huit heures du matin pendant plusieurs jours de suite. Elle suivit cet ordre jusqu'au mois de juillet, qu'elle commença à tomber à huit heures du matin, & continua jusqu'à 6 ou 7 heures du soir. Elle se déranger encore le 14, & commença à 6 heures du matin, & continua pendant toute la journée qu'elle rendit sombre & fort triste. Le 28 elle commença à 5 heures du matin & finit à 8 heures.

Ces rosées conjointement avec les brouillards répandus dans l'air, sont la cause que le tems est régulièrement si tempéré à *Lima*, & qu'on y voit si rarement le soleil. Il perce cependant quelquefois avec une chaleur excessive : ce qui arriva le 29 septembre qu'il fit non seulement très-chaud, mais que le tems étoit si serein & le ciel si

bien découvert, que *Feuillée* vit *Jupiter* pour la seconde fois. Le 18 octobre suivant il fit une chaleur excessive depuis 8 heures du matin jusqu'à 5 heures du soir. Cet Auteur a remarqué que les fortes rosées jointes au vent de Sud rendoient le tems & le ciel beau.

Il ne paroît point surprenant que les chaleurs soient considérables sous la Zone torride & à 12 degrés de la ligne ; on s'étonne au contraire qu'il y puisse jamais faire froid : c'est cependant non seulement ce qu'on y remarque, mais ce qu'il y a encore de plus particulier, c'est le changement subit d'une de ces extrémités à l'autre, c'est-à-dire de la plus grande chaleur au plus grand froid. *Feuillée* fait remarquer en conséquence qu'il fit fort chaud le 18 de mai que le soleil parut 6 heures de suite ; le lendemain au contraire il fit si grand froid, qu'ils furent obligés de mettre des habits d'hyver. On

attribua ce froid à la quantité de neiges qui tomba la nuit précédente sur les hautes montagnes, qui ne sont qu'à huit ou dix lieues à l'Est de Lima.

Le changement d'air qui arriva le 16 de juillet, fut encore plus considérable. Les vents tournerent du Nord-Est au Sud, d'où ils apportoient un air si froid de dessus les montagnes couvertes de neiges, qu'on fut non seulement obligé de mettre des habits d'hyver, mais même de faire du feu pour se réchauffer. La rosée fut très-forte le 3 de novembre au matin; & le tems qui étoit très-chaud depuis plusieurs jours, devint encore si froid, qu'on fut obligé de changer d'habits comme auparavant.

Il paroît de-là que les fortes rosées qui tombent dans ce pays, suppléent beaucoup au défaut de la pluie, on pourroit même appeller pluie ces rosées qui n'en diffèrent que parcequ'elles tombent sous une

forme moins sensible ; & il n'est pas constant qu'il ne pleuve jamais à *Lima* ; car *Feuillée* nous apprend qu'il y tomba beaucoup de pluie le 7 septembre à 5 heures du matin, il avoue cependant que cet événement surprit tous les habitans qui assurèrent n'en avoir pas vu autant depuis plus de 20 ans. Il n'y eut pas une maison à *Lima* dont la couverture n'en fut traversée, & *Feuillée* fut obligé de mettre ses papiers sous son lit pour les en garantir.

Nous finirons cette Section par l'histoire d'un phénomène qui arriva le 14 mai environ sur les 9 heures du soir. On vit à l'Est de *Lima* un globe de feu d'un volume extraordinaire, qui, après avoir illuminé les plaines, comme un autre soleil, pendant plus d'un quart d'heure, se dissipa en une infinité de petites étincelles qui descendirent, pour ainsi dire, jusque sur la surface de la terre, & disparu-

rent aussitôt. Comme ces peuples sont fort superstitieux, ils s'imaginèrent, dit notre Auteur, que ce phénomène leur présageoit quelque terrible tremblement de terre, qui devoit arriver, & les engloutir tous dans peu de jours; mais ceux qu'ils avoient déjà essuyés calmerent leur crainte, ou plutôt leur folie; & ceux qui arriverent après prouverent que c'étoit une conclusion juste, déduite de faux principes, comme on le verra dans la section suivante.

SECTION TROISIÈME.

LES tremblemens de terre fréquens à LIMA, & dans tout le PÉROU.

CAUSES DE CES PHÉNOMÈNES

IL n'y a peut-être pas de pays au monde si sujet aux tremblemens de terre que le Pérou, ni d'endroit

114 TREMBLEMENS
au Pérou qui y soit plus exposé que
Lima & son voisinage.

Acosta parle d'un terrible tremblement de terre qui arriva dans ce Royaume en 1582 près de *Chuquiago*, ou *la Paz*, qui détruisit tout d'un coup le bourg d'*Angoango* habité par les *Indiens*, & bouleversa entierement tout le sole du pays. Il en arriva un pareil, mais encore plus affreux, en 1692 qui engloutit les villes d'*Ambata*, de *Satacunga*, & de *Riobamba* dans la Province de *Quito*. Il secoua la terre avec tant de force, qu'il la déchira, pour ainsi dire, & en transporta des lambeaux à 3 & 4 lieues de l'endroit où ils étoient; & dispersa toutes les campagnes, les arbres & les maisons, après avoir tout bouleversé. On intenta à cette occasion les procès les plus extraordinaires dont on ait jamais entendu parler, pour sçavoir à qui ces terres devoient alors appartenir. Les uns disoient qu'elles dé-

pendoient & faisoient partie de leurs biens : les autres foutenoient qu'elles leur devoient appartenir, parcequ'elles étoient sur leur propre fond.

Il en arriva cependant un au *Canada* en 1663 encore plus surprenant que ce dernier. Il commença le 5 février & dura jusqu'au mois de *juillet* de la même année. Il occasionna des bouleversemens incroyables sur la surface de la terre à plus de 400 lieues à la ronde.

Pour revenir à *Lima*, ces convulsions de la terre ont de tout tems beaucoup affligé cette ville, & mettent encore tous les jours ses habitans en allarme. Il y en arriva un le 17 juin 1678 qui en détruisit une grande partie, & en particulier les Eglises dédiées à la *Vierge*. *Montalve*, auteur de cette remarque dans la vie de *S. Toribio*, dit qu'il sembloit que Dieu le *Fils* s'étoit soulevé contre sa *Mere*.

Celui qui arriva en 1682 fut si violent , qu'il démolit presque entièrement la place : ce qui fit qu'on balançâ si l'on ne la devoit point rebâtir en quelque autre endroit. On renouvelle tous les ans la mémoire de ce terrible tremblement de terre le 19 octobre par des prières publiques. *Frézier* dit que si l'on en peut croire le public , ce malheur leur fut prédit par un Religieux de *la Mercy* , qui , plusieurs jours auparavant , crioit le long des rues comme un autre *Jonas* : *Faites pénitence , &c.* Enfin ce jour fatal arriva ; & la terre fut agitée d'une si forte maniere , que de demi quart d'heure en demi quart d'heure on sentoit des chocs terribles , qui en moins de 24 heures furent plus de deux cens fois réitérés.

C'est sans doute d'un de ces tremblemens que veut parler *Batchelier* ou plutôt *Duret* , qui l'a mis au jour en 1709 , lorsqu'il dit que 30

ans auparavant, du tems que *Bachelier* étoit à *Lima*, cette ville avoit été presqu'entièrement renversée par un tremblement de terre, & qu'il y avoit eu plus de 60000 personnes ensevelies sous ses ruines: ce qui monte à un plus grand nombre d'habitans que cette ville ait jamais eu; car du tems qu'il y étoit, il n'y en avoit, selon son calcul, que 57000. Et l'auteur de la relation dont il s'agit ici, ne les estime qu'au nombre de 60000 lorsque le dernier tremblement y est arrivé en 1746.

Le lundi 20 octobre 1687 *N-S.* environ les 4 heures du matin, il en arriva un autre si considérable, qu'il renversa quelques maisons, & ensevelit plusieurs personnes sous ses ruines. Une heure après on en sentit un autre accompagné du même bruit; & à six heures qu'un chacun se croyoit en sûreté, il en arriva un troisième qui fit beaucoup de bruit & de fracas. La mer en

furie se déborda considérablement, les cloches fonnoient toutes seules: enfin ce dernier fit tant de ravage, qu'il ne resta aucun bâtiment sur pied; le bruit fut si grand, dit *P. Alvarez de Toledo*, (qui en envoya la relation,) que ceux qui demeuroient à la campagne, affuroient que leurs troupeaux en étoient tout effrayés. Il ajoute que *Callao, Caniete, Pisco, Chancay, & los Chorillos* en furent entièrement détruits, qu'on avoit déjà trouvé plus de 5000 cadavres, & qu'on en trouvoit encore tous les jours; de sorte qu'on ne pouvoit encore sçavoir le nombre de ceux qu'il avoit fait périr.

Quand il n'arriveroit d'autres tremblemens de terre à *Lima*, que ceux dont les Auteurs font mention, la scène en seroit encore assez dangereuse; mais ils ne parlent que de ceux qui y ont fait plus de ravages. Si l'on en peut juger par le grand nombre de ceux qui

y font arrivés en 1709 pendant le peu de tems que *Feuillée* y a resté, ils doivent être bien fréquens en cette ville, & les habitans n'y font jamais sûrs de n'être pas engloutis d'un moment à l'autre; cet Auteur ne parle que de 14 arrivés cette année-là, du mois d'avril au mois de janvier, dont les chocs de quelques-uns se réitérèrent jusqu'à 3 ou quatre fois: sçavoir le 15 *avril*, le 20; 23 & 26 *mai*; le 3 & le 14 *juin*; le 9 & le 10 *juillet*; le 21 & le 22 *octobre*; le 20, 23, 24, 30 & le 31 *décembre*; ceux qui arriverent le 15 *avril*, le 23 & 26 *mai*, & le 14 *juin*, n'étoient, pour ainsi dire, rien; les autres furent fort considérables.

Tous les tremblemens de terre font précédés d'un bruit plus ou moins grand & épouventable, à proportion que le choc doit être violent; & plus ce bruit est considérable, moins il y a d'interstice au tremblement; de sorte que cet

avant-coureur précède souvent de si peu de tems, qu'on a à peine celui de se sauver dans les rues, où l'on est plus en sûreté que dans les maisons.

Le tremblement du 20 *mai* arriva à 2 heures du matin, qu'un chacun dormoit d'un profond sommeil. Le bruit qui le précéda fut si grand, qu'il n'y eut personne qui ne s'en éveillât. Et l'on vit en un moment tout le monde sortir de chez soi chacun avec ce qui lui tomboit sous la main; de sorte qu'il est aisé de s'imaginer, dit notre Auteur, qu'un pareil spectacle, qui n'offroit que des larmes, eût bien fait rire dans un autre moment. Ce premier choc fut suivi d'un second à 10 heures. L'Eglise où *Feuillée* disoit alors la messe, se trouva vuide en un moment, quoique pleine de monde, & personne n'osa y rentrer pour achever de l'entendre. La violence de ce choc arrêta sa pendule, ceux du

3 de juin & du 9 juillet l'arrêterent aussi.

Le 9 juillet, se sentant éveillé par un grand bruit qu'on entendit à une heure du matin, il se leva précipitamment, & courut dans la rue où il se trouva dans le tems que le tremblement commença. Il sentit trois ou quatre chocs si violens, qu'il conjectura que la maison où il demeuroit, & celles qui l'avoisinoient, devoient être tombées. Il arriva un autre tremblement à 7 heures plus violent encore que le premier. Le 10 à 2 heures du matin il en arriva un troisième semblable au précédent. Des accidens si fréquens rendirent *Feuillée* aussi craintif que les habitans; & craignant qu'enfin il n'en arrivât un qui renversât les maisons & lui cassât sa pendule, il la démontra & la ferra.

Le 21 octobre à 4 heures du matin chacun se trouva éveillé par un bruit épouventable, qui fut

aussitôt suivi d'un tremblement. On vit en un instant dans les rues un spectacle aussi bisarre que celui du 20 mai. Le premier choc fut si violent, que si les deux autres qui le suivirent eussent été de la même force, il ne seroit pas resté une seule maison sur pied à *Lima*. Le 22 à une heure & demie du matin, il arriva un autre tremblement, qui les fit encore tous sortir de chez eux. Sitôt qu'il fut passé, chacun retourna se mettre au lit; mais ils n'y furent pas plutôt qu'il arriva un second choc, qui fit lever tout le monde de nouveau, & les effraya tellement que personne n'osa se recoucher. crainte qu'il n'arrivât pis. Il n'y eut cependant d'autre dommage que le renversement de quelques maisons.

Le 20 décembre à 3 heures du matin on entendit un bruit terrible immédiatement suivi d'un tremblement considérable, qui renversa

plusieurs maisons de la campagne. Il en arriva un autre beaucoup plus violent le 23 à 10 heures du matin. Ils furent surpris d'un troisième le 24 à 5 heures du matin. Le 30, à la même heure, un quatrième les fit tous sortir du lit. Enfin à 10 heures ils furent tous déconcertés par un cinquième. Il en arriva encore un autre le lendemain matin à 4 heures, qui fut le dernier du tems que *Feuillée* a resté à *Lima*.

Duret dit qu'au mois d'octobre 1709 lors de son arrivée à *Lima*, on sentit deux tremblemens de terre, le premier à 9 heures du soir, l'autre le lendemain environ sur les 7 heures du matin. Il ajoute qu'ils répandirent une grande consternation, & que le tremblement diminua en peu de tems; mais *Feuillée* n'en rapporte aucun depuis le 23 d'octobre que *Duret* arriva à *Callao* jusqu'au 20 de décembre suivant.

Lima étant , pour ainsi dire , sans intermission , aussi sujet qu'il l'est à de pareilles calamités , on croiroit que ce ne peut être qu'un lieu d'exil pour des criminels , ou des gens ennuyés de vivre , sans pouvoir s'imaginer que jamais personne en voulût librement faire sa retraite. Mais l'attrait des richesses est si puissant , l'espérance du gain si flateuse , qu'on préfère le danger à la sûreté , & qu'on concilie la crainte continuelle de la mort avec le desir de vivre long-tems , sans avoir rien à appréhender.

On ne peut penser à des phénomènes aussi extraordinaires , dit *Frézier* , sans se sentir naturellement entraîné par la curiosité d'en sçavoir la cause. Celle que les Philosophes en donnent en général ne satisfait pas toujours. Ils les attribuent à des vapeurs & à des feux souterrains ; mais ils paroissent plus vraisemblablement être occasionnés par les eaux qu'on trouve

intérieurement répandues par-tout dans les entrailles de la terre lorsqu'on la creuse, à peu près comme les veines le font dans les corps vivans.

L'eau peut de différentes façons occasionner des tremblemens de terre, soit en dissolvant les sels répandus dans l'intérieur de la terre, ou en pénétrant des terres poreuses & mêlées de pierres qu'elle ébranle insensiblement, & dont la chute ou le remuement doit occasionner des chocs semblables à ceux qu'on sent dans les tremblemens de terre: enfin l'eau doit occasionner une fermentation lorsqu'elle pénètre quelque corps sulphureux; & alors la chaleur qui en résulte produit des vapeurs & des exhalaisons qui empoisonnent l'air, lorsqu'elles parviennent sur la surface de la terre: ce qui fait qu'il meurt tant de monde après quelque tremblement de terre considérable.

L'exemple de *Lima* & les expé-

riences curieuses de M. l'*Emery*, mentionnées dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de l'année 1700, prouvent la facilité de cette fermentation. Si l'on fait un mélange avec de l'eau d'une certaine quantité de limaille d'acier & de souphre, comme de 30 à 40 livres & qu'on enfouisse cette espèce de pâte ou cet amalgame à un pied de profondeur dans la terre, il fermentera & exhalera d'abord des flammes chaudes & enfin du feu.

Or la terre est entièrement remplie au *Pérou*, de mines de sel, de souphre & de métaux; il y a de plus des montagnes qui brulent continuellement, dont la chaleur calcine les pierres & dilate les souphres; il ne faut donc pas s'étonner que les tremblemens de terre y soient si fréquens, & particulièrement le long des côtes de la mer, qui sont plus chargées d'eau que le haut & le sommet des mon-

tagnes , telles que *la Cordillera*. D'ailleurs ceci s'accorde avec l'expérience ; car il y des endroits où ces phénomènes n'arrivent que très-rarement , comme à *Kusco* , à *Gua-manga* , & ailleurs. C'est pour cette même raison qu'ils sont plus fréquens sur le bord de la mer en *Italie* que vers les *Alpes*. En un mot , on ne peut disconvenir que l'eau n'ait beaucoup de part à la production des tremblemens de terre , puisqu'on voit les campagnes se disperser comme de la cire fondue , & des lacs se former tout d'un coup dans les endroits où elles s'affaïsoient ; parceque la terre en s'enfonçant , force l'eau de prendre le dessus , pour peu qu'il y en ait une certaine quantité , ou au moins de se répandre lorsqu'elle est sur un plan incliné.

Quoique *Frézier* ait d'abord entièrement attribué la cause des tremblemens de terre à l'eau , il est néanmoins forcé de convenir

que le feu y a quelque part. Car dans son dernier exemple, ils ne font pas l'effet immédiat de l'eau comme dans les deux premiers, mais seulement de la chaleur qui vient de la fermentation que l'eau a produite. L'expérience qu'il cite de M. l'*Emery* en est encore une preuve, & tout son raisonnement ne roule plus après que sur cette hypothèse.

Si *Frézier* avoit fait attention à la petite quantité d'eau qui suffit pour faire un amalgame, je doute qu'il lui eût attribué la cause des tremblemens de terre. Car cet amalgame n'ayant que la consistance de pâte, sans être réduit en fluide, la quantité d'eau qu'il requiert doit être bien mince relativement aux autres ingrédiens: ce qui s'accorde à une pareille composition communiquée au *D. Wallis*, inférée ci-après, par laquelle on voit qu'une trop grande quantité d'eau empêcheroit l'opé-

ration , & éteindroit le feu ; de sorte que l'eau n'y entre effectivement que comme un instrument pour embraser les autres matériaux ; & est conséquemment si éloignée d'être la cause des tremblemens de terre , qu'une trop grande quantité de cet élément empêcheroit l'explosion qui produit de semblables phénomènes.

Il pense aussi que les volcans ou irrutions de feu peuvent empêcher les tremblemens de terre , entant qu'ils consomment les matieres combustibles , & rafraîchissent les matieres sulphureuses , qui les occasionnent. De sorte que s'il y en avoit quelques-uns en certains endroits du *Pérou* & du *Chili* , (supposé néanmoins que les cavités souterraines se communiquent) ces pays ne seroient probablement pas tant affligés de pareils malheurs , si même ils l'étoient.

Quant aux campagnes que l'on voit se disperser comme de la cire

fondue , & aux lacs qui se forment tout d'un coup dans les endroits où la terre s'enfonce , il ne s'enfuit nullement de-là que l'eau ait beaucoup de part aux tremblemens de terre , puisque ces phénomènes peuvent n'être que l'effet d'une certaine quantité d'eau ramassée dans quelques foyers des entrailles de la terre , à une certaine distance de l'endroit où l'explosion s'est faite , & à laquelle l'ouverture de la terre a permis un passage libre.

Quoi qu'il en soit , l'hypothèse qui attribue la cause des tremblemens de terre aux vapeurs & aux matieres inflammables , me paroît beaucoup plus probable , que celle par laquelle on soutient qu'ils ne sont qu'un effet de l'eau qui dissout les sels souterrains , & fait ébranler les pierres qui se peuvent trouver dans les entrailles de la terre. De pareilles causes ne doivent point produire le bruit terrible , & les vapeurs sulphureuses qui précèdent

toujours les tremblemens de terre, & qui prouvent d'eux-mêmes qu'ils ne peuvent être l'effet que de quelque explosion naturelle, & non pas de l'éroulement ou de l'écartement de la terre. De plus, dans les tremblemens de terre, il y a plus qu'un pareil écartement, elle est souvent fécouée & agitée perpendiculairement & horifontalement d'une façon si forte & si brusque, qu'on peut bien juger qu'elle reçoit quelque impulsion d'en-bas. Voyons maintenant ce que pensent nos Philosophes Anglois sur une matiere aussi délicate.

Le D. *Lister* attribue les tremblemens de terre aux pyrites & aux minéraux répandus dans les entrailles de la terre, dont les vapeurs sulphureuses venant à prendre feu, se le communiquent les unes aux autres en forme de fusée, & produisent ce bruit terrible & ces convulsions qui précèdent & accompagnent les tremblemens de terre.

Les cavités ou espèces de chambres qu'on trouve presque par-tout sous les montagnes, lorsqu'on y fouille, & qui y paroissent naturellement formées, prouve que la terre est plus ou moins creuse. On en trouve souvent, quelquefois même de très-grandes, qui paroissent se perpétuer moyennant de petits sinus. Il y en a plusieurs en *Angleterre*, telles que celles qui sont connues sous le nom de *Pools-hole*, *Okei-hole*: &c. De plus les différentes sources & les ruisseaux tant grands que petits qu'on voit sortir de dessous les montagnes, prouvent qu'elles sont creuses. Ajoutons encore que l'explosion & l'embrasement de la première matière en forment quantité qui peuvent se rejoindre, & se rejoignent effectivement, après que la force du choc est passée, mais qui cependant se maintiennent assez ouvertes pour entretenir le tremblement.

L'humidité qu'il y a dans nos mines, prouve évidemment que ces cavités souterraines sont quelquefois, & en certaines saisons, pleines de vapeurs inflammables, qui étant en feu, produisent les mêmes effets, quoiqu'en un moindre degré, que ceux qui arrivent dans un tremblement de terre. Il s'agit maintenant de sçavoir si de tous les minéraux qu'on connoît, les pyrites sont les seuls qui puissent produire cette vapeur inflammable; c'est ce que notre Auteur croit très-probable: voici les raisons qu'il en donne. Premièrement, aucun minéral quelconque n'est sulphureux, s'il n'est *pyrite* soit entièrement ou en partie. Il a fait cette expérience avec beaucoup d'exactitude sur quantité de fossiles d'Angleterre, & il a toujours trouvé, que ceux qui étoient chargés de souphre contenoient du fer.

Secondement, il ne connoît qu'une espèce de souphre, au moins

en Angleterre. Et puisqu'il n'y a que les pyrites qui fournissent naturellement du souphre, il est à présumer qu'il en vient toujours, soit qu'il se trouve en l'air ou dans le sein de la terre. Quant au souphre vif qu'on trouve en grande quantité à l'entour des montagnes brulantes, ce ne peut être, selon notre Docteur, qu'un effet de la sublimation causée à la longue par la violence de ces feux. Quoique les pyrites fournissent une grande quantité de souphre, & se changent naturellement en souphre par une espèce de végétation, il ne s'enfuit pas de-là que leur substance une fois enflammée, se consume promptement, & se diminue. Pour prouver la durée ou la résistance des pyrites au feu, ce Docteur rapporte plusieurs expériences faites sur différentes sortes de charbon. Le charbon d'*Ecosse*, dit-il, contient très-peu de pyrites, & est presque entièrement bitumineux : c'est

pourquoi il brule vite & laisse un *frais* blanc : celui de *Newcastel* se consume lentement ; & celui de *Sunderland* dure si long-tems , qu'on dit , en commun proverbe , qu'il fait trois fois du feu. Il est beaucoup chargé de pyrites , & se consume jusqu'à ce qu'il laisse un *frais* rougeâtre qui est une espèce d'*aimant*. Ce Docteur avoit un morceau de charbon d'*Irlande* , qu'on disoit être d'une si grande résistance au feu , qu'il restoit rouge pendant 24 heures , sans , pour ainsi dire , rien perdre de sa figure. Par son poids & sa couleur , il ressembloit beaucoup aux pyrites.

Les pyrites ne sont pas en Angleterre en aussi grande quantité & aussi chargés de souphre , qu'ils le sont ailleurs ; & quoiqu'il y en ait un peu par-tout , ils sont très-dispersés. Si par hasard on en trouve quelques couches , elles sont très-minces en comparaison de celles qu'on trouve dans les montagnes

brulantes. C'est peut-être pour cette raison qu'il arrive si peu de tremblemens en *Angleterre*, & qu'ils sont si fréquens le long des côtes de la mer méditerranée, & particulièrement en *Italie*, où ils sont non seulement fréquens, mais longs & terribles, souvent même plusieurs fois répétés en un jour, & quelquefois pendant plusieurs jours de suite; au lieu qu'en *Angleterre* ils sont très-courts & à peine sensibles. D'ailleurs il n'y a en *Angleterre* que très-peu & de très-petites cavités souterraines, en comparaison de celles qu'on trouve dans ces endroits, comme il le paroît par la destruction entière des montagnes & des isles.

On objectera peut-être qu'aucun corps ne s'enflamme de lui-même: le Docteur *Lister* pensoit tout autrement. En effet le foin mouillé fournit plusieurs exemples, que les végétaux s'échauffent & peuvent prendre feu. Les animaux y sont

naturellement sujets : c'est ce qu'on voit tous les jours , lorsque quelqu'un a la fièvre. Entre les minéraux , les pyrites s'enflamment naturellement d'eux-mêmes , soit qu'ils soient en masse ou en vapeurs. Le Docteur *Power* en rapporte un bel exemple dans sa *Micrographie* ; d'ailleurs ce fait n'est pas extraordinaire : enfin le témoignage unanime des Mineurs , & la déclaration de ce même Auteur nous assurent que les vapeurs qui s'élèvent dans les mines , prennent feu d'elles-mêmes.

Tout ce qu'il y a de volcans , prouvent la même chose. Car on peut croire avec beaucoup de probabilité que ce sont des montagnes formées en plus grande partie de pyrites , par la grande quantité de souphre qui en est exalté , comme nous l'avons dit ci-devant ; & l'application de l'aimant sur le *fraisz* qui en résulte. Il reste maintenant à sçavoir si ces volcans se sont na-

turellement allumés d'eux-mêmes dans le tems même , ou peu après la création du monde. Notre Auteur se croit bien fondé sur l'affirmative , parcequ'il n'y en a qu'un certain nombre qui aient toujours continué de bruler avant l'époque d'aucune histoire. Ainsi si les volcans ne se sont pas allumés d'eux-mêmes , il demande par quelle cause on peut supposer qu'ils l'ont été. Dira-t-on que c'étoit le soleil ? Mais comment auroit-il pu embraser le mont *Hécla* , qui est situé dans un climat si froid ? Les Historiens nous apprennent cependant qu'il brule depuis aussi long-tems , que l'*Etna* ou le *Fuegos*. Ce n'a été par aucun accident de la part des hommes , parcequ'il paroît qu'ils ont été allumés avant que le monde fût entierement peuplé ; d'ailleurs ils sont pour la plupart sur des sommets de montagnes si escarpées , qu'elles paroissent inaccessibleles. Si l'on dit enfin qu'ils

ont été allumés par les éclairs, le tonnerre ou les tremblemens de terre, c'est vouloir éluder la question; car la cause de l'un est la cause de l'autre, & toutes deux sont la même.

Voici une nouvelle proposition qui mérite d'autant plus d'attention, qu'elle a beaucoup de rapport à notre sujet, & peut servir à l'éclaircir davantage. Les histoires nous fournissent quelques passages que le Docteur *Lister* croit avoir beaucoup de rapport avec son sentiment, par lequel il prétend que le tonnerre & les éclairs, également que les tremblemens de terre, ne sont simplement formés que des exhalaisons ou vapeurs des pyrites. Ces passages nous rapportent premierement qu'en telle année il tomba une pluie de fer en *Italie*; & qu'en tel tems il tomba du ciel en *Allemagne* un morceau de pyrite d'un volume considérable. *Avicenne* assure la

même chose. *Julius César Scaliger* dit qu'il avoit chez lui un morceau de fer, qui étoit tombé du ciel en *Savoie* où il pleut de ce métal en plusieurs endroits. *Cardan* rapporte qu'il étoit tombé du ciel 1200 pierres, dont une pesoit 120 livres, d'autres 30, d'autres 40, toutes fort dures & de couleur de fer.

Ce qu'il y a de plus remarquable, dit *Gilbert*, qui a fait ces remarques, & qui en confirme la vérité, c'est qu'on n'a jamais fait mention qu'il soit tombé d'en-haut ni or, ni argent, ni étain, ni plomb, quoiqu'il soit quelquefois tombé du cuivre. Mais toutes les fois que les anciens parlent de pyrites, on doit entendre les pyrites de cuivre, parcequ'ils n'ont, pour ainsi dire, eu aucune connoissance de celles de fer. Ce que les pluies de cuivre confirment encore davantage, à cause de la grande affinité de ce métal avec le fer.

D'où le Docteur conclud que ce *ferreum* ou *æs nubigenum*, s'il y en a jamais eu, étoit formé des exhalaisons des pyrites, ou des vapeurs de souphre qui s'en exhalent.

Les autres passages de l'histoire dont on vient de parler, sont au sujet de la vertu magnétique des éclairs. Je suis sûr, dit *Lister*, qu'il y a des pyrites qui ont cette vertu; d'où l'on peut présumer que leurs vapeurs l'ont aussi.

Le Docteur *Lister* ne s'étend pas davantage sur cette matiere: passons à ce qu'en dit le Docteur *Wallis*, grand Philosophe & profond Mathématicien. Le tonnerre & les éclairs, selon lui, ont tant de rapport avec les effets de la poudre à canon, qu'on peut avec beaucoup de probabilité leur assigner les mêmes causes. Or les principaux ingrediens de la poudre à canon sont le nître & le souphre. L'on n'y mêle le charbon que pour maintenir les parties divisées, afin

qu'elles s'enflamment mieux. De forte que si l'on suppose dans l'air un mélange convenable de vapeurs nîtreuses & sulphureuses, & qu'elles viennent par hasard à s'enflammer, il doit s'ensuivre la même explosion, avec un pareil fracas, & autant d'éclairs que si l'on mettoit le feu à de la poudre à canon; & ces vapeurs une fois enflammées paroîtront d'une place à l'autre, selon qu'elles seront répandues, avec les mêmes effets qu'une fusée ou traînée de poudre à canon.

Si cette explosion se fait à une certaine hauteur en l'air & loin de nous, il n'en résultera aucun mal, non plus que d'une petite quantité de poudre à canon qu'on bruleroit en plaine campagne, auprès de laquelle il ne se trouveroit rien qu'elle pût endommager. Mais si au contraire elle se fait près de nous ou immédiatement sur nous, elle peut tuer toutes sortes d'animaux, fracasser les arbres, bruler toutes sortes

de matieres combustibles & inflammables, renverser les maisons, & occasionner mille autres semblables accidens, qui résulteroient également des effets de la poudre à canon en pareilles circonstances. On peut estimer l'éloignement de l'endroit où se fait l'explosion, par l'intervalle qu'il y a de l'éclair au bruit. Car quoiqu'ils soient simultanés dans leur principe, cependant comme la lumiere va plus vite que le son, ils ne parviennent à nous que l'un après l'autre.

Ce Docteur a observé qu'on n'entend ordinairement le bruit que 7 ou 8 secondes après avoir aperçu l'éclair, mais quelquefois beaucoup plutôt, comme une seconde ou deux, quelquefois même encore plutôt, & presque immédiatement après avoir vu l'éclair. Dans ce cas, l'éclair doit être bien proche de nous, & même immédiatement sur nous. Ces observations ont souvent fait prédire au

Docteur *Wallis* des accidens qui ne se font malheureusement que trop confirmés.

L'odeur sulphureuse qui accompagne les éclairs, & la chaleur étouffante qu'on respire, & qui est un signe ordinaire que tous les éclairs ne sont pas encore passés, prouvent qu'ils sont en partie formés de vapeurs sulphureuses; on peut aussi juger avec beaucoup de probabilité que ces vapeurs sulphureuses sont mêlées avec des vapeurs nîtreuses, puisqu'on ne connoît aucune matiere si susceptible d'une forte & subite explosion que celles-là.

Il s'agit maintenant de sçavoir comment ces matieres s'enflamment pour produire une pareille explosion; sur quoi notre Docteur dit avoir entendu qu'un mélange proportionné de souphre & de limaille d'acier amalgamés ensemble au moyen d'un peu d'eau, produira non seulement une grande effervescence

vescence, mais de plus prendra feu de lui-même. Il dit un peu d'eau, parcequ'elle empêcheroit l'operation & éteindroit le feu si elle y entroit en trop grande quantité, comme il pense qu'elle fait dans les eaux thermales & les fontaines bouillantes, où le souphre & l'acier produisent une grande effervescence, mais point de flamme; de sorte qu'il ne faut que quelques vapeurs vitrioliques ou autres semblables, pour produire cet effet, parcequ'il ne manque point de matieres aqueuses dans les nues; & il n'y a nullement à douter que parmi les différentes vapeurs & exhalaisons qui s'élevent de la terre, il se trouve quantité d'ingrédiens capables d'opérer un pareil mélange.

C'est à peu près de cette maniere qu'on peut rendre raison des flammes que jette le mont *Etna*, & autres semblables, où le mélange de souphre & d'acier peut fournir des flammes souvent accompagnées

de grands fracas & de tremblemens de terre , à cause de la trop grande quantité de nître , qui fait quelquefois sauter des mines.

Notre Docteur ajoute que le nître qui est la cause de ces explosions , est aussi le principal agent de la génération de la grêle , & que de même qu'elle accompagne souvent le tonnerre & les éclairs , elle peut aussi être répandue & poussée par ces explosions à peu près comme si elle partoît d'un canon , & occasionner les trous & les contusions qu'on dit avoir trouvé aux habits & aux corps de ceux qui ont été tués ou blessés par le tonnerre ou les éclairs , dont on pourroit rapporter plusieurs exemples ; mais il est tems de finir cette matière. Nous en avons assez dit sur la cause des tremblemens de terre , pour passer à la Relation de celui qui a donné lieu à ces recherches.

RELATION
EXACTE

*DE la destruction de LIMA,
Ville Capitale du PÉROU,
par le tremblement de terre qui
y est arrivé la nuit du 28 octo-
bre 1746.*

*ET de la destruction de la garni-
son & du Port de CALLAO,
par les débordemens de la mer à
l'occasion de ce terrible tremble-
ment.*



DESTRUCTION

ENTIERE

DE LIMA,

Par le tremblement de terre.

CHAPITRE SECONDE.

SECTION PREMIERE.

DE tous les châtimens dont Dieu punit les mortels ici-bas pour satisfaire sa justice, & faire connoître sa puissance infinie, il n'y en a jamais eu de plus terribles & plus à craindre que les tremblemens de terre. Ils sont tout à la fois les signes & les instrumens de sa colere. La désolation entiere des villes qui ont péri par leur violence, fut dans tous les siècles le garant de cette effrayante vérité. Ces Royaumes en ont beaucoup souffert ; mais de tous ceux

qui y font arrivés depuis que nous les avons conquis, au moins autant que nous en avons eu connoissance, on peut assurer avec vérité qu'il n'y en a jamais eu de si violens & suivis d'une destruction aussi entiere, que celui que nous venons d'essuyer dans cette capitale, où il a probablement commencé, & d'où il s'est communiqué à plus de cent lieues au *Nord*, & pour le moins autant au *Sud* le long des côtes de la mer. Ce terrible tremblement arriva la nuit du 28 octobre 1746, jour consacré à la fête des saints Apôtres *Simon & Jude*, qui ont eu le bonheur d'être connus de la *Sainte Vierge*, mere de notre *Sauveur*, & dont on célèbre la mémoire à pareil jour depuis plusieurs années, avec une dévotion particuliere & exemplaire; & c'est sans doute en faveur de leur puissante intercession que la divine Providence a daigné jeter un œil de pitié sur

le danger inévitable qui alloit anéantir un si grand nombre d'habitans, dont elle a miraculeusement conservé la vie. Chose inconcevable, lorsqu'on envisage la *destruction entiere* des maisons & bâtimens où ils étoient dans le tems même du tremblement.

Ce coup fatal arriva à dix heures & demie du soir, selon les meilleures montres & les pendules les mieux réglées. Le soleil étoit alors à cinq degrés dix minutes du *Scorpion*, & la lune à peu près au même degré du *Taureau*. De sorte que ces deux planètes étoient presque en opposition, & le furent effectivement cinq heures vingt-deux minutes après, c'est-à-dire, le 29 octobre à trois heures 50 minutes du matin; aspect qui, selon toutes les observations, a toujours été fatal à ces climats: c'est pour le plus souvent sous son influence qu'arrivent ces sortes de convulsions de la terre;

& quoiqu'elles n'aient assez souvent aucunes mauvaises suites, elles impriment cependant une terreur, pour ainsi dire, continue aux habitans par la violence de leurs chocs. Mais dans cette dernière occasion, la destruction fut trop précipitée pour qu'on eût le tems d'avoir peur. On entendit tout à la fois le bruit, on sentit le choc, & on vit la désolation par-tout; de sorte que pendant l'espace de 4 minutes seulement, que dura la plus grande force du tremblement, les uns se trouverent ensevelis sous les ruines des maisons; les autres écrasés dans les rues, sous les murailles qui leur tomboient sur le corps lorsqu'ils cherchoient à se sauver. Le plus grand nombre s'en est cependant heureusement garanti; quelques-uns dans les espaces ou cavités que formoient ces ruines; d'autres sur le haut de ces ruines mêmes, sans sçavoir comment ils y avoient pu

parvenir. Il sembloit que la divine Providence prenoit soin de les y conduire pour leur sauver la vie; car dans une conjoncture aussi pressante, personne n'eut le tems de délibérer; & quand même on l'auroit eu, il n'y avoit aucun endroit dans lequel on eût pu se croire en sureté. Ceux qui paroissoient les plus fermes, étoient souvent les plus foibles, & les plus foibles au contraire résistoient quelquefois le plus. Enfin la consternation fut si grande, que personne ne se put croire en sureté, qu'il ne fût sorti de la ville.

La terre secouoit les bâtimens & édifices avec tant de violence, que chaque choc en renversoit la plus grande partie, dont le poids achevoit en s'écroulant la destruction de tout ce qui se présentoit à sa rencontre, & même de ce que le tremblement avoit paru vouloir épargner. Ces chocs, quoiqu'instantanés, se succédoient ce-

pendant ; & on se trouvoit quelquefois transporté d'un endroit à l'autre : ce qui fut la sûreté de quelques-uns , pendant que les autres la devoient au contraire à l'impossibilité dans laquelle ils étoient de pouvoir bouger. C'est ce qui prouve visiblement que la Justice divine n'exigeoit d'eux rien autre chose qu'un sincere repentir de leurs fautes , & une ferme résolution de s'en corriger ; car elle fit éclater sa miséricorde à un si haut degré , qu'on ne peut attribuer la conservation de tant de mortels qu'à un secours particulier & extraordinaire de la providence.

Pour mieux s'en convaincre , il faut observer que 3000 maisons remplissoient les 150 quarrés ou isles de bâtimens contenus dans l'enceinte de la ville ; toutes ces maisons , avec quelques autres adjacentes & les boutiques où demeuroient les ouvriers & les pauvres gens , y compris le fauxbourg

ou le bourg de *S. Lazare* qui est de l'autre côté de la riviere & qui communique à la ville par le moyen du grand pont, furnissoient ensemble un logement suffisant pour contenir 60000 habitans, qui résidoient alors dans cette ville; & quoiqu'il soit à peine resté 20 maisons sur pied, cependant on sçait moyennant les perquisitions exactes qui en ont été faites, que le nombre des morts ne monte, à quelques-un près, qu'à 1141 personnes.

Lima étoit parvenu à un aussi haut degré de perfection que puisse jamais arriver une ville aussi éloignée de l'Europe, & aussi ingrate qu'elle l'est à cause de l'appréhension continuelle de semblables malheurs; car quoique les maisons n'y fussent que d'une hauteur médiocre & pour la plupart d'un étage seulement, les rues y étoient toutes exactement droites & régulières, & ornées de toute la beauté que peut produire la simétrie la plus

recherchée : ce qui les rendoit aussi agréables à la vue que commodés aux habitans. L'on y voyoit autant de goût que si l'on y avoit employé tous les ornemens de la plus fine architecture. Quantité de belles fontaines, où l'on faisoit venir l'eau par des aqueducs souterrains, en achevoient la perfection, sans parler de l'élévation des tours des Eglises, & de la structure des maisons & communautés Religieuses, à la construction desquelles leur zèle pour le culte divin, les avoit tant encouragés, qu'ils n'avoient nullement envisagé le danger où ils s'exposoient par tant de magnificence; & l'on peut assurer que si cette magnificence n'excédoit pas, au moins elle égaloit celle des plus superbes bâtimens de ce genre qu'il y ait dans l'univers. La beauté du dessein, les profils, l'élévation des voûtes, les cloîtres, les escaliers : enfin tout y étoit si bien achevé, qu'il ne leur restoit rien à envier, pour la gran-

deur ni pour l'élégance.

Il y avoit soixante - quatorze Eglises, tant grandes que petites, sans parler de plusieurs Chapelles publiques, de 14 Monasteres, d'autant d'hôpitaux & d'infirmes, dont la richesse des matériaux égaloit la perfection de l'ouvrage, soit que l'on considere les peintures & les tableaux, les ornemens, des lampes & autres vases d'argent, la délicatesse des ouvrages d'or, de perles, & des pierres précieuses, dont leurs tabernacles étoient décorés, les couronnes de leurs *Saints* & autres bijouteries : enfin les meubles des principales maisons avoient rendu cette ville la dépositaire de tout ce qu'on peut trouver de plus précieux dans quelque endroit que ce soit, soit en tableaux, peintures, estampes, commodes, miroirs, tapisseries, ou autres curiosités dont ils abondoient, sans parler de leur argenterie ; car l'envie de gagner y avoit fait porter, des

pays même les plus éloignés, tout ce que le luxe ou la vanité peut inventer, à dessein d'en retirer en échange une partie de leurs trésors immenses.

Mais cette belle perspective dont la perfection avoit été l'ouvrage de tant d'années, étant en un moment réduite en poudre, n'a que trop tôt prouvé la fragilité & la foiblesse des choses temporelles. Aucun récit, quelque touchant qu'il puisse être, ne peut inspirer une idée de l'horreur dont les spectateurs étoient accablés à la vue d'une pareille désolation, on ne peut comprendre jusqu'à quel point ils en étoient touchés. Ces malheureux habitans en étoient eux-mêmes étonnés sans le pouvoir comprendre. On entreprendroit donc en vain, non seulement de détailler un si grand désastre, mais même de se vouloir former une idée de la destruction qui se présentoit à la vue de tous côtés. En effet, quels

termes pourroient avoir assez de force, seulement pour inspirer au lecteur la componction dont chacun étoit pénétré, voyant que tant & de si grandes montagnes, de ruines & de débris, leur interdissoient toute entrée dans l'Eglise Cathédrale, ce superbe édifice qui n'a dû sa destruction en partie, qu'à son propre poids, à sa grandeur, & à sa vaste étendue. Les hautes tours qui en faisoient extérieurement la magnificence, & en achevoient la perfection, écrasèrent en tombant, & démolissoient entièrement le toit, les arches & les autres parties de ce vaisseau, sur lesquelles elles s'étendoient, outre ce que le tremblement avoit déjà détruit; de sorte qu'il seroit non seulement impossible de la vouloir rétablir, mais même qu'il en coûtera nécessairement des sommes immenses pour en éclaircir les ruines & les débris. Telle est aussi la triste situation des autres grandes

Eglises des cinq Ordres Religieux qui sont à *Lima*, dont ce qui reste encore sur pied, est dans un état de ruine si menaçant, qu'il feroit beaucoup plus à propos de les démolir tout-à-fait, que de les vouloir réparer. Quelles expressions pourroient faire sentir l'abbatement & l'angoisse dont tous les cœurs furent accablés, voyant tous les monasteres confondus dans la ruine, ou plutôt entierement anéantis, les Ordres Religieux au dépourvu de tout & sans aucun revenu, du moins subsistant, puisque leurs biens pour la plupart ne consistoient qu'en rentes hypothéquées sur les maisons de la ville; de sorte qu'ils n'ont aujourd'hui d'autre secours que ce qu'ils en peuvent espérer de leurs amis, ou de quelques personnes charitables, sans aucune apparence de revoir jamais leurs Communautés rétablies.

A dire le vrai, il est au-delà de la portée humaine de pouvoir ap-

profondir les jugemens de Dieu, lorsqu'il a ainsi permis la destruction de ses temples, l'affliction de ses épouses, & la perte de tant & de si puissans patrimoines Ecclésiastiques : mais ce qu'il y a encore de plus difficile à comprendre parmi un si grand ravage, est que tant de personnes aient pu se sauver, pendant que dans le petit Monastere des *Carmélites*, de 21 Religieuses qu'il y avoit dans cette maison, il en est péri 12. Le plus grand nombre a pati dans cette occasion; car dans les autres grandes Communautés il n'en est pas péri tant, quoiqu'il y ait eu dans quelques-unes un plus grand nombre de servantes tuées. Et dans l'hôpital de *sainte Anne*, qui étoit une maison royale pour les *Indiens* des deux sexes, il en est mort 70 qui ont été ensevelis au commencement du tremblement, sous le toit des sales dans les différens appartemens qui sont tombés sur

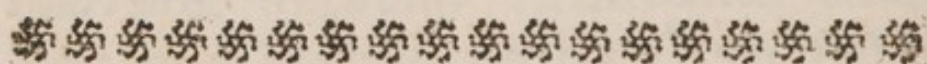
eux étant encore au lit, sans que personne ait pu leur donner aucun secours.

Il n'y a aucun endroit de cette ville, sans pénétrer plus avant sur ce que nous avons encore à rapporter, qui n'inspire la plus triste compassion à ceux qui voient seulement les décombres de tous ces matériaux, dont le spectacle est si touchant, qu'elle est devenue aussi impraticable par l'horreur qui y est par-tout repandu, que par l'embaras qu'y a produit un pareil bouleversement. Chaque rue est si remplie des ruines des murailles qu'on y peut à peine passer. Cette incommodité est encore plus grande dans les endroits les plus fréquentés tels qu'à l'entrée du pont, dont la première arche qui étoit une pièce impayable & de la plus régulière architecture, est démolie & tombée. Quelques années auparavant, le Marquis de *Villa Gracia*, pour en perfectionner la beauté, y avoit

fait placer une grande & magnifique statue équestre de *Philippe V. notre Roi*, en habit de guerre, qui, malgré son élévation, paroissoit achevée dans toutes ses proportions. C'étoit un objet des plus respectables, & capable d'attirer l'admiration des meilleurs connoisseurs en ce genre, à leur entrée dans cette ville.

Enfin on ne peut faire un pas, sans rencontrer quelque nouveau sujet de la compassion la plus touchante. Le palais de son *Excellence le Viceroi*, où se tenoient la Cour du Parlement de l'*Audience Royale*, la Chambre des Comptes, la Chambre du Domaine, & où l'on décidoit toutes les autres affaires du Gouvernement, est intérieurement aussi impraticable, qu'extérieurement, & hors d'état de pouvoir subsister plus long-tems. Le Tribunal de la *Sainte Inquisition* est tellement en ruine, qu'on n'y peut procéder à aucunes affaires;

les différens appartemens de cette maison font entièrement démolis & renversés, également que la magnifique Chapelle qui en dépendoit. L'Université Royale, les Colléges, enfin tous les autres bâtimens & édifices de remarque ne fervent plus, avec les ruines menaçantes qui en subsistent encore, qu'à rappeler le triste souvenir de ce qu'ils ont été.



SECTION II.

DESTRUCTION
DE CALLAO

*ET DE SES HABITANS ;
par le débordement de la mer.*

Q Uelque touchant spectacle que puissent aujourd'hui & de long-tems présenter à *Lima* la ruine de tant de magnificence, & l'anéantissement de tant de ri-

chesses , on y voit encore cependant quelques restes de ce qui y étoit ; il n'en est pas de même de la garnison & du port de *Callao* , où les objets de tant de malheurs sont entièrement disparus ; le seul souvenir d'un si terrible désastre , accable & fait frémir d'horreur ; on n'y voit rien qui puisse donner la moindre idée de ce qu'il étoit. Au contraire il n'y a plus que des monceaux de sable & de gravier qui en ont pris la place ; ce n'est plus aujourd'hui qu'une plaine de sable qui s'étend le long de la côte. Il est vrai que quelques tours & quelques-uns des ramparts ont soutenu pendant un tems la violence du tremblement , & résisté à la force de ses coups ; mais ces pauvres habitans commençoient à peine à revenir de l'horreur de la première allarme , qu'une désolation déjà presque entière , & dont on ne peut pas même donner une idée , venoit de répandre sur eux , qu'aussitôt

la mer venant à s'enfler (soit par l'impulsion que lui donnoit la violente agitation de la terre, qui lui fit soulever des montagnes d'eau pendant un tems, ou par quelque autre cause qu'en puissent donner les Phisiciens) se déborda à un si haut degré & avec tant de force, que, quoique *Callao* fût bâti sur le bord du rivage, sur une éminence, qui quoiqu'imperceptible, augmente cependant toujours en approchant de *Lima*, les eaux venant à tomber de dessus les remparts où elles étoient parvenues, se forcerent un passage, & se répandirent au-delà de leurs limites qu'ils inonderent entierement, firent couler la plupart des vaisseaux qui étoient à l'ancre dans ce port, entraînerent les autres par dessus les tours & les murailles, & les transporterent loin au-delà de la ville, où elles les laisserent à sec. Dans cette furie la mer renversa jusqu'aux fondemens des maisons & autres édi-

fices, excepté seulement les deux grandes portes, & quelques fragmens des murailles qu'on voit encore aujourd'hui dans l'eau, tristes monumens de ce qu'elles étoient.

Tous les habitans de la place, qui, selon la plus exacte supputation qu'on en ait pu faire, montoient à près de 5000 ames, de tout âge, de tout sexe & de toutes conditions, périrent dans ce déluge. Ceux qui dans un naufrage si universel purent saisir quelques morceaux de bois, flotterent long-tems, & se soutinrent à fleur d'eau; mais ces fragmens qui dans une pareille extrémité étoient le seul refuge où ils pussent recourir, devinrent par leur trop grand nombre, leur plus grand obstacle & la cause de leur perte. Faute d'espace pour se mouvoir dans une si grande agitation, ils se brisoient continuellement les uns contre les autres, & écrasoient & précipitoient ceux qui s'y étoient réfugiés.

Nous avons sçu de ceux qui ont eu le bonheur de se sauver ; & qui sont tout au plus au nombre de 200 , que les lames en se retirant se brisoient les unes contre les autres avec tant de force , & entouroient tellement toute la ville , qu'il n'y avoit aucun moyen de s'échapper ; & qu'après que la force de l'inondation fut un peu diminuée, on entendit dans la ville les cris les plus lamentables mêlés de remontrances & d'exhortations que faisoient les Ecclésiastiques & les Religieux, qui n'oublierent jamais leur ministère malgré leur plus grande détresse.

Il y avoit alors par hasard à *Callao* six Religieux *Jacobins* d'une piété & d'une vertu exemplaire, qui, conformément à une institution faite depuis quelques années, y faisoient une retraite ; il y avoit en outre plusieurs Religieux *Cordeliers* qui y étoient allés pour recevoir le Provincial de leur Ordre
qu'ils

qu'ils attendoient de jour à autre dans ce port ; tous ces Religieux & ceux du même Ordre alors résidens à *Callao*, ceux de *S. Augustin*, de la *Mercy*, de *S. Jean de Dieu* & les *Jésuites* formoient un corps d'Ecclésiastiques suffisant dans cette conjoncture.

Nous avons, pour confirmer ce récit, & pour témoins des cris qu'on entendoit, ceux qui étant à bord des vaisseaux lors de l'irruption de la mer, y furent transportés par dessus & au-delà de la ville, comme nous l'avons déjà dit, & eurent le bonheur de se sauver. Il ne sera pas difficile de concevoir la consternation & la détresse où se trouverent ces pauvres malheureux, si l'on fait attention qu'ils ne se sauvoient du danger présent, que pour prolonger leur affliction & se voir de nouveau exposés à un pareil combat contre chaque lame qui les ont tous fait périr.

Il y avoit lors du tremblement

23 vaisseaux tant grands que petits mouillés dans le port. De ce nombre il y en a eu, comme nous le venons de dire, 4 jettés à terre, sçavoir, le *S. Firmin*, navire de guerre qu'on a trouvé à terre à *Chacara*, à l'opposite de l'endroit où il étoit mouillé; il y avoit auprès de lui le *S. Antoine* appartenant à *Don Thomas Costa*, ce navire étoit tout neuf & arrivoit de *Guayaquil* où il avoit été construit. Le navire de *Don Adrian Corzi* est resté dans l'endroit où étoit l'Hôpital de *S. Jean de Dieu*; & le vaisseau le *Secours* appartenant à *Don Juan Baptista Baquixano*, qui étoit arrivé le soir précédent du *Chili* où il avoit pris sa cargaison, fut jetté vers les montagnes *Cordon*. Tous les autres ont péri excepté ces 4 qui furent jettés fort loin de la mer.

Les magasins où l'on dépoisoit les marchandises qui venoient des pays étrangers pour l'entretien de cette ville, & de son commerce, telles que du bled, du suif, du

vin, de l'eau de vie, des câbles, du bois, du fer, de l'étain, du cuivre, & autres semblables effets, ont tous été comblés dans ce bouleversement. D'ailleurs cette ville étoit très-riche, & l'argent y circuloit beaucoup. Ajoutons encore les meubles & décorations des Eglises où l'on trouvoit toutes sortes de curiosités en or & en argent, principalement dans cette conjoncture, où à cause de la retraite dont nous avons parlé, on avoit porté tout ce qu'il y avoit de plus rare à *Lima*. Enfin les provisions & munitions de guerre que Sa Majesté y faisoit enmagasiner. Toutes ces richesses jointes ensemble augmentent beaucoup la perte de la destruction de cette place.

Cette nuit si fatale aux habitans de *Callao*, & dans laquelle ils périrent presque tous, ne le fut gueres moins à ceux de *Lima*, qui furent continuellement agités par l'appréhension du danger où ils

étoient , & qui augmentoit de plus en plus à cause des coups fréquens & réitérés du tremblement , qui dura presque toute la nuit sans intermission : ce qui fait qu'on n'en peut précisément déterminer la durée. La nouvelle de la terrible catastrophe qui venoit d'arriver à *Callao* , & qui surpassoit les plus grands tremblemens de terre qui y fussent jamais arrivés , mit le comble à leur consternation. Car quoiqu'il y eût quelquefois eu de grands débordemens dans cet endroit, ils n'avoient jamais fait d'autre dommage qu'effrayer les habitans. Enfin les soldats que son Excellence le Vice-roi y envoya le lendemain , pour en sçavoir des nouvelles , confirmèrent la vérité de ce terrible événement. Ceux qui négocioient avec les habitans de cette ville , ou qui étoient intéressés à quelques bâtimens , y députerent aussi plusieurs couriers pour sçavoir ce qui s'y passoit ; mais comme ils n'avoient

point été présens lors de cette désolation, ils ne purent rapporter que ce qu'ils purent apprendre de ceux qui s'étoient sauvés, qui à quelques-uns près étoient tous pêcheurs ou matelots. Ces pauvres malheureux, après avoir été jettés plusieurs fois jusqu'à l'Isle de *S. Laurent*, qui est éloignée du port de plus de deux lieues, trouverent le moyen de se sauver sur des planches. Quelques-uns furent par hasard jettés sur le bord du rivage, d'autres sur cette Isle, & se sont ainsi sauvés. Tous les différens rapports que faisoit chaque messager, consternoient les habitans de *Lima*, qui, frappés de la ruine entière de *Callao*, envisagerent la situation déplorable, où ils se voyoient réduits, comme douce en quelque façon, en comparaison de ce qui étoit arrivé à leurs voisins, & un chacun remercia Dieu de sa miséricorde & protection particulière qui leur avoit sauvé la vie.

SECTION III.

Z E L E du Viceroi pour le soulagement du public.

ENfin le jour parut ; mais la lumiere qu'ils n'avoient jamais désirée avec tant d'impatience , au lieu de les consoler , mit le comble à leur consternation , en leur présentant à découvert tout ce désastre , dont l'excès de leur frayeur ne leur avoit pas permis de se former une juste idée : le désespoir dont ils furent saisis à la vue d'un pareil spectacle , fut sur leurs esprits un coup plus foudroyant que ne l'avoient été tous ceux du tremblement de leur ville ; & c'en étoit fait de tous ces malheureux , si la divine Providence ne les eût éclairés & protégés visiblement , en leur donnant un puissant secours dans l'instant qu'ils étoient sur le point de s'abandon-

ner au plus affreux désespoir.

Ce fut son Excellence le Vice-roi, Marquis de *Villa Gareia*, qui parcourut toutes les rues à cheval sans rien craindre pour sa vie, malgré le danger où il s'exposoit, à cause des murailles qui s'écrouloient encore continuellement, & qui, après avoir passé la nuit sans aucun ménagement pour la sûreté de sa personne qu'il exposoit par tout où il croyoit sa présence nécessaire dans cette désolation universelle, avoit envie de consoler un chacun, & de les armer tous d'une ferme résolution dans une pareille adversité. Sa vigilance dans une si fatale extrémité, a prouvé toute la force dont est capable une ame généreuse, mue par un zèle sincere pour le bien du public & le service de son Prince. Enfin il n'y avoit personne que sa présence ne consolât. Sitôt que son Excellence eut parcouru toute la ville & bien examiné toutes

ces ruines , elle revint à la grande place afin de se livrer entièrement au bien du public & de pourvoir aux ordres nécessaires qu'exigeoit une circonstance aussi pressante.

Arrêtons-nous ici un peu pour admirer la sagesse de la divine Providence , qui, toujours attentive à notre bien , proportionne les remèdes à la nature du mal , & nous fait sentir sa miséricorde dans le tems même qu'elle nous afflige. Les malheurs que ce Royaume a essuyés pendant le gouvernement précédent, ont fait naître quantité de difficultés qu'une prudence bien ménagée auroit cependant pu surmonter. Nous avons été tous témoins de la ferme résolution avec laquelle son Excellence, le Marquis de *Villa Garcia* , y a résisté, pendant que l'auteur de nos maux * cachant son inquiétude sous la fauf-

* Il est à présumer que c'étoit le Viceroy précédent. Tout ce passage est un peu obscur dans l'original.

se apparence d'un visage serein, pénétrait les sages desseins du Marquis. Mais ce sont des efforts si difficiles, que toute la puissance d'un Prince n'y peut rien, si elle n'est aidée d'une activité infatigable sur sa propre personne : ainsi nous devons exalter la magnificence de Dieu, & remercier en même tems sa bonté infinie du bien qu'elle nous a fait *en inspirant au tyran* de se retirer*, également que de celui que nous en avons reçu dans la protection de son glorieux successeur. Sa profonde prévoyance & sa profonde application pour nos moindres besoins, confirment non seulement l'expérience que nous avons de son penchant naturel pour

* L'Editeur Anglois fait observer que l'Auteur de cette Relation paroît affecter ici d'être obscur : ce qui lui a fait croire qu'il vouloit parler de l'Archevêque de *Lima*, auquel tombe le gouvernement depuis la mort du Viceroi jusqu'à l'arrivée de son successeur. Cette conjecture lui paroît d'autant mieux fondée, que la circonstance mentionnée ci-après, de l'absence de l'Archevêque, s'accorde avec cette autre : *En inspirant au tyran de se retirer.*

le bien public , mais nous feroit presque croire qu'il a étudié la nature de ces malheurs , afin d'y pouvoir plutôt remédier en cas de besoin , & de n'être point pris au dépourvu en pareille occasion. Il a bien prévu qu'il ne pouvoit empêcher entierement le progrès inévitable de ce malheur ; cependant il a eu assez d'adresse pour en arrêter au moins les funestes suites , en se déchargeant sur quelqu'un de confiance d'une partie de cet ouvrage.

Comme ce qu'on avoit de plus à craindre étoit de manquer de pain , parceque tout le bled qui étoit dans les magasins de *Callao* , venoit d'être entierement perdu , que d'ailleurs tous les fours de la ville étoient détruits , & que tous les aqueducs qui conduisoient l'eau pour faire tourner les moulins , étoient bouchés & ne pouvoient fournir dans un besoin aussi pressant : son Excellence dépêcha aussitôt trois soldats de ses gardes dans

les districts voisins , de *Canta* ,
Caniete & Gauja , pour ordonner
aux *Corrégidors* de ces endroits de
lui faire remise de tout le bled
qui se pouvoit trouver dans l'éten-
due du gouvernement de chacun
d'eux. Il fit en même tems assem-
bler tous les boulangers de la ville
pour sçavoir ce qui leur manquoit,
& ce dont ils avoient besoin pour
réparer leurs fours & continuer
leur commerce ; & pour prévenir
tous les obstacles qui se pouvoient
présenter dans un pareil bouleverse-
ment, il ordonna à l'*Intendant des*
eaux & conduits d'examiner & faire
réparer tous les aqueducs & con-
duits des moulins & fontaines de
la ville , afin que le cours des eaux
ne fût pas davantage arrêté, Il or-
donna de plus à tous ceux qui de-
voient fournir de la viande, * de

* Ce ne sont point des bouchers , mais des
personnes qui possèdent beaucoup de terre , &
qui , selon l'usage de ce pays , fournissent , cha-
cun à leur tour , la quantité de bestiaux néces-
saire pour l'entretien des boucheries de la ville.

continuer à faire tuer comme au paravant : ce qu'ils firent d'autant plus volontiers, qu'ils avoient alors quantité de bestiaux.

Il commit cette exécution aux soins & à la vigilance des deux Maires ordinaires de la ville, *Don Ferdinando Carillo de Cordova & Don Ventura Lobaton*, qui par leur exactitude, les précautions nécessaires qu'ils ont prises, & le zèle avec lequel ils se sont dévoués au service du public, ont achevé de confirmer l'opinion qu'il y avoit long-tems qu'on avoit d'eux, sçavoir, que l'amour de leur patrie ne les guidoit pas moins que leur illustre noblesse, dans l'exercice de leurs emplois.

De plus il donna au gardien des glacières, autant de monde & de chevaux qu'ils en avoient besoin, pour faire éclaircir les chemins par où l'on apporte en ville les rafraîchissemens nécessaires, & que le tremblement de terre avoit entie-

rement rendu impraticables. Il dépêcha aussi des ordres au *Corrégidor* de *Huaro-chiri* pour le faire contribuer de tout ce qu'il pourroit à l'accomplissement de ses sages desseins. Nous avons eu tant de réglemens en conséquence, & vu toutes ses entreprises si promptement accomplies, qu'il n'a paru aucun changement dans l'ordre & la disposition de l'entretien des provisions de la ville. L'abondance de tout a même rendu la calamité moins sensible.

La bienveillance de son Excellence n'a pas moins éclaté pour le soulagement des pauvres malheureux qui étoient sur l'Isle de *Callao*, où ils tiroient de la pierre pour les travaux de la garnison; il fit équiper un nombre suffisant de chaloupes pour les rapporter à terre & les mettre en lieu de sûreté. On rapporta aussi en même tems quantité de ceux qui avoient échappé à la destruction de *Callao*.

sur cette Isle, & qui par ce moyen eurent occasion de faire traiter les contusions & les blessures qu'ils avoient reçues des coups de la mer & des débris épars de ce naufrage.

Après avoir aussi charitablement pourvu au secours des vivans, son premier soin fut de faire enterrer ceux qui étoient péris, & avoient été ensevelis sous les ruines de cette ville. Pour cet effet il convoqua les *Religieux de la Charité**, & donna ses ordres afin que moyennant le secours des archers de ville, ils fissent leur possible pour ramasser tous les cadavres qu'ils pourroient trouver, & les portassent aux Eglises & Communautés les plus voisines, où il avoit déjà pourvu à leurs funérailles. Il exhorta aussi chaque Communauté d'aider les Curés dans leurs Paroisses, pour faciliter & avancer cette pieuse entreprise qui n'étoit pas moins

* Cet Ordre est en grande vénération à *Lima*, ils y ont la direction de l'hôpital de S. Jacques.

en considération des morts , que pour préserver la ville de la contagion que la puanteur de tant de cadavres n'auroit pas manqué d'occasionner.



SECTION IV.

Prévoyance de son Excellence pour l'intérêt de Sa Majesté.

Toutes ces circonstances ne diminuerent rien de l'attention de son Excellence pour les intérêts de Sa Majesté , & ne l'empêcherent point de faire tous ses efforts pour empêcher qu'il y eût rien de perdu appartenant au Domaine. Pour cet effet il ordonna au Capitaine de l'arsenal de son palais d'en faire aussitôt éclaircir tous les décombres , & de faire transporter toutes les armes qui y étoient , dans quelque autre endroit

de fureté. Il envoya aussi *Don Juan Bonet*, Capitaine de frégate, examiner les navires qui s'étoient sauvés, pour lui rapporter un détail exact de leur situation; cet Officier exécuta ponctuellement les ordres qu'il avoit reçus, & lui fit son rapport de ceux qui étoient à terre, comme nous l'avons déjà dit, & de l'endroit où on les voyoit: de plus il informa le Viceroi, que la cargaison du navire le *Secours*, chargé de bled & de suif, étoit sauvé: ce qui pourroit beaucoup servir pour les provisions de la ville.

Son Excellence donna ordre ensuite à M. le Marquis d'*Obando*, Chef d'escadre des mers du Sud, d'aller examiner le *S. Firmin*, navire de guerre, & de voir si l'on pourroit en faire quelque chose dans la situation où il étoit. Après l'avoir bien considéré, il jugea qu'on seroit indispensablement obligé de le depiécer, sans quoi l'on

n'en pourroit jamais rien faire. Il fit aussi publier un Edit pour que le Surintendant de *Callao*, l'Officier de cette garnison, le Lieutenant général d'artillerie, & le Capitaine de l'arsenal prissent soin de tous les effets qu'on avoit pu sauver, chacun selon son ministère, & qu'ils eussent à apporter tous les moyens convenables & nécessaires pour faire ramasser & mettre en sûreté tout ce qu'on pourroit sauver, comme appartenant au Domaine, à quoi le Major de la garnison les devoit aider de soldats & d'ouvriers gagés à cet effet.

Il fit aussi placer des sentinelles à l'Hôtel Royal de la Monnoie, qui menaçoit ruine, & où il y avoit alors quantité d'or & d'argent pour Sa Majesté & autres particuliers. *

* Le Roi d'Espagne a le cinquième du produit des mines du Pérou, & l'on est obligé de le faire transporter à l'hôtel des Monnoies pour y être marqué au coin de Sa Majesté; celui qui n'en est point marqué a été passé en fraude.

Tant de richesses ainsi exposées couroient d'autant plus risque d'être volées, que l'endroit où elles étoient déposées, étoit éloigné du Trésor Royal, qui étant auprès de l'endroit où son Excellence fait aujourd'hui sa résidence, est à couvert de tout danger. Après avoir ce jour - là pourvu à tout ce qui paroissoit le plus pressant dans une si grande affliction, il pensa à d'autres affaires qui occuperent toute son attention. Car il pourvoyoit non seulement aux besoins du public, mais même à celui de chaque particulier. Comme chacun connoissoit par expérience combien il s'empressoit à le secourir, tout le monde recourroit à lui avec d'autant plus de confiance, qu'ils avoient au moins la consolation d'être assurés que leur mal étoit sans remède, lorsqu'il n'y en pouvoit apporter.

On donna avis de *Callao* & des villages situés le long de cette côte,

que les cadavres de ceux qui avoient péri dans ce déluge , étoient répandus & flottoient continuellement au bord du rivage , & que la mer avoit jetté à terre quantité de marchandises & autres bons effets , qui provenoient des différens naufrages & de l'inondation de la ville : ils informerent de plus que le rivage étoit continuellement couvert d'une affluence de peuple que l'envie de s'approprier ce butin y amenoit ; sur quoi son Excellence , voyant qu'il n'étoit pas possible au Major de la garnison de *Callao* d'empêcher le pillage de ces effets , dans un district aussi étendu que celui-là , quelque diligence qu'il y pût apporter , ordonna au *Corrégidor* de ce département de se transporter sur les villages de *Miraflores* & de *Chorillos* dans l'étendue de sa Jurisdiction , avec le plus grand nombre qu'il pourroit assembler de soldats & autres qu'il payeroit à cet effet , & d'y faire

premierement enterrer tous les cadavres qu'on trouveroit le long de la côte, & de ramasser ensuite tous les effets que la mer apportoit continuellement au bord du rivage, pour les mettre en lieu de sureté.

Pour avancer plus vîte dans un ouvrage si nécessaire & qui demandoit les plus promptes dépêches, il porta un décret au Tribunal du Consulat des marchands, pour leur enjoindre de prendre incessamment & sans perdre aucun tems, toutes les précautions nécessaires pour empêcher le pillage, & faire ramasser tous les effets qu'on pourroit trouver, afin de les faire remettre à ceux qu'on reconnoîtroit pour en être les propriétaires légitimes, selon les loix de la justice & du commerce. On leur enjoignit aussi d'agir de concert avec le Major *Don Antonio de Navia Bolanio*, qui étoit chargé des ordres convenables pour cette expédition,

Et il y étoit aussi porté que tous les effets que *Don Juan Casimero de Veytia*, *Corregidor* de ce district, avoit pu faire ramasser dans les villes de sa juridiction, seroient mis avec tous les autres; avec défenses expresses à toutes personnes, qui ne seroient point connues des Officiers, d'aller dorénavant dans les endroits où étoient ces effets; pour plus grande assurance, on publia un Edit qui condamnoit à mort ceux qui prendroient la moindre bagatelle; & pour que cet Edit fit plus d'impression, on fit aussitôt dresser deux potences dans la ville, & deux autres sur le rivage de *Callao*, afin que la vue de ces instrumens empêchât tous ceux qui pourroient être mal intentionnés, de rien cacher & de s'approprier ce qu'ils avoient déjà pu ramasser. Tous ceux qui étoient jaloux de leur honneur, & reconnoissans des obligations dues au Gouverneur, se

prêterent en conséquence volontiers à l'exécution de cette Ordonnance.

L'exactitude de son Excellence l'engageoit dans tant d'entreprises, qu'il pouvoit à peine fournir assez de monde pour les exécuter. Pour cet effet on fut obligé d'augmenter le nombre des soldats des deux compagnies de gardes à pied & à cheval, & de les payer à proportion. Il appointa aussi trois différens détachemens de ces soldats avec leurs Officiers, pour faire continuellement la patrouille autour de la ville, pour empêcher les meurtres, vols, & autres semblables malheurs, que la situation présente des maisons auroit pu favoriser, & où le besoin & la nécessité auroient pu en entraîner quelques-uns, particulièrement de la canaille & de la populace, sur lesquels les plus funestes spectacles qu'ils puissent avoir devant les yeux, ne font jamais assez d'impression :

c'est pourquoy il étoit à propos que leur insolence fût modérée au moins par la crainte d'un sévère châti-
ment.

Ce fut ainsi que , si son Excel-
lence ne put entièrement accom-
plir tous ses desirs , elle eut au
moins la satisfaction d'y satisfaire
en partie ; & tandis que d'un côté
il prioit pour le bien public , il
avoit en même tems le soin de
distribuer tous les ordres nécessai-
res ; & l'embarras continuel dans
lequel il tenoit les différens Offi-
ciers de sa juridiction continuel-
lement occupés , n'égalait point
l'ardeur de son zèle. Son Assesseur
général , *Don Juan Gutierrez de*
Arce , Enquêteur général de l'Au-
dience Royale , eut besoin de toute
la force & de toute l'application
de son génie infatigable dans l'ad-
ministration de la justice , & que
rien autre chose ne peut égaler
que la constance de sa prudence &
de sa conduite , pour pouvoir sup-

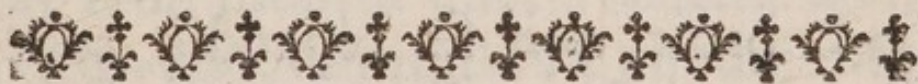
porter le poids de tant de difficultés. *Don Diego de Hefles*, Brigadier Secrétaire du Conseil, ne fut pas moins actif à exécuter tout ce que la vivacité de son génie lui pouvoit suggérer. Il sembloit qu'il avoit le secret de se multiplier, & en même tems de se trouver par-tout où sa présence étoit nécessaire. On l'a vu par-tout consoler, réparer & remédier aux besoins les plus pressans, sans manquer en rien à l'exécution de ce qui étoit de son ministère. *Don Victoriano Montero de Aguila*, & *Don Balthazar de Abarca*, tous deux Capitaines des Gardes, veilloient pendant tout ce tems pour empêcher qu'il n'arrivât aucun désordre ; à quoi son Excellence eut grand soin de pourvoir, & ce qui demandoit plus qu'une force humaine. C'est pourquoi, voyant que les deux Maires ordinaires de la ville, étoient en danger, & qu'il leur auroit même été impossible

impossible de continuer l'exercice de leurs fonctions, si on ne leur eût donné quelque renfort, il fit augmenter leur juridiction, & nomma un Maire pour chaque rue qui étoit chargé de veiller à la tranquillité des habitans & à la sûreté de leurs maisons. Il leur étoit enjoint de plus, de faire des recherches exactes pour trouver les cadavres qui pouvoient encore être restés sous les ruines des maisons, afin de les faire enterrer, & de faire porter ou traîner hors la ville, les corps de tous les animaux, dont la corruption auroit infecté les habitans. Il donna des ordres à ces Maires & les revêtit de l'autorité d'arrêter tous ceux qui contreviendroient au bon ordre qu'on avoit établi, & les chargea de lui rendre exactement compte de tout ce qui se passeroit dans leurs différens districts.

La quantité de Maires qu'on fut obligé de nommer dans l'enceinte

d'une si grande ville, demanda une journée entière pour leur remettre cette commission, qui leur fut délivrée à tous par écrit; & tous ces Maires devoient, autant qu'il étoit en leur pouvoir, agir de concert avec les Archers de ville & autres Officiers, pour faire démolir le reste des maisons, Couvents, Eglises & Hôpitaux qui menaçoient ruine, de secourir en tout ce qu'ils pourroient, les boulangers & meûniers, & d'empêcher qui que ce fût, d'aller hors la ville sur les chemins y acheter les provisions qui venoient en ville, afin que par ce moyen tout vînt librement aux différens marchés ordinaires, où chacun seroit en liberté de prendre tout ce dont il auroit besoin. Son Excellence porta un Edit pour l'exécution de ce règlement, par lequel il condamnoit tous ceux qui y contreviendroient, à deux cens coups de verges, si c'étoit des gens du commun, & à quatre ans d'exil

pour les autres. Moyennant cette précaution on ne s'est apperçu d'aucune disette; & l'indigence du peuple n'a pas été assez grande pour animer dans les marchands, cet esprit d'avarice qui, dans de pareilles circonstances, leur fait d'ordinaire supposer disette de tout pour mieux enchérir leurs marchandises.



SECTION V.

Nouvelle confusion à LIMA.

PAr des dispositions aussi sagement combinées & bien établies, son Excellence vint à bout de diminuer l'excès de bien des maux, qui, en de semblables circonstances, doivent plutôt leurs progrès à la confusion, qu'à la cause du mal; & pendant tout ce tems-là il prouva par son air tranquille

qu'il étoit au-dessus de l'adversité. C'est par ce moyen qu'il sçut faire exécuter tous ses ordres si exactement, que l'exécution les suivoit d'aussi près, que l'écho fait la voix. En effet c'étoit la seule voie qu'il pût prendre pour faire respecter & sa personne & son autorité, particulièrement lorsqu'il entreprit d'appaiser ce tumulte impétueux, dont la ville fut allarmée par le faux bruit qui se répandit tout d'un coup dans chaque quartier, que la mer se débordoit & avançoit à grand pas vers *Lima*. Cette allarme fit sortir tout le monde en foule hors la ville, pour s'aller retirer en quelque endroit plus sûr vers les montagnes voisines.

Enfin la confusion que cette rumeur répandit sur tous les esprits, étoit si grande, que ceux même qui n'en croyoient rien, tant par rapport aux ridicules des circonstances qu'on y joignoit, qu'à l'expérience qu'on avoit d'un accident à peu près

semblable qui arriva en 1686, se laissoient entraîner dans la foule ou plutôt par ce torrent, qui les bouverfoit les uns par dessus les autres, sans leur donner le tems de réfléchir sur ce qu'ils avoient à faire, ni où ils se pourroient retirer : ce qui leur causa tant de fatigue & de frayeur, qu'ils étoient tous sur le point d'y succomber ; & il en mourut effectivement quelques-uns, quoiqu'il fit encore assez jour pour qu'ils eussent pu s'affurer par eux-mêmes de leur erreur. Mais le premier rapport l'emportoit toujours, & les confirma dans la résolution où ils étoient de s'enfuir, sans même vouloir prendre le tems de s'en éclaircir ; & la plupart jugeant qu'une si grande multitude ne pouvoit être trompée toute à la fois, ou que la crainte fût si universelle, sans être bien fondée, le crurent aussi ferme que les autres.

Il est vrai qu'étant aussi conster-

nés qu'ils l'étoient du désastre arrivé à *Callao*, la crainte l'emporta aisément sur leur raison, & les embarrassa tellement, qu'ils ne purent pas même réfléchir à l'élevation que cette ville a au-dessus de la mer, à l'endroit de la grande place, qui est élevée de plus de 70 toises au-dessus de la surface de l'eau, & qui continue toujours en montant du côté de l'Est. S'ils avoient pu faire cette réflexion, ils auroient aisément compris qu'un pareil accident ne pouvoit arriver dans un endroit aussi élevé que *Lima*, quoique, suivant quelques anciennes traditions, on dise que la mer s'est débordée plusieurs lieues dans les terres après d'autres semblables grands tremblemens.

Malgré cette allarme, son Excellence qui, par la grande pénétration de son génie, étoit aussi tranquille qu'on le puisse être pour la sûreté du public, & avoit prévu

à tout ce qui y pouvoit contribuer, voyoit clairement la fausseté de ce bruit ; il sçavoit que s'il y avoit eu quelque chose à craindre de ce côté-là , les sentinelles qu'il avoit fait poster exprès le long des côtes pour y veiller , n'auroient pas manqué de lui en donner avis , si la mer avoit été plus agitée qu'à l'ordinaire , & qu'ils l'en auroient informé de bonne heure. Dans cette confiance il représenta à tous ceux qui se trouverent par hasard auprès de lui dans la grande place où il demeuroit alors , & qui avoient ajouté foi à cette rumeur , que ce n'étoit qu'une fiction : ce qu'il fit avec la même tranquillité & la même aisance qu'il avoit toujours conservée , & les assura qu'ils n'avoient rien à craindre en termes si vifs & si persuasifs , qu'il fut assez heureux pour les tranquilliser & les retenir. Il dépêcha aussitôt des soldats de tous côtés pour arrêter, s'il étoit possible , cette foule in-

nombrable de peuple qui avançoit avec tant de confusion. Mais ces pauvres malheureux étoient si frappés du danger où ils se croyoient, qu'indépendamment de tout ce qu'on pouvoit leur alléguer, loin d'envisager combien ce parti leur étoit avantageux, ils le regardoient au contraire comme un acte de cruauté, & s'imaginoient qu'il valloit autant leur ôter la vie, que de les empêcher de s'enfuir; ainsi malgré ce que purent faire les soldats pour les retenir, ils avancerent toujours leur course avec tant de confusion & de désordre, qu'on ne pouvoit remarquer aucune distinction parmi toute cette troupe fugitive.

Son Excellence, qui prévoyoit l'importance de ce nouveau malheur qui commençoit avec tant de rapidité, & qui auroit pu augmenter par l'idée qu'ils avoient de leur prétendu danger, monta à cheval à dessein de les poursuivre

& d'avancer jusqu'au milieu de cette foule égarée & trop crédule. C'est ici qu'il faut admirer le prodige de la fidélité naturelle qui regne dans ces climats. Il ne fallut rien de plus que la présence de leur Gouverneur, pour arrêter tout d'un coup cette tempête : leurs cris & applaudissemens unanimes éclaterent alors avec tant de redoublemens, que l'air en étoit tout agité. Une seule parole de sa part fit ce que les liens de l'amour conjugal, la tendresse des peres pour leurs enfans, & le souvenir de tous les biens qu'ils abandonnoient, n'avoient pu faire jusqu'alors. Il faut croire que par une si prompte résignation ils firent un sacrifice de leur vie pour preuve de leur soumission, ou qu'ils se persuaderent fortement que celui qui prenoit tant de peine pour leur conservation, n'auroit jamais entrepris ce dessein s'il n'avoit été sûr qu'ils n'avoient rien à craindre.

Chacun resta dans l'endroit où il reçut cette précieuse consolation, qui fut le théâtre du plus touchant spectacle qu'on ait jamais vu, lorsqu'ils commencerent à sentir toute cette illusion, que la crainte les avoit empêché d'appercevoir auparavant. Le souvenir de se voir séparés de leurs femmes, d'avoir abandonné leurs enfans, fut à leur retour le sujet d'une nouvelle confusion qui leur fit surmonter toute leur fatigue & leur foiblesse. Mais tout fut calmé avant la nuit, & son Excellence mérita à juste titre des remercimens & applaudissemens unanimes & universels, puisque par cette entreprise il délivra la ville & tous les habitans d'un danger aussi fatal, que l'auroit été une véritable inondation.



SECTION VI.

*Ordres pour le soulagement des
Communautés, & le rétablisse-
ment de la Ville.*

LE zèle avec lequel son Ex-
cellence pourvoyoit aux be-
soins de tous & de chacun en par-
ticulier, fit aisément appercevoir
que la vraie piété n'engageoit pas
moins son cœur généreux, que l'o-
bligation de sa charge. Le pressant
besoin des Religieuses & de quel-
ques Religieux, qui avoient été
obligés d'abandonner leurs Monas-
teres, leur fit espérer de trouver
aussi en lui quelque consolation.
Dans cette confiance, ceux qui
avoient quelques rentes sur le Tré-
sor Royal, lui représenterent la
dure nécessité où ils étoient, qui
les forçoit, quoiqu'avec beaucoup

de répugnance , à implorer son assistance , & lui demander quelque soulagement.

Son Excellence ordonna aussitôt qu'on leur fournît à crédit du pain & de la viande , & que les Echevins de la ville se chargeassent entr'eux du soin de ces Communautés. Ces mêmes Officiers furent de plus chargés d'achever de faire démolir les endroits de leurs maisons qui menaçoient ruine , & de les mettre à couvert de toutes les insultes qu'ils auroient pu encourir de la part des voleurs. Au surplus elle se réserva le soin de les soulager , & de faire rebâtir leurs Communautés , dont il fut le protecteur dans les différentes assemblées qu'il fit convoquer pour conférer avec les Seigneurs de l'Audience Royale , & la Maison de Ville , sur les besoins de l'Etat , & les moyens les plus convenables pour l'intérêt de Sa Majesté , & le prompt rétablissement de la

Ville. Pourquoi le Gouvernement qui est à présent suspendu dans la République, exige dans la circonstance où il est, les plus sérieuses attentions, afin de pourvoir non seulement à tout ce dont on a besoin à présent, mais encore à la sûreté pour l'avenir.

Dans cette vue son Excellence chargea M. *Godin*, de l'Académie des Sciences de Paris, & Professeur de Mathématiques en l'Université de cette ville, de tirer un plan & un dessein des proportions de la forme & des règles à observer pour la construction des maisons & autres édifices de la ville, afin que les habitans ne fussent pas par la suite exposés au danger d'un pareil tremblement, dont on devoit toujours craindre les récidi- ves, ou du moins qu'en pareil cas la destruction & le dommage ne fussent pas aussi grands que ceux que l'on venoit d'essuyer. M. *Godin* s'en est ponctuellement acquité,

il travaille actuellement à écarter les difficultés que la Maison de Ville trouve dans l'exécution de ce projet. Ils sont tous occupés à prendre les mesures nécessaires, & à dresser un plan convenable, qui est d'une grande importance pour une affaire aussi délicate & si avantageuse au bien de la République.

Les grands obstacles qui s'y présentèrent, n'embarassoient pas tant son Excellence, que l'inquiétude qu'il avoit d'y devoir une si longue attention : ce qui l'empêchoit de satisfaire à l'empressement qu'il avoit de rétablir *Callao* le plutôt qu'il seroit possible. Car il sçavoit qu'en pareil cas le succès dépendoit davantage de la vivacité des dépêches, qu'on n'en pouvoit espérer des précautions les mieux concertées : c'est pourquoi aussitôt qu'il se trouva un moment de loisir, il fut lui même en personne à *Callao*, & y mena avec lui M. *Godin*, pour examiner le terrain, & choisir

un endroit convenable où l'on pût bâtir un fort suffisant pour pouvoir servir de défense du côté de la mer, soit contre les pyrates ou autres ennemis, qui y auroient pu faire une descente; de plus pour y choisir une place convenable où l'on pût établir & construire des magasins propres à recevoir les marchandises qu'on pourroit apporter des pays étrangers, afin que le commerce ne fût point interrompu.

Après avoir bien examiné les dimensions, la figure & la qualité du terrain, M. *Godin* trouva effectivement un endroit assez commode pour cet effet. Il le traça, & tira un plan des travaux qu'il y avoit à faire, avant d'en pouvoir tirer les avantages qu'on se proposoit; & son Excellence voyant que ces magasins auroient été trop éloignés du port, jugea à propos qu'on rendît la petite rivière praticable aux canots & aux barques

du côté de *Pitipiti*, afin qu'on eût plus de facilité à y apporter les marchandises qu'on déchargeroit du bord des vaisseaux ; de sorte qu'au moyen de cette riviere qui se décharge dans la mer, on peut débarquer les marchandises très-proche des magasins. Après que son Excellence eut donné les ordres nécessaires pour une affaire d'aussi grande importance, elle revint à *Lima* disposer tout ce qui étoit nécessaire, afin de faire exécuter, le plutôt qu'il pourroit, l'entreprise qu'il venoit de déterminer ; & l'on peut dire que sans son secours toutes les mesures qu'on auroit pu prendre, pour le rétablissement de cette ville, auroient été inutiles.

Comme la prudence humaine a toujours à se méfier de l'avenir, quoique son Excellence ait pris en toutes occasions les précautions les plus exactes, ou pour mieux dire, en tant de circonstances que le pu-

blic étoit plus fatigué de l'attention qu'il apportoit à en examiner le nombre, que ne l'étoient la constance & le zèle de son Excellence à les faire exécuter, elle chercha cependant encore quelques expédients pour prévenir, s'il étoit possible, les accidens qui auroient pu arriver. D'un autre côté l'exemple édifiant qu'il donna au public, ne sera pas moins digne d'admiration, si l'on examine sérieusement la résignation avec laquelle il se soumit aux plus grandes calamités, & la crainte respectueuse qu'il témoignoit malgré son courage intrépide, par où il nous a prouvé que tous les remèdes qu'il employa pour résister à tant de maux, lui étoient plutôt inspirés par l'obligation que lui impose son ministere, que par l'espoir d'en retirer aucun succès. C'est pourquoi il se reposoit entièrement dans la divine Providence. Et on a remarqué qu'il étoit aussi

210 *D'ESTRUCION*

attentif que fervent dans ses prières dans la Chapelle de la *Mercy*, où la dévotion à la Sainte Vierge, fit accourir tout le monde au commencement du tremblement de terre, & où l'on apporta du Couvent sa précieuse Image, pour servir de consolation à un chacun dans une si grande consternation; & où il attendoit avec la plus grande résignation les ordres de la Providence.

Tous les Ordres Religieux mènent actuellement une vie si régulière & si exemplaire, qu'il n'y a personne qui ne soit édifié de leur zèle & des preuves qu'ils donnent continuellement de leur vraie contrition & de leur sincère repentir.

On ne peut comprendre l'affluence de peuples qui sont allés en dévotion à la *Reine des Anges*, * à laquelle on a fait une neuvaine

* C'est ainsi que les Espagnols appellent la Sainte Vierge.

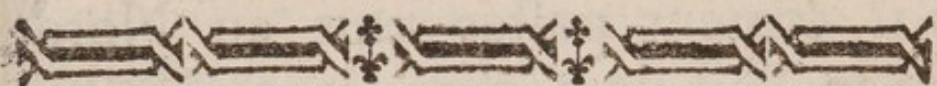
dans la petite Chapelle dont nous venons de parler , pour implorer sa clémence ordinaire en faveur de cette ville. L'œil miséricordieux & compatissant dont elle a daigné la regarder , en est une preuve d'autant plus manifeste , que , sans en chercher aucune particulière , il n'y a personne , si l'on y fait attention , qui ne doive sa vie au soin visible & miraculeux qu'elle en a pris. La fréquentation des Sacremens , l'humble attention aux exhortations que les Ecclésiastiques & les Religieux font tous les jours pour ranimer la ferveur & la piété , les processions publiques des personnes pénitentes , * qui , par la rigueur avec laquelle ils se flagellent , prouvent suffisamment la force intérieure de leur compon-

* Ce sont des personnes qui dans ces cérémonies vont toutes nues depuis la ceinture , le visage couvert d'un voile : ils tiennent des disciplines de cordes dont elles se flagellent si impitoyablement , que leur sang coule de toutes parts.

tion ; de plus la gravité & l'ordre qu'ils y observent, joints au profond silence de leur marche, rendent les gémissemens & les soupirs des assistans plus sensibles : toutes ces circonstances, dis-je, ont entièrement changé l'extérieur de cette ville. où l'on ne respire plus que la religion.

Puisse la divine Providence entretenir & fortifier cette réforme, afin que sa colere qui nous fait encore entendre la voix de son indignation par les convulsions fréquentes dont la terre est encore continuellement agitée, puisse par ce moyen s'appaiser.





SECTION VII.

*Etendue du tremblement de terre.
Avertissemens & prédictions qui
en avoient été faites.*

ON a senti trois ou quatre fois au moins chaque jour, pendant tout le mois de novembre, les coups de ce tremblement qui, la nuit qu'il commença, se réitéroient sans interruption de quart d'heure en quart d'heure. Quelques-uns se faisoient seulement sentir par un grand bruit, d'autres par un tremblement étonnant : ce qui est un signe évident qu'il y a encore beaucoup de matieres combustibles exhalées des minéraux, & ramassées dans les cavités souterraines, qui sont dans le voisinage de cette ville & du port de *Callao*, où s'est fait le plus grand désastre ; & l'on

voit par le rapport des sentinelles qui étoient postés tant au Nord qu'au Sud de *Callao*, que plus on en étoit éloigné, & moins le tremblement étoit sensible, & qu'il n'occasionna la mort d'aucune personne, ni dans les villes maritimes, ni dans les villes de terre, excepté à *Guancavilica* * où l'on entendit un grand bruit, & où l'on sentit de terribles secousses.

En effet ce tremblement ne renversa les maisons d'un côté que jusqu'à *Caniette* †, & de l'autre jusqu'à *Chancay* ¶ & *Guara* §, où il renversa ce beau pont qu'on avoit bâti sur la riviere. Et comme c'étoit une communication nécessaire pour toutes les vallées de

* C'étoit à une grande distance, si c'étoit à la ville qui porte ce nom, qui est à 50 lieues au Sud de *Lima*, & à 40 de la côte.

† *Caniette* est un port de mer à environ 6 lieues au Sud-Est de *Callao*.

¶ *Chancay* est un port de mer à environ 10 lieues Nord-Est de *Callao*.

§ *Guara* est un port de mer à environ 24 lieues Nord-Nord-Ouest de *Callao*.

ce côté-là, son Excellence immédiatement après donna ordre au *Corrégidor* de cette juridiction de le faire incessamment rébâtir. On n'a point encore entendu parler que le débordement de la mer ait fait aucun dommage dans aucun port le long de la côte ni d'un côté ni d'autre, excepté à *Santa*, où le vaisseau la *Conception* appartenant à *Don Thomas de Chavaque* qui, dans son retour de *Panama*, y avoit mouillé par hasard, fut si subitement surpris, qu'il coula & fit naufrage, sans qu'on ait pu avoir le tems de lui donner du secours. Il n'en est heureusement pas arrivé autant au navire le *Soledad*, appartenant à *Don Juan Lewis Comacho*, qui dans ce même tems étoit chargé de vin & d'eau-de-vie dans le port de *Nasca*, un peu au-delà sur la même côte; car aussitôt qu'ils s'aperçurent que la mer se retiroit, ils prirent les précautions néces-

faïres pour se garantir des inconveniens qui auroient pu leur en arriver ; & il est depuis arrivé à bon port avec sa cargaison , de même que le *Christ* appartenant à *Don Marcos Sans* , qui chargea de bled & de suif au *Chili*. Cette cargaison conjointement avec celle d'une barque , qui est arrivée de *Caiete* , que les Magistrats de ce district avoient fait charger de grain & de farine , fut d'un grand secours pour les besoins de la ville.

Telle est aujourd'hui la déplorable situation de *Lima* , où l'on ne voit plus que les restes d'une ville dont la grandeur paroît encore par l'étendue de ses débris , qui ne servent qu'à en augmenter l'horreur & à remplir de consternation. Le récit de tant de malheurs doit plutôt être pour nous un motif de componction , qu'un sujet de curiosité. Et il est à craindre que s'il ne fait pas assez d'impression

pression sur nous , nos cœurs ne s'endurcissent plus que les rochers qui ont résisté à la violence d'un pareil désastre. Il n'y a personne qui ne tremble à la vue de tous ces débris , qui sont autant de marques sensibles de la puissance divine , contre laquelle on ne peut résister. Toutes les maisons de cette ville étant ainsi détruites , les habitans n'y auroient plus rien à prétendre ni à espérer , si la divine Providence n'avoit pourvu à toutes les réparations nécessaires après un pareil accident ; si , dis-je , la divine Providence ne nous avoit favorisés de l'illustre Viceroi , qui regne aujourd'hui. Il semble que , malgré la détresse où la nécessité l'a réduit , étant aussi mal logé qu'il est dans la grande place où il fait actuellement sa résidence ; il semble , dis-je , que son esprit acquiert de plus en plus de nouvelles forces , pour surmonter toutes les difficultés dont il est embarrassé ,

& qui font d'autant plus grandes ; qu'il est presque impossible d'appercevoir par où il est plus à propos de commencer à les applanir.

Quant au spirituel , la prudence & la bonne conduite du Doyen & du vénérable Chapitre , qui tiennent actuellement le Siège Episcopal *vacant par l'absence de l'Archevêque* , ont rendu cette absence entierement insensible par le bon ordre & les précautions qu'ils ont prises dans cette fatale conjoncture : ce qu'on a éprouvé dans cette dure circonstance en tout ce qui les paroît concerner. Ils ont toujours persisté dans ces bonnes résolutions , & continuellement travaillé avec un zèle des plus ardens , pour avancer le plus qu'il est possible la construction d'une Eglise qu'ils vont faire bâtir dans la grande place , afin d'y pouvoir faire l'Office divin , & continuer les fonctions de leur sacré ministère. Les Prêtres , Curés & autres

Ministres de chaque Paroisse, Religieux & autres imitent ce bel exemple avec le dernier empressement. Et profitant de l'heureuse disposition dans laquelle ils trouvent tout le monde, ils ne négligent rien pour répandre par-tout l'admirable semence d'une doctrine efficace qui nous fait espérer de voir par la suite triompher la vertu.

Puisse un si heureux changement nous réconcilier avec *Dieu*, dont la miséricorde infinie ne demandoit sûrement pas notre destruction, puisqu'il lui a plu de pourvoir à tous nos besoins, & de nous inspirer les secours nécessaires à proportion de l'urgence de nos maux; & si la dureté de nos cœurs ne nous eût point privés de sa grace, nous aurions peut-être pu éviter ce malheur, en changeant de vie, & implorant le secours de sa miséricorde. Dieu nous en avoit suffisamment averti, tant par les

différentes exhalaisons ignées qui ont paru plusieurs nuits avant cet accident vers *Callao*, & qui étoient très-visibles des isles d'alentour, selon ce qu'on nous en a rapporté depuis, que par d'autres indices qui ne font que vérifier de plus en plus combien nous étions coupables, & le juste châtement que nous avions mérité.

Je veux dire la prédiction de tout ce terrible catastrophe, qui n'étoit connue que de très-peu de personnes, & encore des moins considérées; la prédiction, dis-je qu'en fit, plusieurs mois avant cet événement, la Mere *Thérèse de Jesus*, du Monastère des Religieuses Déchauffées de *S. Joseph* de cette ville, qu'elle répéta plusieurs fois avec les différentes circonstances qui le devoient précéder, suivre & accompagner: à quoi elle ajouta qu'elle ne vivroit pas assez longtems pour essuyer ce triste événement. En effet elle est morte âgée

de plus de 100 ans , le 15 du mois d'octobre , l'année d'auparavant le tremblement. On fait actuellement des recherches pour s'assurer de cette vérité , qui en contiendront toutes les particularités ; quoiqu'on regardât alors toutes les protestations , dont elle affuroit toutes ses prédictions , comme autant de marques de la foiblesse de son esprit dans un âge aussi avancé : car telle étoit la volonté suprême , que les connoissances même qui guident les hommes toujours circonspects en pareil cas , se trouvaient méprisées , faute d'y faire attention , afin d'exécuter sa vengeance à laquelle nous devons nous soumettre , sans chercher à approfondir les jugemens secrets de la divine Providence.

F I N.

Imprimé à Lima d'après l'original , par ordre de son Excellence LE VICE ROI.

*

de plus en plus, de plus en plus
d'objets, d'objets d'importance
incalculable. On fait attention
des recherches pour s'éclaircir de ces
points, qui en conséquence
sont les particularités : qu'on en re-
garde alors toutes les particularités
dont elle illustre toutes les particu-
lières, comme avant de arriver
de la Bible de son être dans un
de ces cas : car telle est la
volonté lui-même, par les connais-
sances mêmes qui guident les hom-
mes toujours circonscrits en particu-
lier, par les connaissances, par
de leur nature, sans d'exception
la vengeance à laquelle nous devons
nous soumettre, sans chercher à ap-
profondir les mystères secrets de la
divine Providence.

F I N.

Imprimé à Paris chez la Citoyenne
de la République de son Excellence à
Paris le 1790.



HISTOIRE
DES
TREMBLEMENS
DE TERRE
ARRIVÉS A LIMA;
CAPITALE DU PEROU,
ET AUTRES LIEUX.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE
DES
TREMBLEMENTS
DE TERRE
ARRIVÉS A LIMA,
CAPITALE DU PEROU,
ET AUTRES LIEUX.
SECONDE PARTIE.

HISTOIRE
DES
TREMBLEMENS
DE TERRE
ARRIVÉS A LIMA;
CAPITALE DU PEROU,
ET AUTRES LIEUX;
AVEC LA DESCRIPTION
DU PEROU,

ET des recherches sur les Causes Phisiques des
Tremblemens de Terre, par M. H A L E S,
de la Société Royale de Londres, & autres
Phisiciens.

Avec Cartes & Figures.

TRADUITE DE L'ANGLAIS.

SECONDE PARTIE.



A L A H A Y E.

M. DCC. LII.

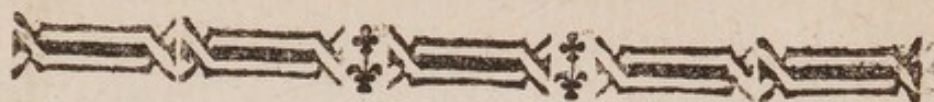
HISTOIRE
DES
TREMBLEMENTS
DE TERRE
ARRIVÉS A LIMAS,
CAPITALE DU PEROU,
ET AUTRES LIEUX;
AVEC LA DESCRIPTION
DU PEROU.

Les recherches sur les Causes Physiques des
Tremblemens de Terre, par M. HALLÉ,
de la Société Royale de Londres, & autres
Puisances.

Par Louis de Hérault.
TRADUITE DE L'ANGLAIS.
SECONDE PARTIE.

A LA HAYE.

M. DCC. LIII.



T A B L E

DES CHAPITRES

De la Seconde Partie.

- C**HAPITRE III. SECTION I.
Description abrégée du Pérou, page 122.
- SECT. II. *Mœurs & Coutumes des Espagnols du Pérou,* page 271.
- SECT. III. *Des Indiens du Pérou,* 330.
- CHAP. IV. *Réflexions Physiques sur les tremblemens de terre, présentées à la Société Royale de Londres par M. Hales, Membre de la même Société,* 379.
- CHAP. V. *Relation d'un tremblement de terre arrivé au Port Royal à la Jamaïque, au mois de juin 1692.* 407.
- CHAP. V. LETTRE II. *Sur le même sujet du Port Royal,* 419.

TABLE

DES CHAPITRES

De la Seconde Partie.

CHAPITRE III. SECTION I.

Description abrégée de l'É-

pagne du P. éon, page 271.

CHAP. IV. Réflexions Physiques

sur les tremblemens de terre,

présentées à la Société Royale

de Londres par M. Malesherbes

le 27. de la même Société.

CHAP. V. Relation d'un tremble-

ment de terre arrivé en l'île

Royal à la Jamaïque, au mois

DESCRIPTION
DU PEROU,
DE SES HABITANS,
ET DE LEURS
DIFFERENS COMMERCES.

II. Partie.

*



CHAPITRE III.

*Description du PEROU, de ses
Habitans, & de leurs diffé-
rens commerces.*

SECTION PREMIERE.

Description abrégée du PEROU.

Comme je n'ai pas dessein de
donner ici la géographie du
Pérou, & que je ne me propose
que d'en tracer au Lecteur une idée
générale & suffisante cependant
pour le mettre en état de juger de
la situation & des forces de ce
pays, je me contenterai de rapporter
à ce sujet quelques passages d'une
géographie imprimée depuis peu*,
qui est, en abrégé, la plus exacte
qu'on puisse trouver.

* Elle est intitulée : *A Short vway to Knowos
the vworld ; ou Compendium of modern Geogra-
phy.* in-12. Lond. 1745.



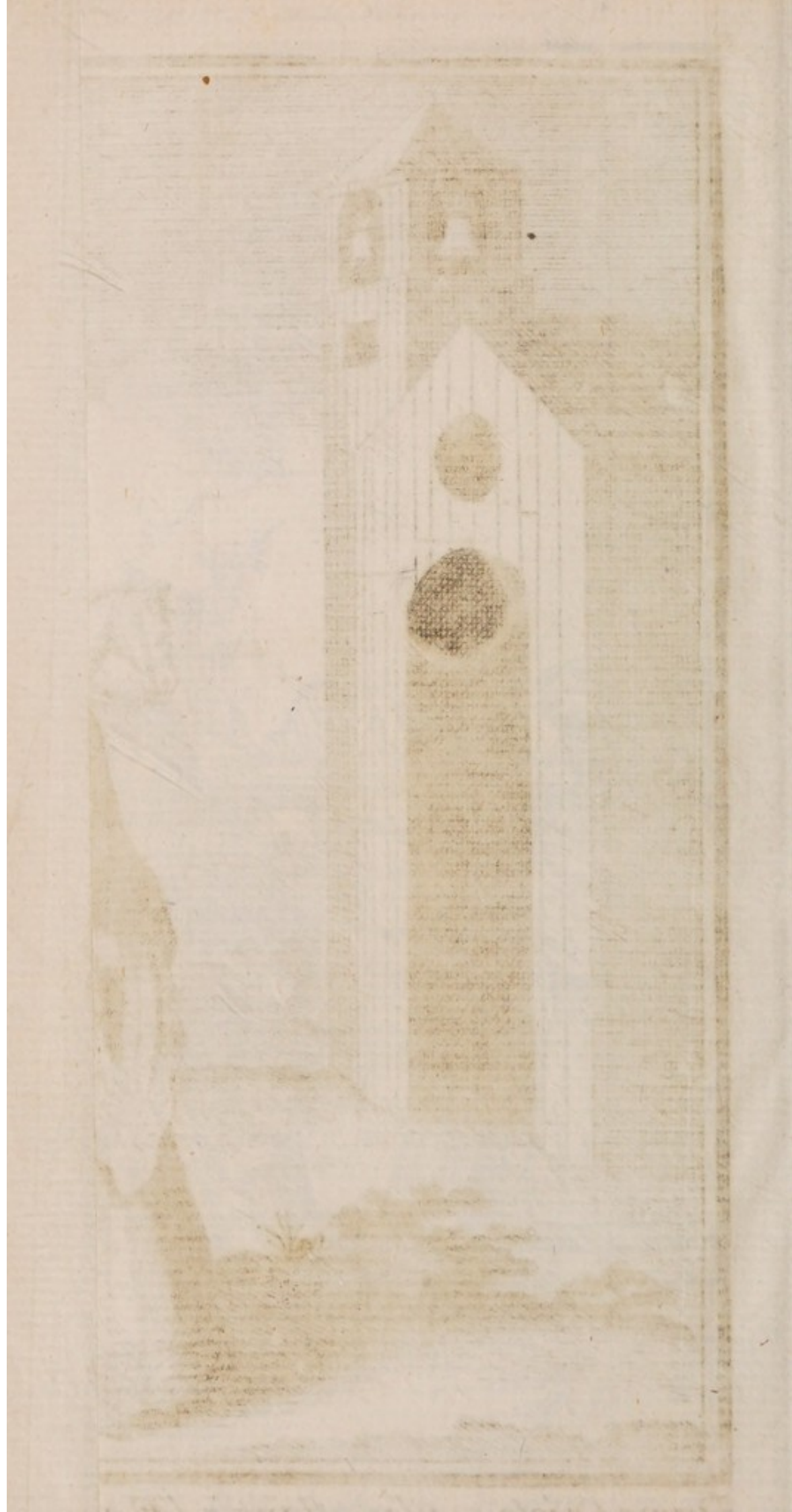
Dupin Laroche Sculpt.

DAME CREOLE CHEZ ELLE .





Dame Créole voilée allant à l'Eglise. B. Caleche ou voiture ordinaire du Pays.





Dupin Laine Sculpteur.

MULATRESSE PAREE .

II

CREOLES EN HABIT DE NUIT .



M. J. B. 1791

Le *Pérou*, selon cet Auteur, est situé entre 42 d. 30 m. & 60 d. 15 m. de longitude *Ouest* : & entre 1 d. 20 m. & 24 d. 30 m. de latitude *Sud*. Il est limité du côté du *Nord* par *Tierra Firma* ; à l'*Est*, par le pays des *Amazones* ; au *Sud*, par les Royaumes de *Paraguay* & de *Chili* ; & à l'*Ouest*, par la mer du *Sud*. Il s'étend en longueur environ 1680 milles du *Nord* au *Sud* ; & n'a pas plus de 530 miles de longueur de l'*Est* à l'*Ouest*.

Il se divise en trois régions ou traits de terre fort étroits, parallèles les uns aux autres du *Nord* au *Sud*, qui sont les *Plaines*, le *Sierra* & le *Cordillera de los Andes*, qui est une longue chaîne de hautes montagnes. Les plaines sont situées sur le bord de la mer, s'étendent environ à dix lieues de largeur, & sont très-fertiles en grain & en bons pâturages, quoique ce ne soit qu'une terre sablo-

neufe. Le *Sierra* est un pays de montagnes couvertes de bois, & de vallées, situé au milieu & qui s'étend environ vingt lieues au large. Les *Andes* ont à peu près la même largeur : mais c'est un pays entièrement nud. Il ne tombe jamais ni pluie, ni grêle, ni neige le long de la côte ; & l'on n'y a d'autres rafraîchissemens que les vents de *Sud* ou *Sud-Ouest*, qui sont assez fains, & qui y regnent continuellement. La *Sierra* est la région la plus chaude & sujette à la pluie qui y tombe presque toute l'année. Les brébis y sont prodigieusement grandes, & assez fortes pour porter des fardeaux d'un cent pefant. *

Les principales montagnes du *Pérou* sont la *Sierra* & la *Cordillera*, dont nous avons déjà parlé : les principales rivières sont le *Mara-gnan* & le *Desnequera*. Les principaux lacs sont *Fintien* & *Paria* :

* On appelle les brebis de ce pays *Llamas*.

le premier a 50 lieues de long & 20 de large, le second a 20 lieues de long & environ 9 de large.

Le Pérou est divisé en trois Gouvernemens : sçavoir, *Quito*, *Lima* & *Charcas*. Celui de *Quito*, qui est le plus Nord à 200 lieues de long & environ 170 de large, & est subdivisé en trois Provinces. La première retient le nom de *Quito*, & a environ 180 lieues de long & 100 de large. La seconde appelée *Quixos*, a environ 110 lieues de long & environ 60 de large. La troisième, appelée *Pacamores*, & qui porte aussi le nom de *Ygalsongo* & de *Juan de Salinas*, a environ 80 lieues de long & 70 de large. Les principaux endroits de ce Gouvernement sont *Quito*, qui en est la capitale; *Cuenza* ou *Bamba*, *Laxa* ou *Zarza*, *Zamora*, *S. Jago*, ou *Puerto Viejo*, *Guayaquil*, *S. Miguel de Callan* & *Payta* : pour la Province de *Quito*. Dans *los Quixos* sont

Baeza, ville Métropole, & *Sevil-la del Oro* : & dans *los Pacamones* sont *Valadolid*, qui en est la Capitale, *S. Francis de Borgia*, & *S. Jago de las Montanas*.

Quito ou *San-Francisco de Qui-to*, qui est la Capitale de ce Gouvernement, est une place forte située dans une plaine. Ses rues sont droites & fort spacieuses ; on y voit 4 places publiques & plusieurs beaux édifices, sans parler du Palais, de la Cathédrale, & des autres Eglises. Quoiqu'elle ne soit qu'à 30 minutes de l'*Equateur*, l'air y est cependant beau, fort sain, & plutôt froid que chaud ; il y a même des endroits où l'on voit de la neige pendant toute l'année.

A vingt lieues au *Sud-Ouest* de *Cuenza*, l'on voit encore les ruines du Palais de l'*Inka*, *Tome Bamba*, & du Temple du Soleil, dont la structure étoit admirable. Il y a, près de *Laxa* & de *Za-*

mora, des mines d'or & d'argent très-considerables. *Guayaquil* & *Payta* sont deux ports de mer fort fréquentés. Ce dernier fut pris & brûlé par les *Anglois* en 1742, sous la conduite du *Commodore*, aujourd'hui *Amiral* & *Lord Anson*. L'on trouve près de *San Jago de los Montanas*, des mines d'or fort abondantes, & dont l'or est beaucoup plus pur & plus fin qu'ailleurs.

Le Gouvernement de *Lima*, aussi appelé de *los Reyes* ou des *Rois*, & qui est proprement le *Pérou*, est au milieu. Il s'étend environ 300 lieues en longueur & 200 en largeur. Ses principales villes sont *Zana* ou *Miraflores*, *Truxillo*, *Santa* ou *Parilla*, *Moyo*, *Bamba* ou *S. Jago de los Valles*, *Lima*, *Guamanga*, *Yea* ou *Valverde*, *Kusko*, *Vilca Bamba* ou *San-Francisco de Victoria*, *San Juan del Oro*, *San Miguel de la Ribera*, *Araquipa*, &c.

Truxillo, qui n'est pas éloigné

de la côte , passe pour une des plus belles villes du *Pérou* , tant par sa grandeur que pour la beauté de ses bâtimens.

L'Auteur fait ici la description de *Lima* , de *Callao* & de ses environs : nous en avons parlé suffisamment ci - devant pour ne pas nous y arrêter davantage. Il continue.

Il y a à *Sant Juan del Oro* de riches mines d'or. *Guamanga* est une ville superbe , dont les maisons sont bâties en pierres. Près de cette ville l'on trouve des mines d'or , d'argent , de cuivre , de fer , d'aimant & de vif-argent.

Kusko étoit la Capitale du *Pérou* sous le règne des Inkas. On y voit encore les ruines d'un Château , dont la structure étoit admirable. Il étoit bâti sur le haut d'une montagne qui domine sur la ville. Ses rues sont assez longues mais étroites , les maisons y sont bâties en pierres. On y compte 13000 ha-

bitans, dont il y en a 3000 Espagnols. On y a fait, du tems des Inkas, deux beaux grands chemins, un du côté du Nord pour aller à *Quito*, & l'autre du côté du Sud qui conduit à la *Plata*. On trouve sur ces chemins des auberges de 4 à 6 lieues de distance les unes des autres, où les principaux Indiens reçoivent les voyageurs selon l'ancienne coutume. On dit que quand *Pizarro* la prit, il y trouva plusieurs maisons couvertes au dehors & garnies intérieurement de plaques d'argent.

Le Gouvernement de *los Charcas* ou de *la Plata* a environ 220 lieues de long, & à peu près 150 de large. Ce Gouvernement renferme aussi le *Tucucan*, qui appartient au Royaume de *Paraguay*: c'est pourquoi ce qui appartient au *Pérou* mérite plutôt le nom de Province que de Gouvernement. Les principales villes de sa dépendance sont *la Paz* ou *Choqueapo*;

Oropesa, Misque, Santa Cruz de la Sierra, Chaquisaca ou la Plata, Potosi, Atacama & Arica.

Chaquisaca ou la Plata, qui en est la Capitale, est une ville fort peuplée, & par-tout environnée de mines. A 18 lieues au *Sud-Ouest* est *Potosi* que les Espagnols appellent *Ville Impériale*. Il y a 6000 Espagnols, & encore un plus grand nombre d'étrangers que le commerce y appelle. Il y dans ses faux-bourgs au moins 30000 Indiens, qui vont travailler aux mines lorsqu'ils sont bien payés, car on ne peut les y forcer. C'est la plus grande ville du *Pérou*; elle a deux lieues de tour. Mais la campagne d'alentour ne fournit aucunes provisions; c'est pourquoy l'on est obligé de les faire venir ou de les aller chercher à *Oropesa*, & aux autres villes circonvoisines. Elle est située au pied de la montagne de *Potosi*, qui s'élève en forme de pain de sucre, & fournit les plus riches mines

d'argent qu'il y ait au Pérou. *Arica* est un port qui en est éloigné de 80 lieues : c'est là qu'on porte le trésor pour l'envoyer ensuite à *Lima*. On a fortifié ce port crainte des pirates.

Le Pérou appartient au Roi d'Espagne. Il est aujourd'hui gouverné par un Viceroy qui fait sa résidence à *Lima* où il fait fort belle figure & beaucoup de dépense. Avant que les Espagnols eussent fait cette conquête, les Indiens reconnoissoient pour Souverain leurs *Inkas* ou Empereurs ; & chaque nation a encore aujourd'hui son *Kasick* ou Chef, mais il est tributaire des Espagnols. Il y a cependant encore à *Lima* un descendant du dernier *Inka*, auquel chaque Viceroy rend un espèce d'hommage, lorsqu'il y fait son entrée en qualité de Viceroy.

Il y a au Pérou deux Archevêchés : un à *Lima*, qui a pour Suffragans les Evêchés de *Guamanga*,

Kusko, *Arequipa*, *Truxillo* & *Quito*. Le second est celui de *la Plata*, qui a pour Suffragans les Evêchés de *la Paz*, de *Chuquiago*, & *Santa Cruz de la Sierra*.

Le *Pérou* est habité par des Indiens, des Espagnols, des Créoles, des Mistives, comme nous le dirons ci-après. Les Indiens sont d'une belle taille & bien-faits, forts, sains, & ont beaucoup de disposition pour toutes sortes d'arts; mais ils sont timides & méchants, adonnés aux liqueurs & aux femmes. Ils conservent dans leur cœur une haine mortelle & implacable contre les Espagnols, à cause de leurs mauvais traitemens, & particulièrement contre le Clergé qui est cruel à leur égard. Ignorans & sans mœurs, ils ont quelquefois, pour ne pas dire souvent, 2 ou 3 femmes, & mettent en usage toutes sortes de détours pour s'approprier leur bien.

C'est ainsi que s'exprime l'Au-

teur de ce *Compendium*, qui, selon cette description, précise à la vérité, mais assez bien détaillée, paroît avoir observé tout ce qu'on peut trouver de remarquable dans les ouvrages les plus corrects, & les plus modernes des voyageurs, au sujet du *Pérou*. Il n'a pas moins bien réussi sur ce qui regarde les autres parties du monde. Il parle de plusieurs grands Royaumes, & de quantité de villes qu'on ne trouve dans aucune Géographie ancienne ni moderne. Il divise & donne la description de chaque pays selon leur état présent. Enfin c'est le seul, quant à présent, en quelque langue que ce soit, qui puisse donner une idée passable de la Géographie moderne. Revenons maintenant à notre description.

Nous avons déjà remarqué que la campagne aux environs de *Lima*, & en général dans toutes les vallées du *Pérou*, est abondante & fertile en toutes sortes de fruits,

outre ceux qu'on y a transportés d'*Europe*, tels que des pommes, des poires, des figues, des raisins, des olives, &c. On y trouve aussi tous ceux des *Istes Caraïbes*, tels que des *ananas*, des *guayaves*, des *patates*, des *bananes*, des *melons* de jardin & d'eau, sans parler de ceux qui sont particuliers au *Pérou*. Ceux qu'on estime le plus d'entre ces derniers, sont les *chirimayas*: ce fruit ressemble un peu aux *ananas* & aux pommes de pin. Il a la chair blanche & ferme, & des pepins aussi gros que des haricots. Les feuilles de cet arbre ressemblent à peu près à celles du murier, & son bois au Coudrier.

Le *granadillas* est une espèce de grenade pleine de pepins noirs qui nagent dans une substance visqueuse à peu près semblable au blanc d'œuf, fort rafraîchissante, & d'un goût exquis. Ses feuilles ressemblent un peu à celles du tilleul. L'imagination des Espagnols

trouve dans ces fleurs tous les instrumens de la Passion. *Feuillée*, qui a dessiné ce fruit, l'appelle *granadilla pomifera tiliæ folio*.

Ceux qu'ils appellent *higas de Tuna*, ou figues de *Tuna*, sont des fruits de *raquette* ou d'*euphorbe*, aussi gros que de *grosses noix*, hérissés de pointes presque aussi aigues que celles des premières écorces de *marons* : c'est un fruit bon & assez sain. Les *lucumas*, les *pacayas*, les *pepinos*, les *ciruelas* sont des espèces de prunes qui ressemblent aux *jujubes*, & y sont fort en abondance.

On a l'agrément à *Lima*, & dans les autres endroits le long de la côte, d'avoir du fruit pendant toute l'année, parceque aussitôt qu'il commence à manquer dans la plaine, il mûrit sur les montagnes voisines. D'ailleurs il paroît surprenant que sous le même climat les saisons différent tellement, qu'on y trouve celles

qui se rapportent aux latitudes *Sud*, dans le tems qu'on y devoit avoir celles des latitudes *Nord*. On a souvent demandé à *Frézier* comment cela se pouvoit faire ; & pourquoi la *Zone* torride , que les anciens Philosophes & les Peres de l'Eglise , tels que *S. Augustin* & *S. Thomas* , croyoient inhabitable , à cause des chaleurs excessives , étoit au contraire en plusieurs endroits inhabitable , à cause du froid insupportable qu'il y fait , quoiqu'elle soit directement sous le soleil.

Le *Pere du Tertre* , dans son Histoire des *Isles Caraïbes* , donne trois raisons de la température de cette *Zone*. Mais il y en a deux dit notre Auteur , qui n'y ont aucun rapport ; car la *brise* ne se communique pas dans toute cette *Zone* , & les *Isles du Sud* de l'*Amerique* ne reçoivent aucune fraîcheur de la proximité de la mer.

C'est pourquoi , ajoute-t-il , on

ne peut donner aucune raison générale de ce phénomène, que celle qui est fondée sur l'égalité du tems, l'absence & la présence du soleil, & l'obliquité de ses rayons pendant quelques heures à son lever & à son coucher : cette raison ne conclut cependant rien pour *Lima*, si l'on compare le peu de chaleur qu'il y fait, avec celle qu'on ressent à *Babia de Todos los Santos*, au *Brésil*, tous endroits qui sont presque sous le même parallèle & sur le bord de la mer. Enfin pour résoudre cette question, il faut se rappeler la description de cette montagne nommée la *Cordillera* ou *los Andes*, qui traverse le *Pérou*, dont le voisinage contribue beaucoup à la température de l'air qu'on y respire.

Si l'on demande pourquoi ces montagnes sont aussi fraîches que celles de nos climats, l'on peut répondre qu'outre les raisons générales qu'on en peut donner, la

situation particuliere de ces montagnes en est une autre ; car elles s'étendent toutes du *Nord* au *Sud*, d'où il suit que ni l'un ni l'autre de leurs côtés qui est le plus exposé au soleil, ne reçoit ses rayons que pendant six heures tout au plus. Et si par hasard il se trouve d'autres montagnes devant elles, elles ne recevront pas la moitié autant de rayons que la plaine en reçoit ; & cela seulement pendant un quart du jour : ainsi l'obliquité des rayons du soleil sur l'une ou sur l'autre des surfaces de ces montagnes, depuis le lever du soleil jusqu'à neuf heures, & l'opposition d'un air condensé par le froid de quinze heures d'absence, ne rendent son action que fort peu sensible, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à une certaine hauteur. Enfin, lorsque le soleil étant au *Zénith* chauffe vivement la plaine, il n'échauffe que la moitié de la montagne.

Depuis le tremblement de terre

qui y arriva en 1678, la terre n'y a pas été aussi fertile en bled qu'elle l'étoit auparavant: c'est pourquoy ils trouvent mieux leur compte à en faire venir du *Chili*, d'où l'on en apporte assez tous les ans pour l'entretien de 50 à 60 mille hommes. La montagne & le reste des campagnes suffisent pour la nourriture de ceux qui les habitent.

Quant aux fleurs il n'y en a aucune particuliere à ce pays, excepté le *niorbos*, qui ressemble un peu à la fleur d'oranger, & dont l'odeur est plus agréable, mais pas si forte. Cependant *Frézier* a donné la description de quelques plantes, qu'il croit mériter attention pour les rares vertus qu'on leur attribue.

Il y en a une, appelée *carapullo*, qui croît comme une touffe d'herbe, & porte un épic dont la décoction cause pendant quelques jours le délire à ceux qui en boivent. Les Indiens s'en servent pour

connoître les dispositions naturelles de leurs enfans. Pour cet effet, ils mettent devant eux différens instrumens propres à différens ouvrages, comme des fuseaux, de la laine, des ciseaux, des étoffes, des instrumens de cuisine, &c. si c'est une fille : des harnois pour les chevaux, des alènes, des marteaux, &c. si c'est un garçon; & l'instrument que le caprice leur fait prendre dans leur délire, est pour eux une indication sûre de leur vraie vocation à tel ou tel commerce : ce qui est confirmé par le rapport de plusieurs voyageurs qui se disent témoins de cette particularité.

L'on trouve dans la plaine de *Truxillo* une espèce d'arbrisseau, qui porte 20 ou 30 fleurs toutes différentes & de diverses couleurs, toutes enchaînées ensemble comme un troussseau de grappes : on l'appelle *flor del paraiso* ou la fleur de paradis.

Aux environs de *Caxatambo* &
de

de *San-Matheo*, village du territoire de *Lima*, au pied des montagnes, croissent certains petits arbrisseaux dont les fleurs sont bleues; lorsque ces fleurs se changent en fruits, chacune d'elles forme une croix si bien faite, qu'il seroit impossible de les imiter.

L'on trouve dans la Province de *los Charcas*, sur les bords de la grande riviere de *Misque*, de grands arbres dont les feuilles ressemblent à celles de myrthe; leur fruit vient en forme de troches de cœurs verds, un peu moins grands que la paulme de la main. Lorsque l'on ouvre ce fruit, l'on y voit plusieurs espèces de petits feuilletts blancs à peu près comme des feuilles de papier; sur chaque feuille on remarque une espèce de cœur, au milieu duquel est une croix & trois cloux au pied. Sur quoi *Frézier* remarque que ces figures doivent la plus grande partie de leur existence à l'imagination des Espagnols.

C'est dans cette même Province que l'on trouve une plante appelée *pito real*, qui, réduite en poudre, dissoud le fer & l'acier. Cette plante tire son nom d'un certain oiseau verd & à peu près semblable au perroquet, excepté qu'il a un long bec & une double couronne sur la tête. Il se sert de cette herbe pour se purger, & fait son nid dans des arbres. On dit que les habitans du *Méxique*, pour avoir de cette herbe, ferment l'entrée de ce nid avec une jaloufie de fil d'archal, & que l'oiseau s'y ouvre un passage au moyen de cette plante dont on y trouve des feuilles. On ajoute de plus qu'il y a eu des prisonniers qui par ce moyen ont brisé leurs chaînes & se sont sauvés; mais ce fait paroît un peu problématique.

Il y en a une autre qu'on appelle *Maguey*, d'où l'on tire du miel, du vinaigre & de la boisson. Ses feuilles & ses tiges sont bonnes à

manger. On peut aussi les teiller comme du chanvre, & c'est de là qu'ils tirent ce fil qu'on appelle pitre. Le bois en est bon à couvrir les maisons, ses épines servent à faire des aiguilles; & les Indiens se servent de son fruit au lieu de savon.

On y trouve aussi la *falsépareille* & le *quinquina*, qui est un arbre semblable à l'amandier. Le *quesnoa* ou *quiuna* qui est une petite semence blanche semblable à celle de fennevé, mais pas si douce. On s'en sert contre le mal caduc, & contre les maladies qu'ils appellent *spasmes*, dont les accès sont convulsifs. On trouve aussi au Pérou du *sang de dragon*, quelque peu de *rhubarbe*, des *tamarinds*, de l'huile de *camina* & de *alamaaca*. Le baume de ce nom y vient, mais en petite quantité; on l'apporte ordinairement du *Méxique*.

Il nous reste quelque chose à dire d'un petit insecte fort incom-

mode, appellé *pico*. Ce petit animal s'insinue insensiblement dans les pieds entre cuir & chair, où il se nourrit & croît aussi gros qu'un pois : alors il mange la partie, si l'on n'a soin de l'arracher. Il est quelquefois plein de petits œufs à peu près comme des lentes; & si faute de précaution on le crève en l'arrachant, ces lentes se répandent à l'entour de l'ulcère, où ils produisent autant de petits insectes, mais qu'on peut faire mourir en y appliquant du tabac ou du suif.

On trouve dans le *Pérou* une plante fort estimée des Indiens, ils appellent sa racine *machas*. Un Médecin Hollandois qui dans son voyage en a vu dans les plaines de *Bombon*, dit que la tige de cette plante ne s'élève pas plus d'un pied de terre, que ses feuilles ressemblent à celles de notre *nasturtium hortense*; mais que sa semence en diffère un peu: que sa

racine est un oignon semblable à ceux de France , mais d'un goût exquis & naturellement chaud : qu'on ne pouvoit révoquer en doute la vertu qu'on lui attribue de rendre fécond : que lui-même en avoit fait l'expérience sur quantité de femmes stériles , qui étant allées à *Bombon* , & ayant vécu quelques jours de cette racine , étoient devenues fécondes.

Bombon est un pays distant d'environ 10 degrés de la ligne dont le terrain est le plus élevé de tout le *Pérou* : ce qui le rend extrêmement froid , & est la cause qu'il y tombe souvent de la grêle. C'est dans cette Province que la riviere de *Maragnon* ou des *Amazones* , prend sa source d'un grand lac appelé *Laguna de Chinchakocha* , qui a environ dix lieues de circonférence , autour duquel les habitans du pays font leur résidence. Ce pays est si froid , que le *maïs* dont les Indiens se servent pour

faire du pain , n'y vient qu'avec beaucoup de peine ; & on seroit obligé de l'abandonner entièrement , sans les oignons de *Machas*.

La Province de *Bombon* relève de la juridiction de *Guanuco* , ville bâtie par les Espagnols sur les confins de cette Province ; c'est là qu'avant la conquête du *Pérou* , l'on voyoit ce superbe palais bâti par les *Inkas* avec tant d'industrie , qu'à peine on pouvoit appercevoir les jointures des pierres qui étoient d'une grosseur prodigieuse. Près de ce même endroit l'on voyoit aussi le temple du soleil , & les vestales qui y vivoient dans une continence perpétuelle. La mort étoit le partage de celles qui la violoient ; & lorsque quelqu'une devenoit enceinte , elles soute-noient , pour éviter ce châtiment , que c'étoit par l'opération du soleil ; on ne les en croyoit cependant pas sans leur avoir auparavant

fait prêter un serment folemnel au nom du soleil & de la terre , en présence du Prêtre Sacrificateur & de tout le peuple qui regardoient le soleil comme leur pere , & la terre comme leur mere. Elles n'avoient d'autre occupation que de filer du cotton & de la laine pour faire des étoffes , & de ramasser les os des brébis blanches qu'elles joignoient à leurs étoffes , & y mettoient le feu. Lorsqu'ils étoient brulés , elles en ramassoient les cendres ; & regardant du côté de l'*Est* , les jettoient en l'air : outre ces vestales , il y avoit trente mille Indiens pour le service de ce temple.

Le *kolibri* & le *tokan* sont de tous les oiseaux les plus remarquables qu'on voye au *Pérou*. Ce premier est plus petit qu'un roitelet , & ceux du *Pérou* sont encore plus petits que les *kolibris* qu'on voit aux Isles de l'*Amérique*. Cet oiseau a le bec fort pointu & noir.

Les plumes qu'il porte sur sa tête sont rangées à peu près comme des écailles en commençant dès le milieu du bec, & augmentent à proportion qu'elles avancent sur le haut de la tête avec une régularité surprenante. La couleur admirable de ses plumes dorées, & qui change selon les différentes positions de l'œil jointe à un arrangement si bien cymétrisé, forme sur la tête de cet oiseau une crête ou plutôt une égrette d'une beauté admirable, qui tantôt paroît aussi noire que le plus beau velours, tantôt verte, quelquefois bleue, orangée, &c.

Sur le dos toutes ses plumes sont d'un verd doré; les grandes plumes des aîles d'un violet foncé; & la queue, qui est formée de neuf petites plumes aussi longues que le reste du corps, est noire mêlée de verd. Celles de l'estomach sont d'un gris foncé; & depuis le ventre jusqu'à la queue, elles sont

noirâtres mêlées de violet, de verd & d'orangé. Ce plumage ensemble & séparément forme une variété surprenante selon les différentes positions.

Cet oiseau a des yeux vifs & brillans, aussi noirs que du jais, les jambes courtes & les pieds fort petits, armés d'ongles noirs très-aigus. Son vol est d'une légereté incroyable. Il ne se nourrit que du suc des fleurs qu'il en exprime avec sa langue qui a environ un pouce & demi de longueur, & dont la construction est toute particulière; depuis le milieu jusqu'à la pointe, elle est dentelée comme une feuille de scie. Son gazouillement est perçant, mais court & sans méthode. Il ne pond ordinairement que deux œufs aussi petits que des pois; & son nid qui est fait de coton d'une tiffure admirable, n'est pas plus grand qu'une écale d'œuf. On voit ordinairement ces oiseaux comme suspendus par

la pointe de leur bec sur le haut des fleurs, des herbes & des petits arbrisseaux.

Le *tokan* est un oiseau aussi gros que le pigeon. La figure singulière de son bec, qui à sa naissance a deux pouces & demi de diamètre & environ six de longueur, lui a mérité une place parmi les constellations australes. *Feuillée* s'étoit d'abord imaginé qu'une masse aussi considérable devoit être fort incommode à cet oiseau; mais en l'examinant il l'a trouvé creux & fort léger, la partie supérieure est convexe & arrondie en forme de faux émoussée à sa pointe: les deux bords qui la terminent sont découpés en forme de dents de scie d'un tranchant fort aigu, prenant leur naissance vers la racine du bec & continuant jusqu'à son extrémité. On voit le long du sommet de cette partie une bande jaune, large environ de quatre lignes, qui regne sur

toute sa longueur. Cette même couleur s'étend depuis l'origine du bec jusqu'à un demi pouce au-delà, embrassant toute cette partie terminée vers ses bords par une petite bande azurée d'une ligne & demie de largeur, qui produit un effet admirable. Tout le reste de cette partie du bec est un mélange de noir & de rouge, tantôt clair, tantôt obscur.

La partie inférieure du bec, un peu recourbée, commence par une bande azurée de huit lignes de longueur; tout le reste est un mélange semblable à celui de la partie supérieure. Ses bords sont ondés, en quoi ils diffèrent de l'autre partie. Sa langue presque aussi longue que le bec, est composée d'une membrane blanchâtre fort déliée, découpée profondément de chaque côté avec tant de délicatesse, qu'elle ressemble à une plume. Ses yeux placés sur deux joues nues couvertes

d'une membrane azurée , font
grands , ronds , d'un noir vif & étin-
celant.

Le dessus de sa tête , ses aîles
& tout son manteau étoient noirs ,
excepté une grande bande jaune
qui se terminoit à la queue , qui
étoit aussi noire , longue d'environ
quatre pouces , & arrondie à son
extrémité. Son parement étoit d'un
blanc de lait , qui continuoit jus-
qu'à l'estomach , où une bande jau-
ne large de deux lignes , divisoit
ce beau blanc d'une couleur rouge
environ de quatre lignes de lar-
geur : après quoi suivoit une autre
couleur noire qui alloit se perdre
au dessous du ventre , où un rouge
clair prenoit naissance & conti-
nuoit le même jusqu'à l'anus.

Ses jambes bleuâtres , couvertes
de grandes écailles , avoient deux
pouces de longueur. Il avoit à cha-
que pied quatre ferres , deux de-
vant & deux derriere : les premie-
res longues d'un pouce & demi ,

les autres d'un pouce seulement, toutes terminées d'un ongle de trois lignes, noir & émouffé. On s'apperçoit si peu des narines de cet oiseau, que l'on croiroit qu'il n'en a pas, parcequ'elles sont cachées entre la tête & la racine du bec, où on a beaucoup de peine à les découvrir.

Le *tokan* se familiarise aussi aisément que les poules. Il vient quand on l'appelle, & n'est point du tout difficile à nourrir, parcequ'il mange indifféremment de tout ce qu'on lui donne.

Entre les maladies particulières au Pérou, *Feuillée* en cite deux fort remarquables : la première est une espèce de colique extraordinaire. Un Indien âgé d'environ 36 ans, accablé depuis long-tems de tranchées insupportables, s'adressa à un Médecin de la connoissance de cet Auteur, qui lui prescrivit d'abord le *semen contra*, pour sçavoir si elles ne venoient

point de quelques vers, à quoi ces peuples sont fort sujets, à cause de la grande quantité de sucre qu'ils mangent. Le malade n'en eut pas plutôt pris, que les tranchées diminuerent; & lorsqu'il fut à la selle, il rendit un ver de 76 pouces de long, & d'environ 4 lignes de diamètre. Comme il étoit mort, l'Auteur pense qu'il devoit être beaucoup plus long étant en vie. Cet animal étoit rond, d'un jaune pâle. Il avoit une tête très-dure; & depuis le cou jusqu'à la queue l'on comptoit 117 anneaux cartilagineux tous entiers. Cette évacuation fut suivie d'un prompt & parfait rétablissement, & le malade ne souffrit plus aucune douleur.

La seconde est le *pasme*. Cette maladie est si dangereuse, qu'il est rare de voir revenir aucun de ceux qui en sont attaqués. C'est une violente contraction des nerfs qui interdit le mouvement dans toutes les parties du corps; & comme on

n'a encore pu jusqu'ici y trouver aucun remède, le malade se voit dans la dure nécessité de céder à la violence de son mal qui fait toujours ses progrès. Cette contraction vient de la destruction des esprits animaux qui sont les premiers principes de la sensation, & impriment le mouvement aux nerfs qui, étant privés de ces esprits, doivent conséquemment perdre tout leur mouvement.

Le *Kasik* de *Pisco* fut attaqué de cette cruelle maladie, dans un voyage qu'il fit à *Lima* pour y réclamer des marchandises que les Officiers de Sa Majesté lui retenoient. Il fut d'abord pris par une fièvre qui augmenta de plus en plus, & dessécha entièrement les nerfs du fluide spiritueux qu'ils contenoient; & étant enfin tout-à-fait destitués de mouvement, ils se roidirent à un tel point, qu'en 36 heures de tems le malade, quoique très-robuste, ne pouvoit plus

mouvoir aucune partie de son corps, excepté ses yeux qui devinrent fort vifs, & aussi étincelans, que si tous les esprits animaux s'y étoient déposés. Sa bouche se ferma tout-à-fait le second jour de sa maladie; & depuis ce moment on ne lui a apperçu aucun signe de mouvement.

Le Médecin ordonna qu'on lui arrachât une ou deux dents, pour qu'on lui pût faire prendre quelques alimens liquides; mais le Chirurgien trouva la mâchoire inférieure si étroitement collée à la supérieure, que, malgré toutes les précautions qu'il prit pour les séparer, il ne put venir à bout de son opération. Ainsi ce malheureux *Kasik* ne pouvant recevoir aucune nourriture, & suant continuellement, expira aussitôt que les particules subtiles qui animoient les parties vitales & entretenoient l'action des muscles, furent épuisées. Le malade souffrit cette mort

qui doit avoir été des plus cruelles , avec la dernière constance. Il seroit aisé de prévenir la cause de cette maladie ; on en est ordinairement attaqué , lorsqu'en sortant du lit , on s'expose tout d'un coup au grand air ; c'est ainsi que le *Kasik* en fut pris. Il sortit un matin aussitôt qu'il fut levé , & se fut promener dans le jardin les pieds nus , s'imaginant que l'air de *Lima* étoit le même que celui de *Kusco* : ainsi , pour éviter cette cruelle maladie , on se doit garder de mettre les pieds nus sur le pavé , en se levant le matin. C'est pour éviter ce fâcheux accident , qu'on met dans toutes les maisons de *Lima* de grands tapis étendus au bord des lits. C'est aussi une très-bonne méthode de garder la chambre un quart d'heure après être levé , avant de s'exposer à l'air.

Cette propriété extraordinaire de l'air de *Lima* , n'est pas moins

surprenante que les effets de la morsure des serpens, dont un Médecin Hollandois, qui en avoit été témoin, rapporte un exemple aussi surprenant que singulier.

Une femme Indienne âgée d'environ 18 ans, étant allée chercher de l'eau à une fontaine qui étoit à 50 pas de sa maison, fut mordue d'un de ces animaux qui étoit caché dans l'herbe sur son chemin. Connoissant le danger où cet accident la réduisoit, elle se mit aussitôt à crier pour appeller quelqu'un à son secours. Le Médecin, qui par hasard étoit à herboriser dans le bois voisin, entendant ses cris, vint à son secours; comme il connoissoit par expérience toute la malignité de ce venin, il dépêcha aussitôt un ami qu'il avoit avec lui, pour faire venir le Prêtre de la paroisse; mais elle mourut avant qu'il eût le tems de la confesser.

Ce qu'il y a de plus surprenant dans cette circonstance, est qu'à

l'ouverture de son cadavre , la chair en tomboit par morceaux , comme si elle eût déjà été toute pourrie : ce qui les obligea à la faire promptement ensevelir pour l'envoyer à l'Eglise. Une dissolution si prompte est une preuve de la violence avec laquelle ce *poison* avoit agi sur son corps , pour détruire en si peu de tems le tissu des parties qui le composoient , & fait voir combien ces serpens sont à craindre.

Entre autres événemens extraordinaires , *Feuillée* dit avoir vu une pigeonne chez un de ses amis , pondre sept œufs en sept jours ; & qu'après qu'elle les eut couvés , il en vint un pareil nombre de petits qu'elle nourrit. Ce qu'il rapporte au sujet de deux femmes grosses , mérite beaucoup plus d'attention.

La première étoit une Dame qui avoit une tumeur au côté droit du bas ventre. Elle consulta un Chirurgien François , qui lui con-

seilla de la faire ouvrir. Comme elle en étoit fort incommodée & que cette tumeur augmentoit de jour à autre, elle fut enfin forcée d'y consentir. Le Chirurgien y fit en conséquence une incision; & y ayant introduit sa sonde, il reconnut qu'il n'y avoit rien de fluide; mais au contraire qu'il touchoit quelque chose de solide. Cette découverte lui fit aggrandir son incision, par laquelle il tira le crâne d'un enfant. Cette Dame tomba alors en foiblesse; & le Chirurgien pansa la plaie pour lui donner quelques momens de repos. A son retour le lendemain matin, il la trouva tourmentée de douleurs très-vives: il continua son opération pendant plusieurs jours, & lui tira plusieurs autres os; & lorsqu'il s'apperçut qu'il n'y en avoit plus, il guérit & cicatrisa la plaie. Il lui demanda combien il y avoit qu'elle étoit enceinte; à quoi elle répondit qu'il y avoit deux ans, &

qu'elle n'avoit senti aucune douleur qu'environ 12 mois après sa grossesse.

Quelque tems après une Nègresse créole se démit le bras droit; on appella aussitôt ce même Chirurgien, que le succès de cette première cure avoit mis en grande réputation. Avant d'en tenter la réduction, il lui demanda si elle n'étoit point grosse. Elle répondit qu'elle l'étoit de 16 mois. Le Chirurgien, surpris de cette réponse, lui demanda si elle avoit déjà eu quelques enfans. Elle dit qu'elle en avoit eu deux; qu'elle avoit porté le premier 11 mois, qui avoit alors 6 ans & étoit très-robuste & fort sain; & le second 18 mois, qui à l'âge de 7 étoit mort du *pasme* (maladie fort dangereuse, dont nous avons parlé ci-devant) faute d'avoir pu lui ouvrir la bouche pour lui faire prendre quelque chose. *Feuillée* eut la curiosité d'aller avec ce Chirurgien,

auquel il apprit l'Astronomie ; & apprit de la mere même la confirmation de cette vérité.

La nature varie quelquefois dans ses productions également que dans ses autres opérations. Le même Auteur donne la description de deux monstres humains qu'il a dessinés d'après nature. Le premier avoit la tête fort grosse , du haut de laquelle pendoit un morceau de chair plat , de couleur de foye qui descendoit entre les deux yeux jusque sur la lèvre inférieure , & lui couvroit la bouche : ce qui obligeoit la nourrice de relever cette excroissance , soit pour lui donner à teter , ou pour lui faire prendre quelque nourriture. Il n'avoit point de nez : sa bouche & ses yeux étoient extraordinairement grands , & ses joues fort saillantes : il n'avoit presque point de col ; & sa tête directement placée sur les épaules , étoit soutenue par deux grosses mamelles. L'on voyoit sur

l'épaule au côté de la mamelle gauche, trois doigts qui paroissent à moitié fortis de la chair: au côté de l'autre mamelle on en voyoit quatre. Son corps n'avoit aucune proportion: ses cuisses n'avoient aucune figure: les orteils étoient à la place des genoux; & il n'avoit ni jambes ni bras. Il ne vécut que trois jours; il étoit né de parens Indiens.

Le second exemple que l'Auteur a vu à *Lima*, étoit de deux enfans joints ensemble par la poitrine. Ils avoient la tête chacun fort bien proportionnée, le col court & gros. Un de ces enfans embrassoit l'autre avec son bras gauche qui étoit attaché aux épaules, & dont il n'avoit que la main libre qui paroissoit sous son bras droit. L'autre avoit le bras droit attaché & étendu sur les épaules de son frere près du col: on n'y voyoit que quatre doigts, parceque le cinquième étoit caché dans la chair.

Ils avoient chacun un bras libre fort bien conformé. Ces deux corps se réunissoient pour n'en former qu'un depuis la partie inférieure de la poitrine. Ils avoient en commun le nombril, l'anüs & le pénil; & n'avoient que deux jambes pour tous deux, proportionnées à un de leur corps.

Lorsqu'on présenta ces deux enfans à l'Eglise pour y être baptisés, le Prêtre se trouva fort embarrassé sur ce qu'il avoit à faire. Il demanda à la nourrice si elle ne leur avoit point apperçu quelques volontés ou inclinations particulières. Elle répondit affirmativement; & assura que lorsqu'elle donnoit à teter à un, l'autre en demandoit autant: que quand l'un pleuroit, l'autre rioit; & que l'un dormoit profondément, quoique l'autre fût éveillé.

Sur ce récit, le Prêtre renvoya l'enfant en attendant qu'il eût pris conseil du grand Vicaire qui tenoit alors

alors le Siège Archiépiscopal, vacant par la mort de l'Archevêque; & qui ne voulant lui-même rien prendre sur son compte en pareille circonstance, convoqua une assemblée de l'Université. Toute l'Ecole de Médecine s'y trouva, qui, après avoir long-tems agité cette question, en députa un, pour reconnoître la vérité de ce que la nourrice avoit avancé. A son retour, il le confirma lui-même; & en conséquence on envoya au Prêtre un ordre pour les baptiser séparément, dans la persuasion que, comme ils avoient chacun leur cerveau en particulier, qu'on suppose d'ordinaire être le siège de l'ame, ils devoient aussi avoir chacun une ame en particulier.

Aristote attribue la formation des monstres à l'imperfection, d'autres au jeu de la nature. Mais, selon notre opinion, ils n'arrivent qu'en conséquence de cette loi de la nature, par laquelle les mêmes

espèces, également que les différens genres d'êtres, sont variés presque à l'infini : sans cette loi de variation, la différence que l'on aperçoit à l'infini dans les traits, la taille, la figure & les couleurs des animaux, seroit impossible ; car si les secondes causes devoient agir uniformément & sans aucune déviation, quant à ce qui regarde les productions naturelles, tous les hommes, également que tous les individus de chaque espèce d'animaux, ressembleroient nécessairement à leurs premiers peres en ce que nous venons de dire. Cette variété vient des différentes causes coagentes ou contraires aux opérations les unes des autres, quoiqu'elles doivent souvent concourir à produire les mêmes effets ; & lorsque l'empêchement de toutes, ou de quelques-unes de ces causes seulement, parvient à un certain degré d'excès, la nature alors dérangée de son cours ordinaire &

hors de ses limites, produit des monstres & autres phénomènes extraordinaires.

On peut rapporter ici, entr'autres particularités du *Pérou*, les eaux qui se pétrifient ou se changent en pierre, telles qu'on en voit à *Guankabalika*, ville du *Pérou* à 70 lieues de *Lima*. Il y a près de cette ville une fontaine qui sort d'un grand bassin d'environ dix brasses en quarré, dont les eaux sont extrêmement chaudes, & se pétrifient dans les plaines où elles se déchargent à très-peu de distance de leur source. Ces pétrifications sont de couleur blanchâtre, tirant sur le jaune : leur surface ressemble aux verres qu'on a polis pour les rendre transparens. La plupart des maisons de cette ville sont bâties de ces pierres qui n'ont besoin d'aucune préparation. Pour s'épargner cette peine, on a des moules de la forme & figure des pierres qu'on veut avoir : on les

emplit de cette eau, & en peu de tems elles font en état d'être employées, fans avoir besoin d'écaire ni de ciseau.

Les sculpteurs en font autant pour s'épargner l'ennui de tailler & de ciseler la draperie & les traits de leurs statues. Une fois que leurs moules font prêts, ils n'ont plus besoin que de les remplir de cette eau, de les ôter lorsqu'elle est pétrifiée, & de polir leurs images pour les rendre transparentes. On voit en différens endroits quantité de ces fortes de statues; c'est de cette matiere qu'étoient tous les vases sacrés de la plupart des Eglises de *Lima*, qui étoient si beaux, qu'on n'auroit jamais pu s'imaginer qu'ils eussent été faits d'eaux pétrifiées.

C'est aussi près de *Guankabalika* qu'est cette grande mine d'où l'on tire le mercure, qui sert pour purifier l'argent dans toutes les mines de l'Amérique méridionale.

On le tire du fond d'une grande montagne qui menaçoit ruine en 1709 ; parceque la charpente qui la supportoit , étoit en plusieurs endroits à moitié pourrie. La dépense qu'on y avoit faite seulement en bois jusqu'à ce tems-là , montoit à 3200000 livres. Il y a dans cette mine de grandes places , des rues , & une Chapelle où l'on dit la messe tous les jours de fêtes. On y entretient continuellement quantité de chandelles allumées. Les vapeurs subites du mercure y rendent l'air si mauvais & si dangereux , que ceux qui sont obligés d'y travailler , n'y vivent que très-peu de tems. La plupart y deviennent paralytiques ; & l'on est obligé de les en retirer , quoiqu'ils n'y aient travaillé que quelques semaines.

Je finirai ces remarques sur l'histoire naturelle par le détail que donne *Feuillée* d'un arc en ciel lunaire qui arriva à *Lima* le 17

décembre 1709 à 8 heures & demie du soir. Cet iris étoit parfait; la lumière étoit réfléchie par un foible nuage qui couvroit les playades, & l'étoile de la première grandeur à l'épaule de l'ours. Cette lumière produisoit de foibles couleurs, mais qu'on distinguoit cependant les unes des autres sur la nue tant que l'iris dura. Ce qu'on remarqua de plus particulier dans ce phénomène, est qu'il n'y avoit aucune nue au ciel, excepté celle qui le formoit, & qu'on pouvoit voir confusément les étoiles au travers de cette nue : ce qui est une preuve de son peu d'épaisseur. L'iris resta entier pendant 4 ou 5 minutes, quoique poussé par une petite brise qui divisa la nue, après quoi il disparut.



SECTION II.

*Mœurs & coutumes des Espagnols
du PÉROU.*

DEpuis la conquête des *Espagnols*, on divise les habitans du *Pérou*, qui étoient tous Indiens auparavant, en trois classes: ſçavoir, les *Indiens*, les *Espagnols* ou *Castillans*, qu'on appelle auffi *Blancs*, & les *Nègres* ou *Noirs*, avec les différens ſangs mêlés qui en proviennent. Il y a de deux fortes d'*Espagnols*. Les premiers le ſont de naiſſance, ſoit qu'ils ſoient Européens, ou natifs de la nouvelle Eſpagne. Les autres le ſont d'origine, ou ſont nés à l'*A-mérique* de parens blancs: on les appelle auffi *Crioli* ou *Criolians*, Créoles. Il y a encore en outre des *Mulâtres*, *Mulattos*, & des

Mistives ; ceux-ci naissent du commerce des *Blancs* avec les *Indiens* : les autres de celui des *Blancs* avec les *Noirs*.

Les enfans qui naissent du commerce de ces trois classes primitives , reçoivent différens noms à l'infini. On les a cependant bornés à cinq principaux , dont *Betagh* fait mention dans son histoire du monde. Sçavoir , 1°. les *Quartrons Nègres* , nés de *Blancs* & de *Mulâtres* : 2°. les *Quartrons Indiens* , nés de *Blancs* & de *Mistives* : 3°. les *Sambo de Mulatto* , nés de *Nègres* & de *Mulâtres* : 4°. les *Sambo de Indian* , nés de *Nègres* & d'*Indiens* : 5°. Enfin les *Giveros* , nés des *Sambo Mulattos* & des *Sambo Indiens*. On attribue à ces derniers , suivant le rapport de ce même Auteur , un très-mauvais caractère & des inclinations perverses ; mais pour peu qu'on s'en aperçoive , on les bannit hors du Royaume. Il ajoute encore qu'on

tient à grand honneur de monter en naissance, c'est-à-dire, de devenir plus blanc; & qu'au contraire c'est une infamie de dégénérer: c'est ce qu'ils appellent *Saltatras*. *

Quoique les *Créoles* soient de vrais Espagnols, ils en diffèrent cependant en bien des points par les mœurs & les coutumes. D'ailleurs ils conservent toujours contre eux une haine secrète, à cause de leurs intérêts; & les *Indiens*, pour les mêmes raisons, en entretiennent une mortelle & irréconciliable contre les uns & les autres. Toutes ces animosités, qui divisent les habitans du *Pérou*, de quelque classe qu'ils soient, en partis différens, affoiblissent l'intérêt des *Espagnols* dans cet Empire, également que dans tous les

* On en peut dire autant de nos Colonies où les sangs mêlés & leur posterité sont même pour jamais exclus de tout emploi au ministère public, si l'on en excepte celui d'archer, où on les admet d'ordinaire, mais toujours sous la conduite d'un Blanc, qui est leur chef.

autres endroits de l'*Amérique*, à un tel point, qu'il seroit très-aisé à un puissant conquérant de s'en rendre entièrement le maître : c'est ce que nous allons démontrer en parlant des *Créoles* & des *Indiens*.

Si l'on examine le caractère & les inclinations des *Créoles*, on y trouve, dit *Frézier*, du bon & du mauvais, de même que parmi les autres nations. Les habitans de *la Puna*, qui est un pays montagneux dans le *Pérou*, passent pour être très-fociables ; on dit même qu'il se trouve parmi eux des personnes très-respectables, fort généreuses & sincèrement dévouées à rendre service, particulièrement si leur vanité s'en trouve flattée, ou s'il s'agit de leur grandeur d'ame qu'ils appellent *Punto*, c'est-à-dire, point d'honneur, dont la plupart se piquent comme d'une qualité qui leur est particulière, & les met beaucoup au-dessus des autres na-

tions : en un mot ils le regardent comme une preuve de la pureté du *sang Espagnol* , & de la noblesse dont tous les Blancs se qualifient.

Le moindre gueux en *Europe* devient gentilhomme aussitôt qu'il se trouve transporté parmi les *Indiens* , les *Noirs* , les *Mulâtres* , les *Mistives* , & autres différens *sangs mêlés*. Cette noblesse imaginaire a cependant son utilité , puisqu'elle est le principe de la plupart des bonnes actions qu'ils font. *Frézier* dit qu'ils pratiquent beaucoup l'hospitalité dans le *Chili* , particulièrement dans les campagnes , où ils reçoivent les étrangers avec beaucoup de générosité , & les retiennent chez eux aussi long-tems qu'ils le peuvent , sans aucune vue d'intérêt : ainsi les petits marchands de *Biscaye* & autres *Espagnols Européens* , voyagent beaucoup & à peu de frais. Mais dans les grandes villes &

le long des côtes, les *Créoles* sont revenus de ces bonnes façons, pour lesquelles les *François* les vantoient tant, & que tout le monde applaudissoit. Peut-être, dit *Frézier*, que l'anthipatie naturelle qu'ils ont pour notre nation, vient de leur mauvais succès dans le commerce qu'ils ont fait avec nous. Il ajoute que cette anthipatie va jusqu'au point de diminuer l'affection qu'ils doivent à leur Roi, parcequ'il est François.

Lors de l'avènement de *Philippe V.* *Lima* se divisa d'abord en deux partis; les habitans des montagnes en firent autant, & le Clergé faisoit impunément des vœux pour son compétiteur. Mais les *Biscayens* répandus dans la campagne, & les Espagnols Européens qui connoissoient la bravoure & le courage de *Philippe*, lui furent toujours fort attachés; de sorte que les *Créoles*, convaincus de leurs mauvais prétextes, commencèrent

à concevoir de l'affection pour leur *saint Roi* : c'est ainsi qu'ils l'appellent. Ils sont naturellement craintifs & aisés à gouverner, quoique dispersés & éloignés de leurs Supérieurs, & qu'ils aient mille retraites dans les deserts & dans les plaines, pour se dérober aux poursuites, & éviter le châtement dont on les pourroit menacer. D'ailleurs il n'est point de pays où la justice soit moins sévère. Il est rare d'y voir punir quelqu'un à mort. Tout cela ne les empêche pas cependant de se défier des Officiers de Sa Majesté. Quatre soldats, qui ne sont tout au plus qu'autant de messagers de la part du Viceroi, font trembler tous les habitans à 400 lieues à la ronde.

Les *Créoles* en général sont extérieurement fort composés, & ne s'écartent jamais de leur gravité naturelle. Ils sont assez réservés sur l'usage du vin ; mais ils se dédommagent amplement sur le manger.

Ceux de *Lima* ne manquent pas d'esprit ; ils ont beaucoup de pénétration & de disposition pour les Belles - Lettres : ceux des montagnes en ont un peu moins ; & les uns & les autres se croient beaucoup au-dessus des Espagnols d'Europe , qu'ils appellent entr'eux *Cavallos*, c'est-à-dire, chevaux ou brutes : ce qui n'est peut-être qu'un effet de l'anthipatie qui regne entr'eux , qui vient en partie de ce qu'ils voient toujours ces étrangers occuper les premières places de l'Etat , & faire le plus beau commerce , qui est la seule occupation des blancs , qui regardent toutes sortes d'arts au-dessous d'eux.

Au reste ils sont peu guerriers ; l'agréable tranquillité qu'ils respirent leur fait abhorrer tout ce qui la pourroit interrompre. Ils ne craignent cependant pas la fatigue des plus longs voyages qu'on leur voit entreprendre par terre avec beaucoup de plaisir. Ils ne s'ef-

frayent pas plus de la longueur d'un voyage de 4 à 500 lieues au travers des déserts & des montagnes les moins accessibles, que de la mauvaise chere qu'ils trouvent en chemin.

En fait de commerce, ils y font aussi versés & l'entendent pour le moins aussi bien que les *Européens*; mais ils sont trop intéressés, & ne daignent pas trafiquer, s'ils n'y voient un profit considérable. Les *Biscayens* & autres *Espagnols d'Europe*, qui sont un peu plus laborieux, s'y enrichissent beaucoup plutôt. Les gens de métier & autres ouvriers s'aiment tant, qu'ils ne manqueroient pas un jour de faire la *sieste*, c'est-à-dire, dormir: à quoi ils passent le plus beau du jour; de sorte qu'ils ne font pas la moitié de ce qu'ils pourroient faire: ce qui rend toutes sortes d'ouvrages extrêmement chers.

Il semble que la mollesse & la

fainéantise sont particulièrement annexées à ce pays. On a remarqué que les personnes accoutumées en Espagne aux travaux les plus rudes , y deviennent en très-peu de tems aussi paresseux que les Créoles. Il est vrai qu'en général on est plus fort & plus laborieux dans un pauvre pays , que dans un qui est fertile & abondant : c'est-pourquoi *Cirus* ne voulut jamais permettre aux Perfes d'abandonner les montagnes ingrates & stériles qu'ils habitoient , pour en aller chercher un meilleur , disant que l'abondance & la fertilité d'un pays relâchent & corrompent les mœurs de ses habitans. Enfin le travail entretient les forces ; la trop grande mollesse au contraire & l'inaction affoiblissent le tempérament.

En fait d'amour, les Espagnols ne cèdent en rien aux autres nations. Ils sacrifient généreusement tout ce qu'ils ont à cette passion ; & quoiqu'ils soient assez intéressés

à tout autre égard, ils sont prodigues à l'excès envers les femmes. Ce n'est gueres leur usage de se marier en face de l'Eglise, ils le font ordinairement tous clandestinement, pour me servir de leurs termes : c'est-à-dire, qu'ils s'engagent dans une espèce de concubinage qui ne scandalise personne : au contraire on mépriseroit un homme qui n'auroit point de maîtresse sur ce pied-là, pourvu cependant qu'elle lui soit fidèle ; mais elles sont aussi réservées sur ce point que les femmes le sont en Europe envers leurs maris. L'on voit même assez souvent des hommes mariés abandonner leurs femmes, pour s'attacher à des *Mulâtresses* & à des *Noires* : ce qui occasionne souvent de grands troubles dans les familles. Ainsi les deux anciennes façons de se marier subsistent encore dans ce pays, celle d'entretenir des maîtresses, qui est la plus en usage ; & l'on voit encore quelques

restes de la premiere dans la cérémonie du mariage. Car l'époux met entre les mains de sa future treize pièces de monnoie, qu'elle met entre les mains du Prêtre: ainsi dans le mariage *per coemptionem*, l'époux & l'épouse se donnent l'un à l'autre chacun une pièce d'argent ou de monnoie, ce qu'on appelloit *convenire in manum*.

Les Prêtres & les Religieux, comme nous l'avons dit ci-devant, ne s'en font non plus aucun scrupule, sans que le public s'en scandalise davantage, à moins que la jalousie n'y contribue; parcequ'ils entretiennent souvent leurs maîtresses sur un plus haut pied que les séculiers, à quoi l'on reconnoît souvent les *Mulâtresses*. Il y a des Evêques qui, pour réprimer cet abus, excommunient tous les ans à *Pâques* ceux qui ont des concubines; mais comme le mal est universel, & que les Confesseurs y sont intéressés, ils ne font

pas fort rigides sur ce point. Ce qui prouve que ces peuples, qui d'ailleurs frémissent aux moindres éclats des foudres de l'Eglise, n'en sont pas bien effrayés dans cette occasion. Pour éviter ces reproches, les Religieux disent que n'étant pas libres, on ne les peut taxer de concubinage, pour parler strictement, & que d'ailleurs ce n'est pas leur intention. Belle réponse, dont l'invention, dit *Frézier*, vient sans doute de quelque fin casuiste, fondé sur le *Code Justinien* qui annulle toutes conventions faites entre des personnes qui ne sont pas libres. Et sur cette sage maxime, expliquée par ces casuistes si décriés en France, sçavoir, que *l'intention régle la qualité de l'action*: enfin, ajoute-t-il, cette coutume est si bien établie, si commode, & si universellement reçue, que je doute qu'on la puisse jamais détruire. Les loix du Royaume paroissent l'autoriser; car les bâ-

tards y héritent presque de la même manière que les enfans légitimes, lorsque le pere les a reconnus; & l'on n'y a pas le même mépris pour cette sorte de naissance, qu'on a en France où l'on impute mal à propos la faute sur l'innocent. Au reste, ajoute-t-il, nous serions peut-être plus favorables sur cet article, si chacun connoissoit véritablement son pere.

Soit que la ruine des hommes de la part des femmes, soit une punition de leurs débauches, ou de leur injuste usurpation sur les *Indiens*, il est rare de voir une famille prospérer jusqu'à la troisième génération. Le fils ne manque guères de dissiper ce que son pere a eu beaucoup de peine à amasser, & souvent même en faisant beaucoup d'injustice dans l'administration du gouvernement; de sorte qu'on voit souvent les petits enfans des plus riches devenir très-pauvres. Ils sont eux-mêmes si fort

convaincus de cette vérité, qu'ils l'ont reçue en proverbe en Espagne, où l'on dit communément: *No se logra mas que hazienda de las Indias*; c'est-à-dire, *cela ne prospere pas plus que le bien des Indes*.

Les belles perfections que les Espagnolles retirent de leur éducation, les rendent d'autant plus charmantes, qu'elles ont ordinairement beaucoup de graces. Elles ont la plupart l'esprit vif, le teint beau; mais de peu de durée à cause de l'excès qu'elles font du *sublimé*, quoiqu'en dise *Oexmelian* dans son histoire des boucanniers, où il assure que le *sublimé* est métamorphosé à l'*Amérique*, quoiqu'il n'y soit pas en usage, parce que les femmes ne s'y fardent pas. Elles ont les yeux vifs; leur conversation est agréable & aisée, & permet une libre galanterie à laquelle elles répondent avec esprit, & souvent d'un ton qui sent assez ce que nous appellons *coquetterie*

en Europe. Telles propositions qu'un galant n'oseroit faire en France sans encourir l'indignation d'une femme sage, ne rebutent nullement les Dames *Créoles*, & ne marquent aucune mauvaise opinion de leur vertu; au contraire c'est flatter leur passion, & elles en sont charmées, sans cependant y consentir: mais du moins elles témoignent beaucoup de reconnaissance de l'honneur qu'elles s'imaginent qu'on leur fait, estimant un pareil entretien comme le plus grand gage d'amour qu'on leur puisse donner.

Les hommes devroient avoir grand soin de ne se pas laisser prendre dans les lacs des coquettes de ce pays-la; car leur extérieur, tout obligeant qu'il est, n'est que l'effet de leur avarice, plutôt que d'une sincère inclination. Elles savent au mieux profiter de la foiblesse qu'on leur témoigne, & entraîner leurs dupes dans des dé-

penfes infinies, elles fe font autant de gloire de ruiner plusieurs amans, qu'un brave guerrier en pourroit efpérer pour avoir vaincu plusieurs ennemis. Outre fa fortune, dont on fe dépouille avec elles, on ruine souvent fa fanté qu'il est d'autant plus difficile de recouvrer, que dans un climat auffi tempéré l'on fait peu de cas des maladies vénériennes, qui d'ailleurs n'empêchent pas de parvenir à la plus longue vieillesse : & qu'on n'y trouve que très-peu de Médecins & seulement dans deux ou trois grandes villes : ce qui les prive des moyens de se faire traiter. Pour pallier cette maladie, les femmes prennent des décoctions & infusions de *falsepareille*, de *mauve*, & autres simples du pays : elles ont entr'autres beaucoup de confiance aux cauterés qu'elles estiment comme de puissans spécifiques : les hommes & les femmes en sont toujours munis. L'on fait

si peu de cas de cette maladie au *Pérou*, que sans s'embarasser de la tenir secrete, les femmes s'en demandent mutuellement des nouvelles dans leurs visites même les plus sérieuses, & se pansent réciproquement les unes les autres.

Quoique les Espagnolles ne soient pas renfermées au *Pérou* comme elles le sont en *Europe*, ce n'est gueres leur usage de sortir le jour; mais elles sçavent s'en dédommager le soir. Elles ont alors liberté entiere de faire leurs visites; & le plus souvent dans des endroits où l'on ne les soupçonneroit pas. Celles qui paroissent les plus prudes le jour, sont les plus effrontées la nuit. Elles ont alors le visage voilé de façon à ne pouvoir être reconnues: ce qui les autorise à des rôles qu'on ne peut attendre que des hommes en France. Chez elles, elles sont ordinairement assises les jambes croisées sur un *estrado* couvert d'un tapis à

la Turquie. Elles passent presque les journées entières dans cette posture ; elles n'en changent même pas pour prendre leurs repas , qu'elles se font servir en particulier sur de petites commodes qu'elles ont toujours devant elles pour mettre leur ouvrage : ce qui leur donne un air grave , sans cependant qu'elles aient les graces des Dames Françoises.

L'estrado, tel qu'on s'en sert en Espagne , est une espèce de bergère haute d'environ 6 à 7 pouces , & large de 5 ou 6 pieds , qui occupe tout un côté d'une sale de compagnie. Les hommes au contraire sont assis sur des chaises , & ne se mettent jamais sur *l'estrado* sans beaucoup de familiarité : au reste les Dames du *Pérou* ont chez elles autant de liberté , qu'en ont les nôtres en France ; elles y reçoivent leur compagnie avec beaucoup de grace ; & pour la divertir , jouent avec plaisir de la harpe ou

de la guitare , dont elles accompagnent leur voix. Si on les prie de danser , elles le font volontiers & avec beaucoup de complaisance.

Leurs danses différent presque en tout de la méthode de France , qui demande beaucoup de circonspection pour les mouvemens des bras & quelquefois de la tête. Dans presque toutes leurs danses elles ont les bras pendans ou enveloppés dans leurs mantes ; de sorte qu'on ne voit que les plis de leur corps & l'activité de leurs pieds. Elles ont plusieurs danses de caractère , pour lesquelles elles mettent bas leurs mantes ; mais les graces qu'elles y ajoutent , dépendent plutôt de leurs actions que de leurs gestes.

Les hommes dansent à peu près de même , sans quitter leurs longues épées dont ils tiennent la pointe devant eux , parcequ'elle les empêcheroit de marcher & de plier : ce qu'ils font quelquefois

si bas, qu'on croiroit qu'ils sont à genoux.

Ils ont entr'autres une danse particuliere fort en usage dans tous leurs divertissemens, & aussi estimée chez eux, que le peut être le menuet parmi nous; ils l'appellent *zopateo*, parcequ'en dansant on frappe alternativement du talon & des doigts du pied, faisant quelques pas & quelques pliés sans beaucoup s'écarter de la même place. La musique en est très-mauvaïse, & montre leur mauvais goût à toucher la *harpe*, la *guitarre*, & le *bandola*, qui sont presque les seuls instrumens en usage au *Pérou*. Les deux premiers sont des espèces de guitarres; mais le *bandola* a un son beaucoup plus haut & plus aigu. Il est à remarquer que la *basse* de France fait à peu près le même effet que la harpe.

La vanité & la sensualité les rend insatiables de parures & de

bonne chere. Quoique la façon de leurs habits soit assez ample & peu susceptible des caprices des modes, elles veulent être richement couvertes, quoi qu'il en coûte. Les chemises & camisoles dont elles se servent dans leur plus grand négligé, sont cousues de rubans & de galons; elles portent la prodigalité jusqu'au point d'en chamarrer leurs chemises, & même leurs chaufsettes. Leur juppe de dessus qu'elles appellent *faldelin*, est ouverte par devant & garnie de trois rangs de galon: celui du milieu est d'or ou d'argent, d'une longueur extraordinaire, cousu sur des rubans de soye qui en garnissent les bords.

Leurs robes sont faites de quelques riches étoffes d'or; ou s'il fait trop chaud, d'une belle mousseline confusément chargée de rubans. Les manches en sont fort larges, & forment un grand sac qui leur pend jusque sur les genoux comme

celles des Minimes; quelquefois elles sont ouvertes comme de longues engageantes. On commence à les diminuer au *Chili*, & à les porter plus unies en forme de botte. Si elles mettent un tablier, il est très-petit, & fait de deux ou trois bandes de soye, brodées en or & en argent, cousues ensemble avec des rubans.

Dans les pays froids, elles sont toujours enveloppées d'une mante, qui n'est autre chose qu'un morceau d'étoffe sans aucune façon particulière, environ d'un tiers plus long que large, dont une des pointes leur pend jusque sur les talons. Elles sont plus ou moins belles, suivant la qualité de l'étoffe, & quelquefois couvertes de quatre ou cinq rangs de beau galon. A cela près leur habit de cérémonie est le même que celui des Espagnoles en *Europe*, c'est-à-dire, un grand voile de taffetas noir qui les couvre depuis la tête jusqu'aux pieds.

Lorsqu'elles sont en deshabilité, pour paroître plus modestes, elles mettent une espèce de mantelet noir & bordé de taffetas de même couleur, rond par en bas, ils l'appellent *mantilla*. Leur habillement consiste dans leur voile de taffetas noir, une grande juppe parfemée de petites fleurs, sous laquelle elles portent une autre juppe de soye de couleur qu'elles appellent *pollera*. C'est sous cet attirail qu'elles vont à l'Eglise, marchant d'un pas grave & le visage voilé de façon à ne se laisser appercevoir qu'un œil. Si l'on en jugeoit à cet extérieur, on les prendroit pour des vestales. Ce seroit bien s'y tromper ! Elles n'ont aucune parure sur la tête, elles mettent seulement leurs cheveux en tresses, qu'elles laissent pendre sur leurs épaules. Elles attachent quelquefois des rubans d'or ou d'argent à l'entour de leur tête : c'est ce qu'on appelle *valaca* au Pérou, & ha-

ghé au *Chili* : lorsque ce ruban est large & qu'il fait deux fois le tour de la tête, on l'appelle *vincha*. Elles ont la gorge & les épaules à moitié découvertes, à moins qu'elles ne mettent un grand mouchoir qu'elles laissent pendre par derrière jusqu'à mi-jambes : ce qui leur sert de mantelet au *Pérou*, ou de cette mante qu'elles appellent *gregorillo*. Elles ne péchent nullement contre la modestie en laissant voir leur gorge, que les *Espagnols* ne regardent qu'avec indifférence. Il n'en est pas de même de leurs petits pieds, qu'ils n'envisagent qu'avec des yeux de concupiscence : ce qui rend les femmes très-soigneuses de les leur cacher. C'est une grande faveur lorsqu'elles les montrent. Elles l'accordent quelquefois, mais avec beaucoup de subtilité.

Quant à leur parure en pierres & en diamans, il faut qu'elles aient des boucles d'oreilles, des

bracelets, des colliers & des anneaux pour suivre la grande mode, qui est à peu près celle qu'on suivoit autrefois en France.

Les hommes s'habillent aujourd'hui à la Françoisse, mais pour l'ordinaire en étoffes de soye de couleurs mêlées d'un goût assez bizarre. Par une espèce de vanité particulière à leur nation, ils ne veulent point convenir qu'ils tiennent cette mode de leurs voisins, quoiqu'elle ne soit en usage chez eux que depuis *Philippe V.*; ils aiment mieux dire que c'est un habit de guerre.

Les gens de robe portent le *gorlilla*, qui est une petite bandelette qu'ils attachent sous leur menton, & l'épée comme on fait en Espagne, excepté les Juges & les Présidens.

Leur habit de campagne est un manteau flottant des deux côtés sous les bras, les manches ouvertes par dessus & par dessous avec des boutonnières: ils l'appellent *capotillo de dos faldas*.

Pour se former une idée plus juste de la singularité de leurs habits, tant des hommes que des femmes, on peut consulter les planches que nous avons inférées ici, telles qu'elles ont été dessinées à *Lima* d'après nature, & dont voici l'explication telle que l'a donnée le Traducteur résident à *Lima*.

La première planche représente une Dame telle qu'elle est ordinairement mise chez elle, dont l'ajustement n'est autre chose qu'une chemise & deux jupes légères, dont l'inférieure surpasse celle de dessus, brodée comme on la voit. Le devant & les manches de la chemise toute couverte de broderie en or, & couverte de pierres : on en a vu à *Lima* de 15 cens & 2000 piaftres.

La seconde représente une Dame voilée allant à l'Eglise, suivie de deux Négresses esclaves, dont une porte la queue de sa robe, & l'autre tient un tapis pour mettre

sous les genoux de sa maîtresse.

La troisième représente une *Mu-
lâtresse* habillée selon leur ordi-
naire.

Dans la même, on voit un *Si-
gnor* & une *Dame*, en deshabillé
ou en habit de nuit. Le cavalier
enveloppé dans son manteau, son
espadre sous son bras, & son cha-
peau sur la tête. La Dame a la
tête enveloppée d'un mouchoir
blanc, les épaules enveloppées
dans sa mante, une juppe de foye
brune. Les manches de leurs che-
mises sont ordinairement de cette
longueur. Elles n'ont point de ta-
lons à leurs souliers, dont la poin-
te est mouffe, pour paroître par
ce moyen avoir le pied plus petit
lorsqu'elles sont courbées.

Les *Espagnols* du *Pérou* man-
gent avidement & fort malpropre-
ment, quelquefois tous au même
plat, qui n'est ordinairement qu'u-
ne espèce de portion semblable à
celles dont on se sert dans les

Communautés. Lorsqu'ils donnent quelques repas de conséquence, ils font servir successivement devant les convives plusieurs plats de différentes sortes de viandes que ceux-ci distribuent à leurs domestiques & à ceux qui les servent lorsqu'ils n'en veulent plus, afin, disent-ils, que tout le monde ait part à la bonne chère. Quand il venoit quelques Créoles manger à bord des vaisseaux François où on les servoit dans de grands plats disposés & arrangés selon l'art, ils les levoient effrontément pour en régaler leurs esclaves, quelquefois même avant qu'on y eût touché. Les Officiers n'osoient leur faire sentir leur impolitesse; mais les cuisiniers, intéressés à maintenir le bon ordre & la symétrie jusqu'à la fin du repas, ne se faisoient point scrupule de leur faire connoître qu'ils dérangoient l'économie du festin.

Ils ne sont point dans l'usage de

se servir de fourchettes : c'est pour-
 quoi ils sont obligés de se laver
 en se levant de table , ce qu'ils
 font tous dans le même bassin , &
 avec la même eau , dont ils se ser-
 vent encore , toute mal - propre
 qu'elle puisse être , pour se laver
 le visage. Ils assaisonnent leurs
 viandes avec de l'ail & du piment,
 qui est une espèce de poivre si
 chaud , que les étrangers n'en peu-
 vent goûter : ce qui les rend en-
 core plus dégoutantes , est l'excès
 de lard qu'ils emploient dans tout
 ce qu'ils préparent. Ils ne font
 point dans l'usage de faire rôtir
 aucunes grosses pièces : ce qui leur
 faisoit admirer la plupart des mets
 des François , parcequ'ils n'ont
 point l'usage des broches pour les
 faire cuire. On fait à *Lima* deux
 repas par jour , un à 10 heures du
 matin , l'autre à 4 heures du soir,
 qui sert de dîner , & la collation à
 minuit. Dans quelques autres en-
 droits ils suivent à cet égard la mé-
 thode de France.

Ils boivent pendant la journée de l'infusion d'herbe de *Paraguay*, connue de quelques-uns sous le nom d'herbe de *S. Barthelemi*, qui, selon eux, est allé dans ces Provinces, où, ayant découvert dans cette plante des propriétés vénémeuses, il la rendit saine & avantageuse. Ils n'en boivent pas la teinture & l'infusion comme nous faisons du thé en France. Ils mettent de cette herbe dans une coupe ou bole, faite d'une gourde ou calebasse, garnie en argent, qu'ils appellent *matte*: ils y ajoutent un peu de sucre, & versent dessus de l'eau chaude qu'ils boivent tout de suite sans la laisser infuser, parcequ'elle deviendroit aussi noire que de l'encre. Pour ne point avaler cette herbe qui surnage au haut de leur *matte*, ils se servent d'un chalumeau d'argent, au bout duquel est une petite boule criblée de plusieurs trous. La répugnance qu'avoient les François

à boire après toute sorte de gens ; dans un pays où la plupart sont pourris de *vérole* , a donné lieu à l'invention des chalumeaux de verre dont on se sert depuis quelque tems à *Lima*. Cette liqueur est d'aussi bon goût que le thé , elle conserve un peu l'odeur de la plante qui est assez agréable. Les habitans de ce pays y sont si accoutumés , qu'il n'y a personne qui n'en prenne en se levant , quelque pauvre qu'il soit.

L'on tire cette herbe de *Santa Fé* , ville du *Paraguay* , où on l'apporte par terre dans des chariots & le long de la riviere la *Plata*. on y en trouve de deux fortes : l'une qu'on appelle *yerba de Palos* : l'autre , qui est plus belle & a plus de vertu , s'appelle *yerba de Camini*. On tire cette dernière de sur les terres des *Jésuites*. Le plus grand commerce s'en fait entre la *Paz* & *Kusco* , où elle vaut la moitié mieux que celle qu'on cultive entre

Potosi & la *Paz*. L'on apporte tous les ans, du *Paraguay* au *Pérou*, plus de 50000 *arrovas* de cette herbe, qui font le poids de 12000 livres, tant d'une sorte que de l'autre, dont il y en a au moins un tiers de celle de *Camini*, sans y comprendre au moins 25000 *arrovas* de celle de *Palos* pour le *Chili*. L'on paye 4 réaux d'impôts (qu'on appelle *Alcavala*, qui est une taxe sur toutes les marchandises qui se vendent) pour chaque *parcelle* qui contient environ six à sept *arrovas*. Cette taxe jointe aux frais du transport de plus de 600 lieues, double le premier prix qui revient à environ deux piastras. Ainsi elle revient environ à 5 piastras l'*arrova* à *Potosi*. On la transporte ordinairement dans des chariots qui porte 150 *arrovas* chacun de *Santa Fe* à *Jujuy*, qui est la dernière ville de la Province de *Tucuman*. On l'apporte ensuite sur des mules de *Jujuy* à *Potosi*, qui

304 DESCRIPTION
est à cent lieues plus loin.

Nous avons fait observer plus haut que cette espèce de thé est nécessaire dans les endroits où il y a des mines, & sur les montagnes du *Pérou*, où les Blancs croient que le vin leur est pernicieux : ils aiment beaucoup mieux boire de l'eau de vie, & abandonnent le vin aux *Indiens* & aux *Noirs* qui s'en trouvent fort bien.

Les maisons des *Espagnols* du *Pérou* ne répondent en rien à la magnificence de leurs habits, si l'on en excepte *Lima* où elles sont assez passables. Rien ne paroît plus pauvre que leurs maisons, qui ne sont que d'un étage de 14 à 15 pieds de haut. La façon la plus majestueuse est d'avoir une cour d'entrée, ornée de portiques en bois de la longueur du bâtiment, qui est toujours simple au *Chili*, pour éviter que le toit ne soit trop large. Le long des côtes du *Pérou*,

ils les font aussi vastes qu'ils le jugent à propos, parcequ'ils n'ont point de pluie à craindre, & qu'ils peuvent voir par ce moyen lorsque les murailles les privent de la lumière. Le premier appartement est une grande sale d'environ 20 pieds de large sur 30 à 40 de longueur, d'où l'on passe dans deux autres appartemens. C'est dans le premier qu'est l'*estrado* pour recevoir la compagnie, & un lit placé dans un enfoncement assez vaste en forme d'alcôve, dont la plus grande commodité est une fausse porte pour recevoir ou congédier sa compagnie, en cas de surprise. Il n'y a que très-peu de lits dans chaque maison, parceque les domestiques couchent sur des peaux de mouton étendues par terre.

La grandeur & la hauteur de leurs appartemens leur pourroit donner quelque air de majesté, s'ils sçavoient régulièrement disposer leurs fenêtres : mais ils y en font

si peu, qu'ils ont toujours un air sombre; d'autant plus encore que n'ayant point de vitres, ils les grillent avec des jalousies de bois tourné, qui diminuent encore la lumière. Leurs meubles ne réparent en rien le mauvais goût de leur façon de bâtir, si l'on en excepte l'*estrado* qui est couvert d'un tapis & de couffins de velours, pour la commodité des femmes. Les chaises pour les hommes ne sont couvertes que de cuir peint en bas relief. Ils n'ont aucune tapisserie, mais quantité de mauvais tableaux que leur vendent les *Indiens* de *Kusco*. Enfin leurs appartemens ne sont ni pavés ni lambrissés: ce qui les rend fort humides, particulièrement au *Chili*, où il pleut beaucoup en hyver.

Leurs maisons sont ordinairement bâties de grandes briques qu'ils appellent *abodes*, longues de 2 pieds sur 1 de largeur & 4 pouces d'épaisseur au *Chili*; ils les

font un peu plus petites au *Pérou*, parcequ'il n'y pleut jamais; ou bien ils les font de claies bourrées entre deux planches: c'est ce qu'ils appellent *tapias*. Cette façon de bâtir, jadis usitée des Romains selon *Vitruve*, exige d'autant moins de dépense, que ce pays fournit par-tout & en abondance les matériaux de ces sortes de briques qui durent cependant des siècles entiers, comme on le voit par les restes des bâtimens & des forts construits par les *Indiens*, qui ont duré au moins 200 ans. Il est vrai qu'elles ne seroient pas si solides s'il y pleuvoit; car au *Chili* ils sont obligés, pour la conservation de leurs maisons, de couvrir en hyver avec du chaume ou des planches, les murailles qui sont exposées au *Nord*.

Les édifices publics sont la plupart bâtis de briques cuites & de pierre.

Ils ont à la *Conception* une es-

pièce de pierre verdâtre qui est assez tendre. A *Santiago* ils ont des pierres d'un bon grain qu'ils tirent d'une perrière à une demi lieue au *Nord-Ouest* de la ville. Ils en ont de blanches à *Coquimbo*, qui sont aussi légères que la *pierre de ponce*. Ils en ont à *Callao* & à *Lima* d'un très-beau grain, qu'on fait apporter de 12 lieues dans les terres; elles sont pleines de salpêtre: ce qui les rend un peu plus tendres, quoiqu'assez dures à cela près: la *mole* du port, faite en 1624, en est bâtie. C'est sur les montagnes de ce pays qu'on trouve les carrières de cette belle pierre à chaux dont on fait le plâtre à Paris, dont ils ne se servent que pour faire du savon & boucher leurs vases de terre. Toute leur chaux est faite de coquillages: ce qui ne la rend propre qu'à blanchir les murailles.

Quant à leur goût pour l'architecture, il faut avouer que les

Eglises de *Lima* sont bien bâties & bien proportionnées, soutenues avec des piliers bien travaillés qui se terminent par de belles corniches, pour soutenir des voûtes bien compassées & bien prises. Mais si l'on examine la décoration de leurs autels, tout y est confus, tout y est sans ordre & sans arrangement; de sorte qu'on ne peut que regretter les sommes immenses qu'ils emploient à des dorures si mal disposées.

Nous en avons assez dit quant au temporel, sur les mœurs & coutumes des *Créoles*: suivons-les maintenant dans leur religion, & examinons jusqu'à quel déplorable excès de superstition & de pauvreté les ont réduits les subtilités & les intrigues de leur Clergé, dont nous avons déjà dit quelque chose dans la description de *Lima*.

Les *Espagnols Créoles*, aussi bien que ceux d'*Europe*, se croient les meilleurs Chrétiens de toutes

les nations : c'est même par cette qualité qu'ils se prétendent distinguer des *François* ; & on les entend souvent dire , un *Chrétien* , & un *François* : façon de parler très-ordinaire chez eux , pour déterminer un *Espagnol* ou un *François*. Mais on peut dire sans présomption qu'il n'y a que leur pratique extérieure de la discipline Chrétienne qui les puisse authentifier à cette prééminence. L'abstinence de viande est parmi eux bien adoucie par l'usage de ce qu'ils appellent *grossura* , c'est-à-dire , les entrailles des animaux , qui consistent en têtes , langues , intestins , pieds , &c. qu'ils mangent les jours maigres , sans parler de leur *manteca* ou mantegue , qui n'est autre chose que du sain-doux & du suif , dont ils se servent au lieu de beurre. Ce n'est point leur usage d'assister à aucun autre Office divin qu'à la Messe ; & même ceux qui sont éloignés de plus de trois

lieues de quelque Eglise, & les *Indiens* Chrétiens qui en font à une lieue, sont dispensés de cette obligation. Ils se dispensent d'eux-mêmes d'aller aux Eglises Paroissiales à *Lima*, parcequ'il y a dans la plupart des bonnes maisons des Oratoires ou des Chapelles, pour la commodité de ceux de la maison: ce qui favorise leur paresse, & les exempte d'aller à l'Eglise.

Enfin leur dévotion paroît entièrement bornée à la pratique du Rosaire. On le dit publiquement deux ou trois fois la semaine dans toutes les villes & bourgades, à des processions qu'on fait la nuit & dans chaque maison particulière; de plus chacun le dit en son particulier au moins une fois tous les soirs. Les Religieux portent leur chapelet pendu à leur col, & les laïques sous leurs habits. Ils ont tant de confiance à cette pieuse institution de *S. Dominique*, que c'est uniquement sur quoi

ils fondent leur salut , & qu'ils en attendent continuellement des miracles : les histoires fabuleuses qu'on leur en fait tous les jours , & l'heureux succès des affaires de ceux qui se dévouent à cette sainte pratique , fortifient leur croyance. Enfin on a souvent remarqué que c'est sur cette dévotion même qu'ils fondent la réussite de leurs intrigues amoureuses.

Leur plus grande dévotion , après le Rosaire , est celle du Mont-Carmel , qui n'est pas moins lucrative aux *Peres de la Mercy* , que le Rosaire aux *Dominicains*. Ensuite celle de l'*immaculée Conception* : les Religieux *Franciscains* & les *Jésuites* l'ont élevée à un si haut degré , qu'il n'y a aucun laïque qui ne s'en rappelle le souvenir avant d'entreprendre la moindre chose , quoique souvent très-indifférente , pour ne pas dire incompatible aux saintes idées qu'ils en ont. Au commencement d'un

Sermon

Sermon, quand ils disent graces, lorsqu'on allume la chandelle, enfin par-tout & en toute occasion ils disent : *Loué & adoré soit à jamais le très-saint Sacrement de l'autel, & la bienheureuse Vierge Marie Notre-Dame, conçue sans aucune tache & exempte de tout péché même originel, dès le premier moment de sa création.* En un mot ils infèrent cette pieuse sentence en toute occasion, & bien souvent même en des circonstances où elle ne peut servir à l'instruction ni à l'édification des fideles. Ils chantent des *Hymnes* singulieres en l'honneur de ce saint mystere, dans lesquelles on ne trouve que métaphores & comparaisons extravagantes tirées du soleil, de la lune, des étoiles, des pierres précieuses : ce qui les rend souvent ridicules, & bien éloignées de ces riches expressions qu'ils prennent pour le *sublime*.

Dans ces *Hymnes* le Poëte place

la lune sous les pieds de la Vierge; il se sert des étoiles pour l'ornement de son voile, & place ensuite son palais au milieu du soleil. Cet astre les renferme tous : ce qui prouve le défaut de jugement dans son enthousiasme. Il n'est gueres moins ridicule quand il dit que le *Diable* crève de dépit, de voir la dévotion à la *sainte Vierge* si bien établie au *Pérou*; car cette dévotion est sûrement trop mêlée de vice & de sensualité, pour qu'on puisse croire qu'elle leur soit bien méritoire.

Il est vrai qu'ils ont grand soin de dire le *Rosaire*, souvent même tous les jours : mais en cela on peut dire que ce sont de vrais Pharisiens, & qu'ils croient que les prières consistent uniquement à beaucoup marmotter du bout des lèvres : en effet ils les font avec si peu d'attention, qu'en roulant leurs *patenotes* ils parlent souvent de choses fort indifférentes, pour

ne pas dire, même incompatibles avec ce pieux exercice.

Ils vivent tous dans une tranquille assurance de leur salut qu'ils reposent sur la protection de la Vierge & des Saints, protection qu'ils croient bien mériter par quelques exercices de confréries, auxquels les Religieux de différens Ordres les ont associés, sans sçavoir que l'essentiel de la religion consiste dans la réformation du cœur & la pratique des bonnes œuvres.

A en juger par les révélations & les miracles supposés que le Clergé leur prône continuellement en chaire, on croiroit qu'ils n'ont d'autre but que de leur en imposer, & de tirer parti de leur facilité extraordinaire à croire les choses les plus ridicules & les plus opposées à la morale: méthode des plus dangereuses à la sainteté de la religion, & étroitement défendue par une bulle du *Pape Léon X.* donnée en 1516. C'est ce qui fait

qu'à peine ils sçavent ce que c'est que de prier *Dieu* ; car ils ne s'adressent jamais qu'à la *Vierge* & aux *Saints* ; & par ce moyen, ce qui n'est qu'accessoire à la religion, détruit ce qu'elle a de plus essentiel.

S'ils sont crédules à l'excès, la superstition ne les aveugle pas moins. Non contents des chapelets qu'ils portent à leur col, ils y joignent des *habillas* qui sont des espèces de marons de mer, & une autre sorte de fruit qu'ils appellent *chonta*, qui ressemble à une poire, des muscades, & autres choses semblables, pour se garantir du fortilége & du mauvais air. A ces préservatifs, ils en joignent encore d'autres, tels que des médailles sans aucune marque, de petites mains longues de 3 à 4 lignes, faites de jais ou de bois de figuier, qui ont les quatre doigts fermés & le pouce étendu : c'est ce qu'ils appellent *higa*. Les femmes croient

que cela les peut garantir du mal que leur pourroient faire ceux qui admirent leur beauté. Ils font ces préservatifs plus grands pour les enfans.

Cette superstition est générale parmi les Dames & le vulgaire ; mais il y en a une autre presque universelle, & qui est de la dernière importance pour éviter les peines de l'autre monde : c'est d'avoir soin de se pourvoir d'un habit Religieux, qu'ils achètent pour mourir & être ensevelis dedans. Les Moines leur ont insinué que ceux qui portent une livrée si respectée ici-bas, jouiront sans contredit du bonheur des élus, & ne pourront être condamnés aux peines éternelles.

Il ne faut pas s'en étonner : on sçait que cette dévotion qui commença en France dans le douzième siècle, étant aussi avantageuse qu'elle l'étoit aux Religieux de S. François, leur fit avancer que leur

Patriarche descendoit régulièrement une fois tous les ans en purgatoire, pour en délivrer ceux qui étoient morts dans l'habit de son institut. Ils ajoutoient encore d'autres semblables abus, qui dans le quinzième siècle furent condamnés dans le Concile de Bâle, mais dont ces Moines ont fait fort peu de cas au *Pérou*. Il en est de même dans les *Colonies Portugaises*, où leurs Eglises sont encore pleines de tableaux qui représentent cette descente annuelle de *S. François* en Purgatoire. Les autres Ordres divulguent des absurdités aussi ridicules chacun de leur Fondateur.

Ils ont inventé un autre système pour attirer à eux une partie du bien de ceux qui en ont. Pour cet effet ils soutiennent que plus on est inhumé près de l'autel, plus on a de part aux prières des fidèles. Il se trouve des fous assez dupes pour le croire, & se flatter in-

rièreurement que *Dieu* fera quelque choix entre les personnes. Tel est l'aveuglement des *Créoles*, qui dans leur testament lèguent des sommes immenses selon le moyen qu'ils ont, en faveur des Communautés où ils demandent à être enterrés; & l'on en a vu donner jusqu'à 6000 piastras aux *Augustins*, pour être mis dans le lieu même de leur sépulture.

Comme tous ces honneurs & ces avantages imaginaires finissent avec la solennité de la pompe funèbre, malgré les sommes immenses que les Moines en retirent, pour les perpétuer & prolonger en même tems leur intérêt, ils ont eu recours à des legs pieux qu'ils ont inventés sous le titre spécieux de *donations*, pour fonder des Messes ou autres prières, dont ils ont grand soin de représenter la nécessité à tous ceux particulièrement qui sont en danger de mort, pour éviter les peines de l'autre

monde. Enfin ils ont élevé le mérite de ces donations à un si haut degré, qu'il n'y a personne qui n'y constitue la plus grande partie de son bien, sans avoir égard à leurs parens, à leurs créanciers, ni aux pauvres, entre les mains desquels nous devons racheter nos péchés, selon les termes de l'Ecriture.

En un mot, que ce soit par la crainte des peines éternelles, qui est ce qui touche le plus sensiblement, ou par l'amour de *Dieu*, ou de soi-même, cette coutume est devenue si universelle & a tant enrichi les Communautés Religieuses de *Lima* & de quelques autres villes à cent lieues à la ronde, qu'il n'y a que très-peu de laïques qui jouissent de quelques biens francs. Leur fortune est pour la plupart bornée à ce qu'ils peuvent avoir en mouvance; & il y en a peu qui ne payent quelque rente aux Eglises, soit sur leurs maisons ou sur leurs terres.

Il seroit à souhaiter pour ces Colonies, qu'on y portât un pareil règlement que celui qu'établirent chez eux les *Vénitiens* en 1605, qui défend l'aliénation d'aucun bien-fond en faveur des gens d'Eglise, ou de main-morte, sans le consentement de la République, à l'imitation des Empereurs *Valentinien*, *Charlemagne*, & *Charles V.* & de plusieurs Rois de France depuis *S. Louis*, jusqu'à *Henri III.* Mais la *Cour de Rome*, allarmée d'un pareil décret, l'a fait suspendre pendant quelque tems dans ce pays, quoiqu'elle n'y soit pas si absolue qu'en *Espagne*. Ainsi cet abus se perpétuera probablement au *Pérou*; & les laïques se verront en peu de tems sous une aussi grande dépendance des Communautés Religieuses pour le temporel, qu'ils y sont pour le spirituel.

Si l'on fait attention au soin qu'ils prennent de bien décorer les

images de leurs maisons , & de leur brûler de l'encens , il y a lieu de douter si l'on ne les pourroit point soupçonner de porter leur culte au point de l'idolâtrie. Les quêteurs , qui sont des gens toujours prêts à tirer parti de l'aveuglement du peuple , & à en arracher quelques aumônes , portent le long des rues , à pied & à cheval , des tableaux ornés de beaux grands cadres avec des glaces , qu'ils donnent à baiser pour une petite rétribution qu'ils en retirent. Il est vrai qu'on voit souvent en *Europe* , également qu'en *Amérique* , abuser des meilleures choses : ce qui a obligé les Evêques de France à demander quelque réformation du Concile de *Trente* sur cet article.

Que ce soit par intérêt ou par ignorance , les Prêtres & les Moines s'embarassent peu d'apprendre aux laïques à adorer *Dieu* en esprit & en vérité , à craindre ses jugemens , & à ne se pas trop ré-

poser sur la protection de la *Vierge* & des *Saints*. Au contraire, dans les panégyriques qu'ils en font, ils les élèvent sans discrétion, sans jamais toucher aucun point de morale; de sorte que ces sermons qu'on leur entend prêcher pendant toute l'année, ne servent qu'à les entretenir dans leurs présomptions ordinaires.

Au reste quand de tels Missionnaires prêcheroient les vertus morales, quelle onction pourroient avoir des paroles continuellement démenties par un si mauvais exemple? En effet, prendroient-ils pour matière de leurs sermons la modestie & la douceur, eux qui sont insolens au dernier degré? Le dirai-je? ils sont la plupart armés d'un poignard. Je veux bien leur être assez favorable, pour ne pas croire que ce soit à dessein d'attaquer qui que ce soit; mais c'est au moins pour résister à quiconque voudroit interrompre ou s'opposer

à leurs plaisirs. Seroient-ils mieux écoutés à prêcher la pauvreté & le mépris des richesses? Les plus réguliers d'entr'eux menent le commerce & ont des esclaves de tout sexe. L'on voit même les Prêtres en habit de couleur, avec des galons sous leur habit régulier. Prêcheroient-ils l'humilité, eux qui sont si fiers & si arrogans, ces vrais Pharisiens, qui exigent les honneurs & la préférence par-tout, & qui se font saluer dans les places publiques?

Enfin non contents des humbles révérences qu'on leur fait, ils donnent leurs manches & le bas de leurs robes à baiser au milieu des rues, & dans les Eglises par où ils passent, où ils vont exprès pour troubler les fidèles, comme nous l'avons remarqué ci-devant, & se faire rendre les hommages dûs à leur prétendue dignité.

Que leurs sentimens sont différens de ceux des Religieux des

premiers siècles, tels que *S. Benoît* qui choisit pour ses Religieux l'habit des plus pauvres de son tems; & *S. François*, qui en inventa un ridicule pour se rendre plus méprisable aux yeux du public.

Personne n'ignore qu'anciennement le *Roi d'Espagne* fut obligé d'interposer son autorité, pour les empêcher de se mêler des affaires du gouvernement; encore n'y put-il réussir. C'est ainsi qu'en parle *Herrera*: L'an 1553 le Roi donna ordre à *Don Louis de Velasco*, alors Viceroy, d'avoir soin que tous les Prélats & Religieux se tinssent respectivement chacun dans les bornes de leur ministère, & de ne se plus mêler de celui des autres, comme ils avoient fait: ce qui étoit réservé au *Roi* & à ceux qu'il préposoit à cet effet.

Enfin prêcheroient-ils la continence, eux qui sont généralement tous prostitués & livrés à la luxure,

si l'on en peut excepter ceux que leur extrême vieillesse rend incapables de scandale? Encore ne sont-ils pas assez retenus pour ne pas avoir auprès d'eux une gouvernante; en quoi ils s'excusent sur la nécessité d'avoir quelqu'un qui s'intéresse à eux, parceque l'austérité de leur règle ne leur accorde d'autre soulagement que la diète: prétexte dont ils voilent leurs intrigues & qui autorise leur commerce, & quelquefois même leurs subtilités, dont la pratique n'a que trop averti les *François* qui traitent le long de ces côtes, de se défier d'eux comme d'autant de filoux. Le Capitaine de la *Marie Anne*, dans lequel *Frézier* est allé au *Pérou*, en a fait la triste expérience. Il y en eut un qui lui vola dans sa cabane une bourse de 800 piastras.

Ce n'est qu'en conséquence de toutes ces mauvaises dispositions qu'ils s'appliquent si peu à l'étude.

Si l'on en excepte les grandes villes, il s'en trouve de si ignorans, qu'ils sçavent à peine suffisamment lire le Latin pour dire leur Messe. Il s'est trouvé jusqu'à des Professeurs de Théologie dans quelques Communautés, qui s'en acquittoient très-mal: en un mot l'on voit clairement par-tout que la plupart ne se font Moines, que pour mener une vie plus molle & plus distinguée. On dit que le *Roi d'Espagne* connoît du moins une partie de ce désordre, & a dessein de fixer le nombre des Communautés.

Nous sommes cependant obligés d'avertir encore ici les Lecteurs que cette critique ne regarde point les Jésuites, qui, selon le rapport de tous les voyageurs, étudient, prêchent, font des cathéchismes avec beaucoup de zèle, même dans les places publiques; & l'on doit observer que sans leurs soins, ces peuples sçauroient à peine les prin-

cipaux articles de leur religion. Elle ne regarde point les Evêques non plus, auxquels on ne doit pas imputer tous les désordres de leurs troupeaux, particulièrement pour ce qui concerne les Moines, qui se disent leurs maîtres & ne reconnoissent d'autre juridiction Ecclésiastique, que celle de leurs Supérieurs; disant qu'ils ne dépendent uniquement que du *Pape*, qui est leur seul Souverain. *Indépendance monstrueuse*, selon l'ingénieuse remarque de *S. Bernard*, & aussi hétéroclite que *si l'on ôtoit un doigt de la main pour le placer sur la tête.*

Enfin l'on doit encore en excepter quelques personnes sçavantes & d'un vrai mérite, que l'on trouve dans le *Pérou* & le *Chili*, où comme par-tout ailleurs il s'en trouve dans tous états d'un rare mérite, d'une profonde érudition & d'une piété exemplaire. Mais quoique nous nous croyons obligés

à cette exception, nous ne dirons cependant pas comme l'Auteur de la vie de *S. Toribio*, qui dit que le *Pérou* produira probablement plus de Saints dans le Paradis, qu'il n'a donné d'argent à la terre. L'on peut encore ajouter qu'il s'y trouve plus de probité parmi les laïques, que parmi les Moines & les Prêtres: sur quoi *Frezier* s'explique en ces termes: « Je ne balance point à le dire; ce seroit un scrupule mal fondé de vouloir épargner des gens qui font deshonneur à leur état, & de ne pas leur en faire des reproches, parcequ'ils sont consacrés à Dieu par des vœux solennels ».



SECTION III.

Des Indiens du PÉROU.

LES Indiens du *Pérou*, comme ceux du *Chili*, sont tous ivrognes, & livrés aux femmes & à la débauche, & très-peu intéressés & passionnés pour les richesses. Ces qualités sont communes aux uns & aux autres; mais si on les considère quant à la bravoure & au courage, ils diffèrent entièrement en ce point. Les *Indiens* du *Pérou* sont craintifs à la vérité, mais rusés, trompeurs & dissimulés. Ils ont beaucoup de disposition pour toutes sortes d'arts, & exécutent avec beaucoup de succès tout ce qu'ils voient faire; mais ils ont l'invention stérile & ingrate.

Ceux du *Pérou* s'habillent à peu

près de même que ceux du *Chili*, excepté les femmes qui portent un morceau d'étoffe de diverses couleurs, qu'elles réplient sur leurs têtes & quelquefois sur leurs épaules ; tout le long de la côte elles le portent sur leurs bras, comme les *Chanoines* font leurs aumusses. Les hommes, au lieu de *poncho*, portent un surtout fait en forme de sac, dont les manches ne descendent pas tout-à-fait jusqu'au coude, encore les ont-ils ajoutées depuis peu ; il n'y avoit autrefois que des trous simplement pour passer les bras, comme on le voit encore par l'habit de l'ancien *Inkas*, tels que les *Indiens* de *Kusco* l'ont représenté.

Leur façon de bâtir sur les montagnes & d'y habiter est toute singulière. Ils font leurs maisons en rond comme les glaciers en *Europe*, une petite porte de même, & si basse qu'on n'y peut entrer sans se courber tout-à-fait. Cette

structure singuliere est chez eux une précaution pour se garantir du froid , parcequ'ils n'ont que très-peu de bois : ce qui les réduit à ne bruler que de la fiente de mulet de *Guanacos* & de *Llamas* , quand leurs troupeaux sont suffisans pour les en entretenir. Il ne leur en coûte que très-peu de peine à la ramasser , parceque ces animaux , par un instinct naturel , se lâchent tous dans un même endroit près de leur pâturage. Au défaut de cette fiente , ils brulent de l'*icho* dont nous avons déjà parlé. Mais comme cette plante est de peu de durée au feu , ils ont inventé des fournaïses de terre qu'ils appellent *bicharras* , au haut desquels il y a deux ou trois trous si bien disposés , qu'avec quelques poignées de cette herbe de tems à autre , ils peuvent faire bouillir autant de pots qu'il y a de trous : quand ils ne se veulent servir que d'un , ls emplissent les autres d'eau ,

afin de déterminer toute la chaleur de ce côté-là.

Ils se servent pour l'ordinaire de vases de terre, suivant leur ancien usage, comme on le voit par ceux qu'on trouve encore dans les tombeaux de leurs ancêtres. *Frézier* a donné la description de plusieurs de ces vases; & *M. de la Falaise*, Aumônier de *S. Malo*, a rassemblé le plus qu'il a pu des desseins de différens vases de terre, d'argent & autres curiosités, qu'il a vu dans ce pays où il a voyagé. Il y en a vu un, entr'autres, qui paroît composé de deux flacons plats joints ensemble, hauts d'environ six pouces, au fond desquelles il y a un trou de communication: l'un de ces flacons est ouvert: l'orifice de l'autre se trouve recouvert de la figure d'un petit animal semblable à un singe. Il y a au dessous un trou, qui siffle lorsqu'on verse de l'eau dans le trou de l'autre, ou qu'on agite celle

334 DESCRIPTION

qui est dedans : ce qui vient de la compression de l'air le long de la surface interne de ces deux flacons, qui le force de sortir brusquement par ce petit trou.

Une construction si singuliere ; & les effets qui en résultent, ont fait croire à l'Auteur que ce pouvoit être quelque instrument de musique, d'autant plus que la petitesse & la figure de ce vase ne le rendent ni commode, ni assez large pour contenir aucune liqueur à boire. Le petit animal qui est sur l'orifice d'un de ces flacons, a la figure d'un de ces singes qu'ils appellent *korachupa*, qui a la queue toute nue, & les dents toutes d'une pièce sans aucune division. La poitrine & le ventre de cet animal sont recouverts d'un double repli de la peau en forme de *fal-bala*. Les femelles enveloppent & emportent leurs petits dans ce repli, lorsqu'elles se veulent sauver. On ne voit aucun de ces animaux

le long des côtes du *Pérou*; mais ils sont communs le long de la rivière de *Missipipi*, où on les appelle rats sauvages.

Les *Indiens* sont beaucoup plus forts & plus capables de résister à la fatigue que les *Espagnols*. On prétend que l'usage qu'ils font du *koka* (cette plante si vantée dans les histoires du *Pérou*) contribue beaucoup à leur donner cette force. D'autres assurent qu'ils s'en servent comme d'une espèce de charme, pour tirer l'or avec plus de facilité; & que lorsqu'ils y ont trop de peine, ils jettent dessus une poignée de cette herbe machée, & qu'au sitôt ils le tirent plus aisément & en plus grande quantité. Les pêcheurs en mettent aussi à leurs hameçons, lorsqu'ils ne peuvent rien prendre; & on dit que leur pêche en devient plus heureuse. Enfin les *Indiens* lui attribuent tant d'usages différens, dont la plupart sont mauvais, que les *Espagnols* croient

en général qu'ils ont fait pacte avec le *Diabte*, pour lui donner ces propriétés. C'est pour cette raison que l'usage en est absolument interdit dans la partie septentrionale du *Pérou*; & on ne le tolère au *Sud* qu'en faveur de ceux qui travaillent aux mines, & qui n'y pourroient résister sans ce secours. C'est l'Inquisition qui connoît des peines imposées à ceux qui transgressent cet ordre.

La feuille de *koka* est un peu plus unie & moins nerveuse que celle de poirier, à cela près elle en approche beaucoup. Quelques-uns la comparent à celle de frézier; mais elle est beaucoup plus mince. L'arbrisseau qui la porte ne s'élève tout au plus qu'à 4 ou 5 pieds de terre. Cette plante croît en abondance, & même plus que par-tout ailleurs, à 30 lieues de *Cicacica*, parmi les *yunnas* sur les frontieres de *Yunghos*. Ces feuilles ont le goût si âpre, qu'elles écorchent

Écorchent la langue de ceux qui n'y font point accoutumés, leur fait jeter une écume des plus dégoûtante, & donne une odeur insupportable à ceux qui en font un usage continuel. On dit qu'elle peut suppléer au défaut d'alimens; & qu'une personne qui en fait usage, peut subsister plusieurs jours sans manger ni se sentir affoiblie.

Les *Indiens* sont cependant mols & lâches à leur ouvrage. C'est peut-être parceque ces feuilles leur ôtent entierement l'appétit, & qu'en conséquence ils ne prennent pas assez d'autre nourriture. Quelques-uns croient qu'elles sont bonnes pour le mal de dents, d'autres pour la guérison des ulcères. Quoi qu'il en soit, les *Indiens* n'en font d'autre usage que de les mâcher sans les avaler, de même que quelques-uns font du tabac en *Europe*.

Les revenus que le *Roi d'Espagne* tire de ce pays, montent à des sommes immenses par les différens

impôts qu'il y lève, dont le plus considérable est le cinquième du produit de toutes les mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de plomb, &c. il retire ces impôts francs; & c'est sous ces conditions qu'il donne l'administration de ces mines à des particuliers, qui font les frais du travail qu'il y faut faire pour en tirer parti, tant pour l'intérêt de Sa Majesté, que pour le leur.

Le *Roi d'Espagne* se réserve & s'approprie toutes les mines de vif-argent, parcequ'elles sont nécessaires pour découvrir les autres; mais il en accorde la jouissance pendant trente ans, à ceux qui les découvrent les premiers. Lorsqu'on trouve une mine, le *Roi* en a 60 perches en circonférence, si elle est d'argent ou de quelque autre métal, excepté de celles d'or dont il n'a que 50 perches. Il a le cinquième de toutes les perles & diamans, la moitié de tous les *Huacas*, qui sont les trésors cachés

des *Indiens* , quand on en peut découvrir, & la marque : outre ce cinquième, on lui paye *un & demi* pour cent sur tout l'or & l'argent qu'on fait transporter en barre ou en lingot. Ces revenus montent à tant de millions, qu'on les peut à peine supputer. Quelques-uns les évaluent à cent vingt millions par an sur le *Pérou* & le *Méxique*.

Les *Indiens* se réservent la connoissance de plusieurs trésors cachés, & de plusieurs mines considérables qu'ils se donnent bien de garde de découvrir aux *Espagnols*, à cause des traitemens barbares & ignominieux qu'ils en reçoivent. Les *Espagnols* s'imaginent que ces mines & ces trésors sont enchantés, & s'amuse de plusieurs contes de morts terribles & surprenantes, arrivées à ceux qui ont tenté de les découvrir : sçavoir, qu'on en a trouvé de morts subitement & d'étranglés : que d'autres ont été emportés dans des tour-

billons, & écrasés par le tonnerre & les éclairs : mais il ne faut pas beaucoup s'étonner des prodiges qu'ils racontent ; en fait de crédulité, ils sont aussi simples que des enfans.

Il est sûr que les *Indiens* connoissent plusieurs mines précieuses qu'ils ne découvriront jamais, crainte qu'on ne les y fasse travailler, ou que les *Espagnols* n'en retirent quelque avantage.

C'est ce qu'on a vu en plusieurs circonstances, mais plus particulièrement encore à l'occasion des mines si fameuses de *Don Salcedo*, à un quart de lieue de *Puno*, sur la montagne de *Hijacota*, d'où l'on tiroit l'argent en lingots avec des ciseaux. Ce fut une maîtresse *Indienne* qu'il avoit, & de laquelle il étoit aimé à la fureur, qui la lui découvrit. Il lui en coûta la tête quelque tems après, par la malice & l'avarice des *Espagnols* qui l'accuserent de méditer une

révolte , parcequ'ils le voyoient trop riche. Sa mort, qu'il subit il y a environ 99 ans , occasionna des guerres civiles entre ceux qui prétendoient à la succession de ses trésors immenses : mais la mine se remplit tellement d'eau pendant le tems de leurs disputes , qu'on ne l'a jamais pu tarir depuis : ce que les *Espagnols* ont regardé comme une punition du ciel. Le *Roi d'Espagne* , depuis , convaincu de l'innocence de *Sabedo* , remit son fils en possession de la mine , & l'admit en même tems dans les emplois du gouvernement.

Il ne faut nullement s'étonner que les *Indiens* soient si réservés pour ne point faire connoître leurs mines , puisqu'ils auroient la peine d'y travailler sans en retirer aucun avantage. Il est vrai qu'il n'y a qu'eux qui puissent soutenir un ouvrage aussi pénible , auquel on ne peut pas même employer les *Noirs*,

parcequ'ils y meurent tous. Les *Indiens* sont beaucoup plus robustes & infiniment plus durs que les *Espagnols*, qui regardent le moindre exercice comme une infamie parmi les Blancs. Ils ne se croient cependant pas deshonorés de vendre de la mercerie & de la quincaillerie le long & aux coins des rues, non plus que d'y porter des paquets.

Les *Indiens* conservent la mémoire de leurs *Inkas* ou Empereurs depuis *Manko Kapak*, qui réduisit en un Royaume tout le *Taguantin Suyu* (c'est ainsi qu'on appelloit le *Pérou* avant la conquête qu'en ont fait les *Espagnols*) leur donna des loix, & établit parmi eux le culte du *Soleil*, qu'il disoit être son pere. *Frézier* en a vu les portraits peints par les *Indiens* de *Kusko*, avec leurs propres habits & de grandeur naturelle. Il remarque à cette occasion qu'il y a une grande différence entre

la tradition Indienne & l'Espagnol-
le : au lieu de 8 Inkas , dont Gar-
cilasso de la Vega & Montalvo
font mention dans leurs histoires ,
il y en a eu 12 selon ces tableaux ,
dont voici les noms avec ceux de
leurs femmes.

LES INKAS. LEURS FEMMES.

1. Manko Kapak.	Mama Oella Vako.
2. Sinchi Roka.	Kora,
3. Llogue Yupangui.	Anavarqui.
4. Maita Kapak.	Yachi.
5. Kapak Yupangui.	Klava.
6. Inga Roka.	Mikay.
7. Yavarvak.	Chisia.
8. Virakocha.	Runtu.
9. Pachachuti.	Anavarqui.
10. Inga Yupangui.	Chinipa Oello.
11. Tupak Inga Yupangui.	Mama Oello.
12. Guayna Kapak.	Koia Piliko Va- ko.

Les Inkas selon les Historiens Espagnols.

1. Mango Kapak.	3. Yaguarguaque.
2. Inga Roka *.	4. Vira Koka.

* Celui-ci est le sixième de la liste qu'en don-
nent les Indiens , selon laquelle les Espagnols
en omettent quatre.

- | | |
|--------------------|-------------------|
| 5. Pachachuti Inga | 7. Guayna Kapak |
| Yupangui, | 8. Guaskar & Ata- |
| 6. Topa Inga Yu- | hualpa. * |
| pangui. * | |

Ces *Inkas* portoient pour marque de leur dignité impériale, une égreffe avec un morceau de frange de laine rouge, qui leur pendoit sur le milieu du front. Ils solennisoient le jour qu'ils prenoient cette marque de dignité, par de grandes réjouissances, comme c'est l'usage en *Europe* lors du couronnement des Rois. On offroit alors plusieurs sacrifices, & on exposoit à la vue du public quantité de vases d'or & d'argent, plusieurs figures de fleurs & de différens animaux, particulièrement de ceux de leur pays. On trouve encore de ces raretés dans les *huakas* ou tombeaux, que le hasard fait quelquefois découvrir.

Malgré les guerres & la destruc-

* Les Indiens ne la comptent point.

tion des *Indiens*, il y a encore aujourd'hui à *Lima* une famille de la race des *Inkas*, dont le *Roi d'Espagne* reconnoît le chef appelé *Ampuero*, comme descendant des Empereurs du *Pérou*. En cette qualité *Sa Majesté Catholique* lui donne le titre de cousin, & ordonne à chaque *Viceroy* de lui rendre une espèce d'hommage public, lorsqu'ils font leur entrée à *Lima*. Pour le recevoir, *Ampuero* s'assied dans un balcon sur un canapé, sa femme à son côté; & le *Viceroy*, monté sur un cheval dressé pour cette cérémonie, lui fait plier les genoux par trois fois, comme pour l'assurer autant de fois de son obéissance. C'est ainsi qu'à l'avénement de chaque *Viceroy* les *Espagnols* honorent encore en apparence la puissance de cet Empereur, qu'ils ont si injustement privé de ses Etats, & la mémoire de la mort d'*Atahualpa*, que *François Pizarro* fit inhumainement

massacrer : les *Indiens* ne l'ont point encore oublié * : l'amour qu'ils ont pour leurs Rois légitimes leur fait encore regretter ces heureux tems.

Dans la plupart des grandes villes de ce pays, ils renouvellent la mémoire de cette mort, par une espèce de tragédie qu'ils représentent dans les rues, le jour de la *Nativité de la Vierge*. Pour cet effet ils s'habillent selon leur ancien usage, & portent les images du *Soleil* & de la *Lune* avec quelques autres symboles de leur idolâtrie. Ils portent des bonnets faits en forme de tête d'aigle, ou de ces oiseaux qu'ils appellent *kondors*; & des habits de plumes avec des ailes si bien ajustées, que de loin on les prendroit pour des oiseaux. Ils boivent beaucoup ces jours-là; & comme ils ont alors,

* Celui-ci n'est cependant point compris dans leur liste, peut-être parcequ'ils le regardoient comme un tiran & un usurpateur.

en quelque façon, toute forte de liberté, ils font autant de mal qu'ils peuvent, avec des pierres qu'ils jettent fort adroitement, soit avec la main ou avec des frondes. Les *Espagnols*, si redoutés parmi eux, ne font point alors en sûreté. Les plus sages se tiennent chez eux, parceque la fin de ces fêtes est toujours fatale pour quelques-uns. On tâche continuellement de supprimer ces solemnités : & on leur a depuis peu interdit l'usage du théâtre, sur lequel ils avoient coutume de représenter la mort de leur *Inka*.

Le nombre des habitans de ce vaste Empire, que les historiens contoient par millions, a beaucoup diminué depuis la conquête qu'en ont fait les *Espagnols* *. Les travaux des mines y ont beaucoup contribué, particulièrement de

* *Barthelemi de las Casas*, Evêque de *Chiapa*, dans la nouvelle Espagne, dit que dans l'espace de cinquante ans les *Espagnols* ont fait périr soixante millions d'Indiens.

celles de *Guancavelica*. Le vif-argent s'infinue & pénètre tellement le corps de ceux qui y travaillent, quelque peu de tems qu'ils y passent, que la plupart en sortent & meurent paralytiques. La cruauté des Corrégidors & des Ministres en a aussi obligé un grand nombre à se retirer dans les pays voisins non conquis, ne pouvant plus supporter le joug tyrannique des *Espagnols*. Passons maintenant à l'examen de ces duretés dont ils les accablent; & voyons ce qui pourroit favoriser l'entreprise d'une puissance étrangere, pour conquérir tout ou partie des Etats des *Espagnols* en ce pays.

La religion Romaine qu'on les a forcé d'embrasser, n'a pas encore pris des racines bien profondes dans les cœurs de la plupart d'entr'eux; ils conservent toujours beaucoup d'affection pour leur ancienne idolâtrie. On en voit souvent adorer encore le *Soleil*, leur ancienne déité.

Ils font cependant naturellement très-dociles , & capables de recevoir de très-bonnes impressions quant à la doctrine & aux mœurs , pour peu qu'on ne leur donnât que de bons exemples : mais comme ils font mal instruits , & , ce qu'il y a encore de pire, c'est qu'ils voient que ceux qui se mêlent de les enseigner , démentent continuellement par leur mauvaise conduite ce qu'ils leurs disent , ils ne sçavent ce qu'ils doivent en croire. Enfin quand on leur défend de voir les femmes , & qu'ils voient les Prêtres & les Moines en entretenir chacun deux ou trois , ils se trouvent naturellement portés à inférer de là , qu'ils ne croient pas eux-mêmes ce qu'ils avancent , ou que la transgression de cette loi est de bien peu de conséquence.

D'ailleurs leurs Curés ne font pas des Pasteurs affectionnés à veiller à leurs intérêts , & à tâcher de les

foulager : ce font au contraire au-
 tant de tyrans pour eux , qui de
 concert avec les *Gouverneurs Es-*
pagnols mettent tout en usage pour
 leur extorquer le plus qu'ils peu-
 vent. Ils les font travailler pour
 eux sans leur donner aucun salai-
 re : bien loin même d'en être seu-
 lement reconnoissans , ils les font
 fouetter & bâtonner pour la moin-
 dre faute. Il y a certains jours de
 la semaine où , conformément à
 une ordonnance du *Roi d'Espa-*
gne , les *Indiens* sont obligés d'al-
 ler au catéchisme : si par hasard
 ils y arrivent un peu tard , au lieu
 de les reprendre charitablement
 & familièrement , leurs Curés les
 maltraitent impitoyablement , &
 même dans l'Eglise. De sorte que
 pour se concilier leur bienveillan-
 ce , chacun leur fait son présent
 soit de *maiz* pour les mules , ou
 de fruit , de grain & de bois , pour
 l'entretien de leur maison.

○ Lorsque ces bons Curés ont quel-

ques morts à enterrer, ou les Sacremens à administrer à quelques malades, ils inventent mille détours pour se procurer & augmenter leurs honoraires. Pour cet effet ils font des stations & autres cérémonies, qu'ils taxent à certain prix. Ils ont même conservé quelques restes de l'ancienne idolâtrie, & font subsister l'abus qu'on avoit autrefois de porter du pain, du vin, &c. aux morts; de sorte que la superstition des *Indiens* a seulement changé de face, entant qu'elle est devenue une cérémonie avantageuse à leurs Prêtres. Quand il va quelques Moines quêter à la campagne pour l'entretien de leur Monastère, ils agissent comme autant de pourvoyeurs d'armée, ils prennent tout ce qui se rencontre sous leur main; & si les propriétaires mécontents ne donnent pas librement l'aumône qu'on leur extorque de cette manière, au lieu de les prier, ils les accablent d'injures.

de reproches , souvent même de coups pour les forcer à se rendre.

Les *Jésuites* se comportent dans leurs missions avec plus de réserve & de prudence. Ils se font si bien ménagé l'affection des *Indiens* , & ont gagné un si entier ascendant sur leur esprit par leurs manieres obligeantes & par la régularité de leur conduite , qu'ils en font ce qu'ils veulent. De plus ils ne leur donnent que de bons exemples : ce qui les affectionne à eux , & en engage beaucoup à se convertir. En effet ces Missionnaires sont véritablement dignes de louanges : on leur reproche seulement de travailler un peu trop à leurs propres intérêts, comme ils ont fait près de la *Paç* chez les *Yongos* & les *Moxos* , dont ils en ont converti quelques-uns à la foi , mais qu'ils ont rendus esclaves de leur société ; de sorte qu'ils ne reçoivent parmi eux aucuns autres *Espagnols* , comme ils ont fait à *Paraguai*.

Voici les raisons qu'ils en donnent dans les *Lettres édifiantes & curieuses*, tom. 8.

« Comme on a reconnu par une
 » longue expérience que le com-
 » merce des Espagnols est très-pré-
 » judiciable aux Indiens, soit qu'ils
 » les traitent avec trop de dureté
 » en les appliquant à des travaux
 » pénibles, soit qu'ils les scanda-
 » lisent par leur vie licentieuse &
 » déréglée; on a obtenu un décret
 » de Sa Majesté Catholique, qui
 » défend à tous les Espagnols d'en-
 » trer dans cette Mission du *Mo-*
 » *xos*, ni d'avoir aucune commu-
 » nication avec les Indiens qui la
 » composent; de sorte que si par
 » nécessité ou par hasard quelque
 » *Espagnol* vient en ce pays-là,
 » le *Pere Missionnaire*, après l'avoir
 » reçu avec charité, & exercé en
 » son endroit les devoirs de l'hof-
 » pitalité chrétienne, le renvoie
 » ensuite dans les terres des Espa-
 » gnols ».

Toutes les vexations que les *Indiens du Pérou* souffrent de la part de leurs Curés , ne sont encore que la moitié de leurs maux : les *Corrégidors* & les *Gouverneurs* les traitent , comme ils ont toujours fait , de la manière la plus dure , malgré les défenses du *Roi d'Espagne*. *Herrera* , qui a écrit en 1551 , dit à ce sujet que le *Roi* avoit ordonné qu'aucun *Vice-roi* ou autre *Ministre* ne fissent travailler les *Indiens* sans les payer de leurs peines : & dans un autre endroit : qu'aucun voyageur , soit dans les villes ou les campagnes , ne prît de provisions , si elles ne lui étoient librement accordées , ou sans en payer la valeur. Ils obligent cependant les *Indiens* à les servir & à travailler pour eux , selon le commerce qu'ils font , sans leur rien donner , pas même leur nourriture. Ils font encore venir quantité de mules de *Tukuman* & du *Chili* , qu'ils vendent à un

prix exorbitant aux *Indiens* chacun de leur département, & qu'ils les forcent d'acheter pour faire leur propre ouvrage, sans leur laisser la liberté d'en avoir autrement.

Le droit que le Roi leur accorde de vendre toutes sortes de marchandises d'*Europe*, dont les habitans de leur département peuvent avoir besoin, leur fournit bien d'autres moyens de vexer les *Indiens*. Lorsque, par exemple, ils n'ont point d'argent comptant, ils prennent des marchandises à crédit de leurs amis qui les leur vendent trois fois plus qu'elles ne valent, parcequ'en cas de mort ils courent risque de perdre la dette : ce qu'on voit tous les jours dans ce pays. On peut juger combien ils en font ensuite payer l'enchère aux *Indiens* : & comme ils distribuent, pour ainsi dire, au fort toutes ces marchandises, il faut bon gré malgré qu'un pauvre *Indien* achete une pièce d'étoffe ou

telle autre marchandise qui lui tombe en partage, qu'il en ait besoin ou non.

Les Gouverneurs ne sont pas les seuls à piller les *Indiens* : les marchands & autres *Espagnols* qui vont en voyage, leur arrachent hardiment ce qu'ils jugent à propos, sans jamais donner d'autre monnoie que des coups, si le propriétaire ose dire un seul mot. C'est une ancienne coutume, qui, pour avoir été défendue, n'en est pas moins en usage; de sorte qu'en bien des endroits, ces pauvres gens pillés de toutes parts, ne peuvent rien garder chez eux, pas même de quoi manger. Ils ne sement du maiz ou du bled qu'autant qu'il leur en faut pour la subsistance de leur famille, & cachent dans des caves la quantité dont ils prévoient avoir besoin pour l'année, où le pere ou la mere, qui seuls en gardent le secret, vont toutes les semaines chercher la provision.

Le parti des *Espagnols* est un peu plus fort, à cause de la grande quantité d'esclaves Noirs qu'on leur porte de *Guinée* & d'*Angola*, & par la voie de *Porto Bello* & de *Panama*, où ils ont des comptoirs : parceque comme ils ne peuvent tenir les *Indiens* sur le pied d'esclaves, ils ont beaucoup moins d'égards pour eux que pour les *Nègres*, qui leur coûtent des sommes immenses, & dont le nombre fait la plus grande partie de leurs richesses & de leur grandeur. Ces nègres prévenus de l'affection de leurs maîtres, se comportent comme eux envers les *Indiens*, & prennent sur eux une espèce d'autorité, qui corrobore encore la haine mortelle qu'il y a entre ces deux nations. Les loix du Royaume interdisent toute alliance, & défendent le commerce de la chair entr'eux, c'est-à-dire, entre les *Noirs* & les *Indiens*, sous peine, pour les *Nègres* mâles, d'avoir les parties de

la génération coupées ; & pour les femmes , d'être fouettées. Ainsi les *Nègres* qui haïssent les *Blancs* dans toutes les autres colonies , font en ce pays d'intelligence avec leurs maîtres. On ne leur permet cependant pas de porter aucunes armes, de peur qu'ils n'en fassent mauvais usage , comme il leur est souvent arrivé.

Il n'y a pas à douter que ces peuples réduits au désespoir sous le joug tyrannique des *Espagnols* , ne desirent avec empressement l'occasion de pouvoir secouer leur joug. *Croyez - vous* , disoient les *Scythes* à *Alexandre le Grand* , que ceux dont vous vous rendez le maître puissent vous aimer. Il n'y a jamais eu d'amour entre le maître & l'esclave ; le droit de faire la guerre subsiste toujours , même pendant la paix la plus profonde. Ils en font même de tems à autres quelques tentatives à *Kusko* , où ils font la plus grande partie des

habitans de cette ville. Mais comme il est étroitement défendu, même aux plus grands d'entr'eux, de porter des armes; c'est-à-dire, de porter ni épée ni stilet, sans une permission particulière, & que d'ailleurs ils sont très-lâches, les *Espagnols* sçavent bien les appaiser par leurs menaces, & les amuser de belles promesses. *Herrera* dit que cette défense fut faite en leur faveur, parceque quand ils étoient yvres, ce qui leur est assez ordinaire, ils se tuoient ou se blefoient les uns les autres.

Gage, qui a demeuré 12 ans à la *Nouvelle Espagne*, & a exercé les fonctions pastorales dans plusieurs endroits de ce vaste Empire, a plus eu d'occasion qu'aucun autre *Européen* de connoître les oppressions que les *Indiens* souffrent de la part des *Espagnols*. Quoique, dit cet Auteur, le *Roi d'Espagne* n'ait jamais voulu consentir que les *Indiens* fussent es-

claves , comme on le lui a voulu conseïller ; leur vie est cependant aussi traversée & aussi dure , que s'ils l'étoient véritablement : car souvent , après avoir bien travaillé pour les *Espagnols* , ils sont , pour toute récompense , maltraités & accablés de coups , & ne reçoivent que très-peu de salaires , & le plus souvent rien du tout. *Gage* en a connu quantité qui , ennuyés d'une pareille tyrannie , se couchoient & refusoient toute nourriture , résolus de se laisser mourir de faim , malgré tout ce qu'il leur pouvoit alléguer pour tâcher de les persuader de ne se pas abandonner à une pareille extrémité.

Comme les *Espagnols* ne sont pas en assez grand nombre au *Pérou* , pour y mener le commerce & cultiver la terre qu'ils ont dans un pays si étendu , & que la plupart d'entr'eux ne sont pas en état d'avoir des esclaves autant qu'il leur en faudroit , ils disent qu'ils sont
obligés

obligés de recourir aux *Indiens* qu'ils dédommagent de leurs peines. En conséquence on donne tous les *Lundis* ou *Dimanches* après midi, un certain nombre de *laboureurs* & autres *ouvriers Indiens* aux *Espagnols*, selon l'étendue de leurs terres, leurs emplois & leur commerce.

Il s'en faut beaucoup que ces corvées se fassent du consentement des *Indiens*: si cependant quelqu'un d'eux ôse quitter le maître chez lequel on l'envoie, avant que la semaine soit finie, on le condamne à être attaché par les mains à un carcan dans la place, pour y être fouetté tout nud. Mais quand ils se plaignent qu'on leur a volé leurs péles, leurs haches, leurs habits, ou autres choses, & qu'on leur a retenu leur salaire, on ne les écoute nullement. Les loix sont cependant égales & réciproques pour les uns & pour les autres. C'est ainsi que pour trois sols, qui

font le prix que les Commissaires préposés à cet effet reçoivent de ceux auxquels ils les livrent , un pauvre *Indien* est obligé de travailler comme un esclave pendant toute une semaine , & de faire tout ce que son maître lui ordonne , sans qu'il lui soit seulement permis de retourner le soir chez lui , quand même il n'en seroit qu'à un quart de lieue : il y en a même qu'on envoie jusqu'à 3 & 4 lieues , & qui ne s'en peuvent retourner que le *Samedi* suivant. Leurs gages sont taxés à 3 réaux ou une demi couronne pour six jours , ce qui n'est pas seulement suffisant pour les nourrir.

On ne peut voir sans compassion jusqu'à quel point ces pauvres malheureux sont tracassés & maltraités par les *Espagnols* , pendant la semaine qu'ils subissent cet esclavage. Les uns vont voir leurs femmes , pendant que leurs pauvres maris font leurs ouvrages : les au-

tres les battent sous prétexte qu'ils ne travaillent pas assez vite : d'autres les percent de leurs épées, & les frappent s'ils osent dire la moindre chose pour leur défense : d'autres leur volent leurs instrumens : d'autres leur retiennent la moitié & souvent tous leurs gages, sous prétexte que leur ouvrage qui leur coûte si cher n'est pas bien fait.

Gage a connu des *Espagnols* qui en faisoient commerce. Quoique leurs terres fussent toutes ensemencées, & qu'ils n'eussent que très-peu ou point du tout d'ouvrage à faire faire, ils tenoient toujours chez eux un certain nombre d'*Indiens*, dont ils sçavoient tirer parti. Les *Lundis* & *Mardis* ils leur faisoient couper & charier autant de bois qu'ils en avoient besoin pour toute la semaine; & les *Mercredis*, connoissant l'empressement des *Indiens* à retourner chez eux, ils composoient pour leur donner la permission d'y aller:

ce qu'ils leur accordoient volontiers moyennant un ou deux réaux. Voilà comme les *Espagnols* font faire leur ouvrage, s'entretiennent de bois, & retirent encore autant d'argent, qu'il leur en faut pour s'entretenir pendant deux semaines de chocolat & autres provisions de bouche.

D'autres qui n'ont rien à leur faire faire, les vendent pour cette semaine à d'autres qui peuvent les employer, moyennant un réal, que ce nouveau maître est bien assuré de leur retenir sur leurs gages. Ils sont pareillement obligés dans toutes les villes d'accompagner les voyageurs jusqu'au premier passage, soit pour conduire leurs mules ou porter leurs valises; & quand ils sont arrivés, au lieu de les payer, on leur suscite quelque querelle pour avoir occasion de les maltraiter, & de les renvoyer sans leur rien donner. Ils ne rougissent pas de charger sur le dos de ces

pauvres malheureux , des coffres & des malles de plus d'un cent pefant , qu'ils leur font porter pendant des journées entieres , & quelquefois même deux ou trois de fuite. Ils attachent ces coffres avec une corde de chaque côté , & une bande de cuir au milieu qu'ils appuient fur leur front ; de forte que tout le fardeau porte fur cet endroit , où il intercepte la circulation , leur écorche le vifage , & leur arrache tous les cheveux : ce qui les rend chauves , à quoi on les reconnoît fous le nom de *Lamemez*.

Ainsi accablés d'outrages , ces pauvres malheureux implorent encore la justice de *Dieu* , auquel ils demandent leur liberté. Ils n'ont confiance qu'aux Prêtres & aux Moines , qui trouvent leur compte à les appaifer , lorsqu'ils font fur le point de fe mutiner. Ils leur perfuadent fous de fpécieux prétextes , que c'eft pour l'amour de

Dieu & le bien de l'Etat qu'on les véxe & qu'on les harrasse de cette maniere.

C'est ainfi que les *Moines* trouvent le secret d'appaiser les *Indiens* dans plusieurs endroits du *Jukatan*, qui en 1632 étoient sur le point de se révolter contre le Gouverneur, parcequ'il les vouloit obliger à lui apporter & lui vendre leur volaille, leurs dindes, leur miel, leur cire, &c. au prix qu'il les demandoit, afin de les pouvoir revendre à plus haut prix. Cette circonstance les obligea de se retirer dans les bois & sur les montagnes, où ils demeurèrent pendant quelques mois dans une espèce de rébellion, jusqu'à ce qu'enfin les *Cordéliers*, qui ont le plus grand ascendant sur eux, les engageassent à revenir chez eux, sous promesse que le Gouverneur leur pardonnoit & les traiteroit mieux à l'avenir.

Les *Espagnols* ont recours à toute

forte de ruses pour les voler ; & comme ils sçavent qu'ils sont passionnés pour les liqueurs , ils en vont vendre dans la campagne de falsifiées : ce qui est néanmoins étroitement défendu. Lorsqu'ils les voient souls & hors d'état de boire davantage , ils les leur font payer le double , les font coucher , & lorsqu'ils sont endormis , leur prennent tout ce qu'ils ont dans leurs poches. C'est à peu près de cette maniere qu'ils sont traités à *Guan-temala* par ceux qui tiennent les *Bodegones* , qui sont des espèces de tavernes à peu près comme des boutiques d'épicier ; car , outre le vin & les liqueurs , on y vend de la chandelle , du poisson , du sel , du fromage , du lard fumé , &c. & quand ils ne se soumettent point avec douceur , on les passe dehors après les avoir bien battus & maltraités. On disoit , du tems que *Gage* y étoit , qu'un de ces *taverniers* , appellé *Juan Ramos* , s'étoit

fait à ce métier une fortune de 200000 livres, dont il en avoit donné 80000 en mariage à sa fille. Voler, enyvrer, & occasionner la mort d'un *Indien*, ajoute *Gage*, n'est qu'une peccatille parmi les *Espagnols*, qui ne font pas plus d'état d'en voir périr un, que de voir mourir un veau ou un mouton.

Gage attribue cette tyrannie des *Espagnols* envers les *Indiens*, à la crainte qu'ils ont de les voir en si grand nombre. Ils sont au moins mille contre un *Espagnol*, & ils augmentent tous les jours en famille & en richesse. Les *Espagnols* appréhendent qu'en devenant trop puissans ils ne se révoltent ou ne se liguent contr'eux avec quelques-uns de leurs ennemis : c'est pour cela qu'on leur défend d'avoir ni flèches, ni arc. Mais ce qu'ils croient être leur sûreté, seroit dans l'occasion celle de leurs ennemis ; & cette sûreté apparente deviendroit leur ruine & tourne-

roit à leur désavantage , en rendant inutile , dans une pareille occasion , une si grande multitude d'*Indiens*.

Quant aux *Espagnols* , si on les considère en eux-mêmes , excepté dans les villes où ils sont en plus grand nombre , il n'y en a que très-peu de répandus dans tout ce vaste Empire , & ils ne pourroient fournir qu'une très-petite armée , encore n'y en auroit-il que très-peu en état de porter les armes ; & ceux qui le feroient , ne pourroient pas faire grand'chose sans canons & munitions. On verroit alors les *Indiens* se déchaîner contre eux , & ils seroient tout à la fois assiégés extérieurement & intérieurement.

L'on voit de-là , dit *Gage* , le peu de fondement de ceux qui assurent qu'il seroit à présent plus difficile de réussir dans la conquête de cette partie de l'*Amérique* , qu'il ne l'étoit du tems de *Cortez* , par-

cequ'il n'y avoit alors que des gens grossiers & sans armes à réduire ; au lieu qu'on auroit aujourd'hui les *Indiens* & les *Espagnols* à combattre. Mais cette raison n'est pas solide : au contraire , les *Indiens* étoient parfaitement versés dans le métier de la guerre qu'ils se faisoient entr'eux , & sçavoient se servir fort adroitement de leurs arcs , de leurs flèches , de leurs dards & autres armes ; de plus ils soutenoient leurs batailles & leurs combats en gens déterminés , comme on le voit par les histoires de ce tems-là. Aujourd'hui ils sont sans armes , opprimés & lâches : ils ont peur d'un coup de fusil , & n'osent pas même soutenir le regard d'un *Espagnol*. Il n'y a donc rien à craindre de leur côté. Il n'y a pas beaucoup à appréhender non plus de la part des *Espagnols* , qui dans tous les vastes Etats de *Guatemala* , ne pourroient pas lever une armée de 5000 hommes , ni défendre les

différens passages dans ce pays qui seroit à parcourir & même à réduire, en y entrant par plusieurs endroits à la fois, d'autant plus que les *Espagnols* ne pourroient s'opposer qu'à un seul passage. Les esclaves même profiteroient sans doute volontiers de cette occasion, & se déclareroient contr'eux dans les vues d'obtenir leur liberté. Enfin les *Créoles* se réjouiroient d'une pareille fête, aimant mieux vivre en liberté sous un peuple étranger, que d'être plus long-tems opprimés par leurs propres compatriotes.

Quant aux *Créoles* ou *Créolios*, comme les appelle cet Auteur, il assure que la haine qu'ils portent aux *Espagnols* est si grande, qu'il n'y auroit peut-être rien de plus avantageux pour ceux qui voudroient faire la conquête du *Pérou*.

Cette haine mortelle vient premierement du panchant que les *Créoles* ont toujours eu à s'inter-

dire tout commerce avec les *Espagnols*, & à renoncer au Gouvernement, auquel ils prévoyoyent bien n'avoir jamais de part. Car, quoique plusieurs d'entr'eux soient fortis des plus illustres familles d'*Espagne*, on n'en admet aucun à posséder aucune charge. Les *Espagnols* ne se contentent pas de les priver de tout emploi, ils les insultent tous les jours, les traitent comme des gens incapables d'entrer dans le gouvernement des affaires publiques, & les appellent *demi-Indiens*.

Cette anthipatie universelle s'est glissée jusque dans l'Eglise, où il est rare de voir un seul Prêtre *Créole* parvenir à la dignité Episcopale, ou seulement à celle de Chanoine dans une Cathédrale. Elle regne à peu près dans le même goût dans les Communautés Religieuses, qui depuis quelque tems font tout ce qu'ils peuvent, pour empêcher les *Créoles* de par-

venir à aucune dignité dans leurs Couvents, & ne les y reçoivent qu'avec beaucoup de difficulté. Et lorsqu'ils ont été contraints d'y en admettre quelques-uns, tous les Provinciaux, Prieurs & Supérieurs étoient *Européens*, excepté depuis peu qu'en certaines Provinces ils ont pris le dessus, rempli leurs maisons de *Créoles*, & entièrement refusé de recevoir chez eux des *Espagnols*, comme il se pratiquoit autrefois, & se pratique encore ailleurs.

Les *Créoles* regardent ce traitement comme une espèce d'esclavage de la part des *Espagnols*; & en sont si irrités, qu'ils se joindroient volontiers à quelqu'étranger que ce fût pour secouer un pareil joug. Gage leur a souvent entendu dire qu'ils aimeroient mieux dépendre de tout autre & même des *Hollandois*, que des *Espagnols*, pourvu qu'ils pussent librement exercer leur religion. D'au-

tres auroient voulu que quand les *Hollandois* prirent *Truxillo* dans le *Honduras*, ils eussent poussé leurs conquêtes plus avant, en disant qu'ils auroient été les bienvenus; & que la religion qu'ils exerçoient dans un si grand esclavage, n'avoit en elle-même aucune douceur.

Ce fut cette haine mortelle qui en 1634 disposa si bien les *Créoles* à se ranger du parti de *Don Alouzo de Zerna*, Archevêque, contre le Marquis de *Gelves*, Viceroy du *Méxique*, lors du tumulte qui arriva dans cette ville, d'où le Viceroy fut contraint de s'enfuir pour mettre sa vie en plus grande assurance; & ils auroient entièrement renversé le Gouvernement *Espagnol*, si quelques Prêtres ne les en eussent empêchés. Les *Créoles* furent les principaux acteurs de cette cabale: aujourd'hui même encore ils veillent & veilleront toujours l'occasion de s'affranchir du joug *Espagnol*.

Il paroît par toutes ces remarques répandues dans tous les ouvrages de *Gage*, que cet Auteur qui écrivoit du tems de *Cromwell*, avoit envie d'exciter ses compatriotes à faire quelques tentatives pour envahir les Etats des *Espagnols* en *Amérique*. Après avoir blâmé dans sa préface le tort qu'eut *Henri VII.* qui, quoiqu'en paix & dans une situation des plus florissante, refusa l'offre que lui fit *C. Colomb* de lui découvrir ce pays, pendant que *Ferdinand d'Arragon* l'accepta dans une circonstance où il étoit entièrement occupé de la guerre qu'il faisoit contre les *Maures*, & si épuisé qu'il fut obligé d'emprunter de l'argent de gens très-minces, pour soutenir & avancer cette expédition. Il donne à comprendre que la chose se pourroit encore, pourvu qu'on y apportât les précautions nécessaires qu'étant en possession des *Isles Barbades* & des autres *Isles Caraïbes*,

cette circonstance les avance non seulement de la moitié du chemin, mais de plus dispose leurs gens à l'entreprendre en les accoutumant au climat.

« Cette difficulté, continue-t-il, n'est pas si grande qu'on se la pourroit imaginer ; & j'ose assurer de science certaine qu'il n'en auroit pas plus coûté de peine ni de frais pour conquérir tant de grandes villes & de si vastes pays, qu'on peut à juste titre leur donner le nom de Royaume, qu'on a été obligé d'en esfuyer pour s'établir dans une de ces petites Isles ».

Il observe ailleurs qu'il a souvent vu les *Espagnols* s'étonner que les *Anglois* établis sur les côtes septentrionales de l'*Amérique*, ne soient pas avancés plus avant dans ces terres ; il ajoute cette réflexion : *Il faut sûrement qu'ils craignent les Indiens, ou qu'ils se contentent d'avoir, moyennant un peu de tabac,*

tout ce qu'il leur faut pour les entretenir dans leur paresse.

Après tout il reste à sçavoir s'il feroit avantageux à toute autre nation de l'*Europe* de posséder les Etats des *Espagnols* en *Amérique*, & si les autres Puissances de l'*Europe* ensemble souffriroient qu'ils passassent en d'autres mains. Car on croit d'un côté que l'acquisition de tant de biens rendroit la conquête du reste de l'*Europe* aisée à toute autre nation qu'aux *Espagnols*, qui sont obligés d'en dépenser la meilleure partie, pour se procurer toutes les commodités que leur orgueil & leur mollesse leur font desirer; & il seroit à craindre de l'autre que la même cause ne produisît sur tout autre les mêmes effets; & que telle nation qui hériteroit des richesses des *Espagnols*, n'héritât en même tems de leur mollesse & du mépris qu'ils ont pour les arts.

F I N.

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page. The text is mirrored and difficult to decipher.

REFLEXIONS
PHYSIQUES
SUR
LES CAUSES
DES TREMBLEMENS
DE TERRE,
PRÉSENTÉES

*A la Société Royale de LONDRES
le 5 avril 1750. V. S. par M.
Etienne HALES, de la Société
Royale de LONDRES.*

REFFLEXIONS
PHYSIQUES
SUR
LES CAUSES
DES TREMBLEMENTS
DE TERRE
PRÉSENTÉES

À la Société Royale de Londres
le 5 avril 1750. V. S. par M.
Bernard de La Motte, de la Société
Royale de Londres.



REFLEXIONS
PHYSIQUES
SUR LES CAUSES

Des tremblemens de terre.

LEs derniers tremblemens de terre, arrivés à Londres & en quelques autres parties de l'Angleterre, ayant excité la curiosité des Sçavans à en rechercher les causes tant naturelles que surnaturelles ; & *M. l'Evêque* de Londres les ayant regardées comme surnaturelles dans sa sçavante lettre adressée au Clergé & au peuple de Londres & de Westminster, reçue avec une approbation unanime : je vais donner une légère idée de ce qui me paroît le plus probablement pouvoir en être la cause physique.

Mais il me faut auparavant prévenir les objections de quelques personnes judicieuses, qui pourroient trouver mauvaises les moindres recherches que l'on voudroit faire pour donner une raison physique des tremblemens de terre, qui, n'arrivant que très-rarement dans ces parties septentrionales du monde, doivent être regardés comme d'autant plus surnaturels. On doit faire attention que le cours ordinaire de la nature n'est pas moins l'effet de la puissance divine, que les événemens surnaturels & extraordinaires; Dieu se plaît quelquefois à déranger l'ordre de la nature, pour punir l'homme de sa désobéissance & de ses égaremens: ce qu'il ne fait que pour le rendre plus parfait. Tout événement lui est soumis, & accomplit sa volonté. Il y en a d'autres au contraire qui font peu de cas des tremblemens de terre, parcequ'on les peut regarder comme les

effets ou les productions de la nature. On ne doit cependant pas cesser d'admirer la main de Dieu dans des événemens où elle dirige entierement la nature, particulièrement dans des événemens aussi rares & aussi extraordinaires, que sont les tremblemens de terre. Dieu se fert de toutes les créatures comme des instrumens de sa volonté. Toute cause, morale ou physique, est soumise à sa direction. Lorsqu'il afflige une Province de la famine, est-ce moins l'effet de sa toute-puissance, parcequ'on en connoît la cause, telle que peut être une grande sécheresse, ou autres saisons contraires, &c. *feux de l'air, grêle, neige & exhalaisons, vents tempestueux & tourbillons qui exécutez ses ordres & ses volontés!* Ps. cXLVIII. 8. * Les infections de l'air, les maladies pestilentielles, les tremblemens de

* Ignis, grando, nix, glacies, spiritus procellarum quæ faciunt verbum ejus.

terre, enfin tous les différens fléaux, quoique les suites du cours des opérations de la nature, n'en sont pas moins les effets de la divine Puissance.

Cette divine Puissance ne se borne pas à régler & à diriger l'économie de la nature, elle n'influe pas moins sur les actions morales; elle tourne à son plaisir le cœur des Princes & des Souverains, pour punir l'homme, comme il n'arrive que trop souvent, par la guerre, ce fléau, cet ennemi du genre humain. Nous ne devons donc pas passer légèrement sur les tremblemens de terre, parceque nous nous croyons assez versés dans la connoissance des choses naturelles, pour en pouvoir donner une raison du moins probable; ni ne devons pas pour cela nous livrer avec moins de réserve au panchant de nos passions. Si la justice n'a rien à nous reprocher ici-bas, nous ne serons pas pour
cela

cela long-tems , sans ressentir les effets d'un terrible châtement.

Car , parceque la sentence ne se prononce pas sitôt contre les méchans , les enfans des hommes commettent le crime sans aucune crainte.

Mais néanmoins cette patience même avec laquelle le pécheur est souffert après avoir commis cent fois des crimes , m'a fait connoître que ceux qui craignent Dieu & qui respectent sa face , seront heureux.

*Que les méchans ne réussissent point , que les jours de leur vie ne soient pas longs , & que ceux qui ne craignent point la face du Seigneur passent comme l'ombre. Eccles. 8. 11 , 12 , 13. **

* Etenim quia non profertur citò contra malos sententia , absque timore ullo filii hominum perpetrant mala.

Attamen peccator ex eo quòd centies facit malum & per patientiam sustentatur , ego cognovi quòd erit bonum timentibus Deum , quia verentur faciem ejus.

Non sit bonum impio , nec prolongentur dies

R

Je pourrois fort à propos parler ici d'un autre fléau assez sensible & continuel, dont nous souffrons depuis long tems & qui paroît très-disposé à se perpétuer tant chez nous que chez les autres nations : fléau le plus fatal qui puisse jamais affliger le genre humain ; fléau le plus contraire & le plus pernicieux non seulement à la vie & à la santé, mais même au salut des hommes. Je veux parler des liqueurs spiritueuses, eaux distillées & autres liqueurs quelconques. Si Dieu permettoit qu'il y eût autant d'hommes détruits par les tremblemens de terre, qu'il y en a continuellement d'empoisonnés par les liqueurs spiritueuses, dont le nombre est pour ainsi dire infini, quelle terreur, quelle consternation ne répandroient-ils pas partout ? Mais hélas ! avec quelle indifférence, avec quelle tranquillité

ejus, sed quasi umbram transeant, qui non timent faciem Domini. Eccles. 8. 11. 12. 13.

ou plutôt avec quelle complaisance ce dangereux poison & des corps & des ames, n'est-il pas reçu, ou pour mieux dire, n'est-il pas entretenu parmi nous? De sorte qu'il est à présent, par un juste arrêt, devenu la peine & le châtement du genre humain, & même le plus grand qu'il ait jamais subi. Nonobstant tout cela, cet ennemi flatteur aveugle & gagne si bien les hommes, qu'il répand par-tout ses fatales influences, faisant continuellement & de plus en plus des ravages affreux tant sur la santé que sur les mœurs, jusqu'au point même d'avilir ou plutôt d'anéantir la condition de l'homme.

Pour revenir aux tremblemens de terre, & particulièrement à celui qui arriva à Londres le 19 mars 1750, environ sur les cinq heures quarante minutes du matin. J'étois alors éveillé dans mon lit, dans une salle près l'Eglise de S. Martin à Londres: je m'apperçus fort sen-

siblement que mon lit trembloit, & conséquemment que la terre devoit trembler aussi. J'entendis tout d'un coup un bruit sourd dans la maison, qui se termina par un grand fracas dans l'air, à peu près semblable au bruit d'un petit canon. Ce tremblement dura environ trois à quatre secondes. Les soldats qui étoient en faction dans le parc de S. James, & ceux qui étoient levés alors, virent un nuage noir, avec des éclairs considérables, précisément avant le commencement du tremblement de terre; à cela près, il faisoit fort beau tems.

On remarque dans les relations des tremblemens de terre, qu'ils arrivent tous dans un beau tems, avec un nuage noir; & quoique le ciel soit serein dans le moment même du tremblement de terre, il paroît cependant souvent chargé de quantité de matieres sulphureuses & inflammables, telles que

peuvent être des feux - follets & autres météores.

J'ai démontré il y a plusieurs années dans mon *Appendix des statiques végétaux*, expérience 3. l'effet que produit le mélange d'un air pur avec un air sulphureux : *sçavoir*, en renversant dans un sceau d'eau un flacon de verre d'environ deux pintes, ayant le cou long de vingt pouces sur deux de large ; & en mettant au dessous dans un flacon aussi de verre, dont le cou soit long & étroit, un mélange d'eau forte & de *pyrites* * en poudre, il se fait aussitôt une vive fermentation qui remplit le flacon de fumées rougeâtres & sulphureuses, qui, engendrant une plus grande quantité d'air qu'elles n'en détruisent, font descendre considérablement l'eau dont le cou du flacon étoit rempli. Si deux ou trois heures après que l'air rougeâtre & sulphureux, qui occupoit

* C'est la pierre dont on fait le vitriol.

la partie supérieure, s'est éclairci; on retire de l'eau le flacon renversé, autant de tems seulement qu'il en faut pour laisser tomber l'eau qui étoit dans son cou, qu'on peut supposer être une pinte. Il entrera aussitôt une égale quantité de nouvel air dans le cou du flacon qu'il faut sur le champ remettre dans l'eau; & du mélange de ce nouvel air avec l'air sulfureux qui s'étoit éclairci, il se fera tout d'un coup une forte fermentation, au moyen de laquelle, de clairs & transparens qu'ils étoient auparavant, ils formeront une fumée rougeâtre de la couleur de ces vapeurs qui ont paru plusieurs fois avant les derniers tremblemens de terre.

Cette fermentation détruira une quantité d'air à peu près égale à celle du nouvel air qu'on aura laissé entrer; ce qui est évident par l'ascension de l'eau qui étoit dans le cou du flacon, presque aussi haute

qu'auparavant. Si après que la fermentation de ces différens airs est passée, & qu'ils sont redevenus clairs, on admet de nouvel air comme auparavant; ces airs deviendront de nouveau rougeâtres, & détruiront comme auparavant l'air nouvellement admis; & cela après plusieurs opérations ainsi répétées. Mais après chaque opération, la destruction du nouvel air se fera de moins en moins, jusqu'à ce qu'enfin il ne s'en détruise plus. Il arrivera la même chose après plusieurs semaines d'interstice, pourvu cependant que l'on n'ait point trop introduit de nouvel air. Or je trouve la quantité de nouvel air ainsi détruite, à peu près égale à la première quantité d'air sulfureux dans le flacon renversé.

Si cette expérience nous fournit une preuve convaincante de la vive agitation & de l'effervescence que produit le mélange d'un nouvel air avec un air chargé de va-

peurs sulphureuses , qui se sont élevées de différentes substances minérales , particulièrement des *pyrites* qui abondent dans la terre , ne pouvons - nous pas vraisemblablement conclure que cette chaleur insupportable & accablante que nous sentons quelquefois , vient de la fermentation intestinale qui se fait entre l'air & les vapeurs sulphureuses qui se sont exhalées de la terre , & qui cesse aussitôt que l'air & ces vapeurs sont également & parfaitement mêlées ensemble ? Comme il arrive aussi dans les effervescences & fermentations d'autres liqueurs. Ainsi l'observation ordinaire que les éclairs refroidissent l'air , paroît être fondée sur une bonne raison : *sçavoir* , qu'ils sont les plus grands & les derniers efforts de cette effervescence.

Ne pouvons-nous pas probablement aussi conclure que le premier feu des éclairs provient du mélange

subit de l'air pur & serein qui est au-dessus des nues, avec les vapeurs sulphureuses qui se sont quelquefois élevées en grande quantité immédiatement au-dessous de ces mêmes nues; puisqu'ordinairement les plus grands coups de tonnerre n'arrivent que lorsque le ciel est chargé de nuages noirs, & qu'il tonne rarement sans ces fortes de nuages: les nuages faisant dans cette occasion à peu près le même effet que le flacon renversé dont nous avons parlé; faisant, dis-je, la separation de l'air pur & des airs sulphureux, qui, de même que les airs enfermés dans ce flacon, venant à se mêler tout d'un coup au travers des interstices des nues, doivent conséquemment produire une fermentation plus violente, que si ces différens airs s'étoient mêlés peu à peu, sans l'interposition des nues par l'ascension graduée & continue des vapeurs sulphureuses &

très-chaudes qui s'élevent de la terre, & l'abbaissement de l'air froid & ferein. Et quoiqu'il n'y eût aucune étincelle de lumiere dans le flacon, cependant, lorsqu'il s'éleve une fermentation si subite parmi une si grande quantité de telles vapeurs dans la pleine expansion de l'air, il paroît assez probable qu'elle puisse acquérir assez de rapidité, pour allumer les vapeurs sulphureuses, & par ce moyen produire des éclairs.

Or puisque des effets qu'on a remarqué que produisent les éclairs sur les animaux qu'ils tuent souvent, en détruisant en eux l'élasticité de l'air : comme aussi de la force qu'ils ont d'enfoncer les fenêtrés en dehors, en détruisant l'élasticité de l'air au dehors de ces fenêtrés ; puisque, dis-je, il est probable de-là que les vapeurs sulphureuses détruisent une grande quantité d'air élastique, il se doit faire de grandes commotions &

concussions dans l'air, lorsqu'il se précipite dans ces places vuides: ce qu'il doit nécessairement faire avec une grande vitesse. Le Docteur Papin a calculé que la vitesse avec laquelle l'air entre dans un récipient vuide, lorsqu'il y est poussé par la pression de toute l'atmosphère, est à raison de 1305 pieds pendant l'espace d'une seconde: ce qui est à raison de 889 milles par heure: vitesse près de 18 fois plus grande que celle des plus fortes tempêtes, qui est estimée être à raison de 50 milles par heure *. Nous voyons de-là qu'un fort ouragan peut provenir de l'affoiblissement de l'élasticité de l'air en quelque endroit relativement à toute l'atmosphère. Il ne faut donc pas s'étonner si de si fortes commotions produisent des ouragans & des *grains*, particulièrement dans les pays chauds, où

* Lowthorps abridgment, Philos. trans. V. I. p. 586.

les vapeurs sulphureuses & aqueuses produisent des effets d'autant plus violens, qu'elles s'y élèvent plus haut & en plus grande quantité.

Monfieur de Buffon dans son histoire naturelle, parle des nuages noirs & obscurs que l'on voit en l'air, aux environs du Cap de Bonne Espérance, & dans l'Océan le long des côtes de Guinée que les marins appellent *œils-de-bœuf*, qui sont pour l'ordinaire les avant-coureurs de quelques terribles tempêtes ou ouragans : d'où l'on peut croire que ce sont d'abondantes collections de vapeurs sulphureuses, qui, en détruisant tout d'un coup une grande quantité d'air élastique, font entrer avec la dernière violence l'air circonvoisin dans ce vuide, & produisent par ce moyen des tempêtes & des ouragans. On a quelquefois, le long des côtes de Guinée, trois ou quatre de ces ouragans à essuyer par

jour, qui sont toujours précédés de ces nuages noirs & sulphureux, le tems étant alors clair & serein, & la mer calme, qui tout d'un coup se changent l'un & l'autre, & deviennent orageux par le choc de ces nuages sulphureux. On n'a jamais eu de tremblemens de terre à la Jamaïque, lorsqu'il a fait assez de vent pour disperfer ces vapeurs sulphureuses.

Nous trouvons à peu près les mêmes circonstances dans le dernier tremblement de terre arrivé à Londres, que dans les relations de plusieurs autres tremblemens de terre. Ils sont ordinairement précédés d'un tems calme & d'un nuage noirâtre & sulphureux, qui se disperferoit probablement comme un brouillard, s'il faisoit du vent : ce qui empêcheroit le tremblement de terre, qui n'est vraisemblablement occasionné que par l'embrasement subit de ce nuage sulphureux, qui est alors plus près

de la surface de la terre, que la matiere ordinaire des éclairs, & dans une conjoncture où les vapeurs sulphureuses s'élevent de la terre en plus grande quantité qu'à l'ordinaire : ce qui vient souvent d'une longue suite de tems chaud & sec. Dans ces circonstances les vapeurs sulphureuses qui s'élevent dans le sein de la terre, peuvent probablement prendre feu ; & par ce moyen occasionner un embrâsement qui s'allume d'abord sous la surface de la terre, non pas à une grande profondeur, dont le choc est la cause immédiate des tremblemens de terre *.

Je sçais qu'il ne paroît pas trop

* C'est à peu près ainsi que l'on suppose que ces météores, appellés *étoiles chéantes*, s'allument en forme d'éclair à la partie supérieure d'une traînée de matiere sulphureuse, qui se communique à la partie inférieure en forme de fusée ; de même qu'une chandelle nouvellement éteinte est aussitôt rallumée au moyen d'une autre chandelle allumée, que l'on tient au dessus à une certaine distance dans la traînée de fumée sulphureuse, de celle qui vient d'être éteinte & que l'on veut rallumer.

probable que les vapeurs sulphureuses, qui s'élevent dans le sein de la terre, s'allument ainsi; mais puisqu'elles montent & s'élevent continuellement au travers des pores de la terre, plus ou moins selon les sages & utiles desseins de la nature, il est évident qu'elles ont du vuide par où elles peuvent passer: de plus, comme dit M. de Buffon, les Naturalistes ont observé des fentes perpendiculaires & obliques dans toutes sortes de couches de terre, non seulement dans les rochers, mais généralement dans toute sorte de terre qui n'a point été fouillée, comme on le peut remarquer dans les endroits où la terre est ouverte à une certaine profondeur. Or ces fentes sont occasionnées par la sécheresse de plusieurs couches horizontales de terre, & sont plus ou moins larges, relativement à la longueur des saisons plus ou moins chaudes & sèches, qui sont d'ordinaire les pré-

curseurs des tremblemens de terre; à quoi le choc des matieres sulphureuses peut encore probablement contribuer.

Il est à remarquer que les feux souterrains même, selon l'opinion de Borelly & de quelques autres Naturalistes, commencent d'abord à s'allumer près de la surface & le haut des montagnes, & non pas dans les cavernes & au pied de ces montagnes, au moyen de la fermentation des *pyrites* & des matieres sulphureuses.

Monfieur de Buffon dit que les tremblemens de terre sont très-fréquens dans les endroits où il y a des feux souterrains, & des matieres sulphureuses en abondance: mais que, quoique ces fortes de matieres brulent pendant long-tems, les tremblemens de terre qui en résultent ne s'étendent pas fort loin. Les autres tremblemens de terre au contraire, qui ne sont point occasionnés par des feux

Souterrains, s'étendent quelquefois à une grande distance. Ils s'étendent aussi beaucoup plus loin *Est* & *Ouest*, que *Nord* & *Sud*; & secouent une certaine espace de terre avec différens degrés de force dans les différens endroits de leur étendue, relativement à la différente quantité de matiere sulphureuse inflammable, qui se trouve en différens endroits.

On a remarqué que ces fortes de tremblemens de terre sont progressifs, & ont le tems de se communiquer à une distance fort éloignée, quelquefois même jusqu'à la distance de quelques mille lieues. Ce sont des chocs momentanés en chaque endroit près la surface de la terre; & c'est pour cela qu'ils ne produisent pas des montagnes ni des isles près des autres isles, comme font quelquefois les feux souterrains & les tremblemens de terre qu'ils occasionnent.

On a cru que le dernier trem-

blement de terre, arrivé à Londres le 19 mars, se fit de l'*Est* à l'*Ouest*. M. de Buffon parle d'un tremblement de terre arrivé à Smirne en l'année 1688, qui se fit de l'*Ouest* à l'*Est*. C'a été le contraire dans celui de Londres; & on a observé en conséquence que les arcs-en-ciels rougeâtres, qu'on a vu plusieurs jours avant ce tremblement de terre, s'élevoient dans l'*Est* & alloient vers l'*Ouest*. On a remarqué, après le tremblement de terre arrivé à Smirne, que les murailles qui étoient exposées *Est* & *Ouest* furent renversées, que celles au contraire qui étoient *Nord* & *Sud* resterent dans leur état; & que les maisons bâties sur les rochers se soutinrent mieux, que celles qui étoient en pleine terre *. On a remarqué que les

* M. de Buffon dit que dans les tremblemens de terre les vibrations de la terre se font ordinairement faites du *Nord* au *Sud*, comme il a apparu par le mouvement des lampes pendues dans les Eglises: ce qui prouve que, quoique

eaux se troublèrent la veille d'un tremblement de terre à Boulognes en Italie : ce qui fut probablement occasionné par l'ascension d'une grande quantité de vapeurs sulphureuses au travers des pôles de la terre.

Quant au bruit sourd qu'on entend ordinairement lors des tremblemens de terre , il paroît assez vraisemblablement venir de la forte agitation, que la violente commotion d'une si grande masse de terre cause dans le fluide éthéréal électrique. Car si le foible mouvement d'un petit globe de verre peut émouvoir ce fluide, au point d'en faire sortir de la lumière qui ait la même vitesse que les éclairs,

le progrès du tremblement de terre arrivé à Smirne fût de l'Est à l'Ouest, les vibrations de la terre auroient pu se faire du Nord au Sud, & par ce moyen occasionner la chute des murailles exposées de l'Est à l'Ouest, mais non pas de celles qui étoient du Nord au Sud. Preuve convainquante que plus le passage étoit libre, plus les chocs furent violens dans les fentes de la terre, qui, étant Est & Ouest, doivent produire les vibrations Nord & Sud.

& de la force suffisamment pour tuer des animaux ; à quelle plus grande agitation ne peut-il pas probablement être porté par la violence des chocs , d'où résulte un tremblement de terre ? On a remarqué qu'un coup de canon , tiré dans le parc S. James , électrise les vitres des fenêtres du trésor. Et ce qui le confirme encore davantage , est l'analogie qu'il y a entr'eux à autres égards. Car comme le fluide électrique se glisse avec la vitesse même des éclairs , le long des corps les plus solides , tels que peuvent être le fer , &c. & comme je l'ai vu parcourir seulement la surface irrégulière d'un cuir doré ; de même on a observé que les corps solides sont les conducteurs des éclairs qui fendent les arbres , & qu'on a vu parcourir & fondre le fil d'archal d'une sonnette , &c.

On a remarqué en conséquence , lors des grands tremblemens de

terre arrivés à la Jamaïque, qu'on entendoit le plus grand bruit sur le haut des montagnes couvertes de rochers; & dans le dernier tremblement de terre, arrivé le 19 mars à Londres, on a cru entendre le plus grand bruit près de ces vastes bâtimens de pierre; tels que sont les Eglises, les tours, & les pyramides. Pour moi, qui demeure in *Duke's court*, près l'Eglise S. Martin, & qui étois éveillé pendant tout le tems du tremblement de terre, j'entendis fort clairement un grand bruit en l'air, à peu près semblable à celui d'un petit canon: ce qui me fit conjecturer que ce bruit étoit occasionné par le choc & en même tems la dilatation subite du fluide électrique au haut de la pyramide de S. Martin, où tout ce fluide venant à se heurter, fit par sa dilatation d'autant plus de bruit, qu'en se glissant d'abord le long de la partie la plus large

406 *REFLEXIONS RHYSIQ.*
de la tour, il avoit été plus forte-
ment comprimé & pressé vers la
pointe de la pyramide.





RELATION

D'UN TREMBLEMENT

DE TERRE,

*Arrivé au PORT ROYAL à la
JAMAÏQUE au mois de juin
1692, tirée de deux Lettres du
Ministre de cet endroit, écrites
à bord du vaisseau LA GRENADE,
alors en rade au PORT ROYAL.*

PREMIERE LETTRE

En date du 22. juin 1692.

MON CHER AMI,

JE ne doute nullement que les lettres & gazettes ne vous aient déjà appris les défords arrivés dans cette Isle, par un tremblement de terre des plus effrayans, que nous avons essuyé le 7. du

courant, & qui a renversé presque toutes les maisons, les Eglises, les sucreries, les moulins & les ponts dans toute l'étendue de ce pays. Il a bouleversé les rochers & les montagnes, & détruit des plantations toutes entières qu'il a précipitées dans la mer. Malgré tant & de si grands ravages, le *Port Royal* a encore senti le plus vivement les effets de ce terrible phénomène. C'est pourquoi je m'attacherai particulièrement à vous en détailler les funestes circonstances relativement à cet endroit, pour mieux vous faire connoître le danger où j'étois exposé, & combien peu je devois espérer d'en échapper.

Le *mercredi 7. juin*, au sortir de l'Eglise où je venois de lire l'Office, comme je l'ai fait exactement tous les jours depuis que je suis Recteur du *Port Royal*, afin d'entretenir au moins quelque lueur de religion parmi ces habitans les plus impies & les plus débauchés

débauchés qu'il puisse y avoir. Je me fus promener près de l'Eglise, dans un endroit où s'assembloit ordinairement tous les négocians. J'y trouvai le Président du Conseil, qui gère maintenant en chef jusqu'à ce que nous ayons un nouveau Gouverneur. Il m'aborda, & m'engagea à prendre avec lui un verre de vin en attendant le dîner.

Nous sommes trop amis pour que je le pusse refuser : je l'acceptai donc ; sur quoi il alluma sa pipe qu'il fit durer assez long-tems ; & ne le voulant point quitter qu'il ne l'eût finie, nous tardâmes trop pour que je pusse aller dîner chez un de mes amis qui m'en avoit invité : c'étoit le *Capitaine Ruden*, dont la maison a été engloutie dans la terre & dans les abymes de la mer où il a péri avec sa femme, sa famille, & tous ceux qui étoient allés dîner chez lui, dès les premiers chocs du tremblement : c'en étoit également fait de moi, si je m'y étois trouvé.

Mais revenons au Président & à sa pipe. Avant qu'il l'eût finie, je sentis la terre rouler & s'agiter sous mes pieds. Je lui demandai ce que cela vouloit dire ; à quoi il me répondit d'un air tranquille & avec sa gravité ordinaire : « C'est un trem-
 » blement de terre, n'avez pas peur,
 » il fera bientôt passé » : mais il augmenta au contraire ; & dès ce moment même nous entendîmes tomber l'Eglise & la tour : ce qui nous fit promptement penser à nous sauver. Je le quittai aussitôt pour gagner le fort *Morgan*, où je me croyois d'autant plus en sûreté, que dans une place aussi vaste & aussi étendue je n'avois rien à appréhender de la chute des maisons ; mais en y allant, je vis la terre s'ouvrir & engloutir une foule de peuple, & la mer s'élever vers nous, & se déborder par dessus les fortifications.

Je perdis alors le peu d'espérance qui me restoit d'en pouvoir

échapper, & résolu aussitôt de revenir chez moi pour y attendre la mort en aussi bon état que je le pourrois. Pour y aller de l'endroit où j'étois, j'avois deux ou trois petites rues fort étroites à traverser. Les maisons & les murailles tomboient de toutes parts à mes côtés; il me roula même quelques briques sur les pieds, mais sans me blesser. Arrivé chez moi, j'y trouvai tout dans le même état que je l'avois laissé; & de tous les tableaux que j'avois, dont il y en avoit quelques-uns de fort beaux, il n'y en avoit pas seulement un de dérangé. Je passai sur mon balcon pour voir en quelle situation étoit notre rue; il n'y avoit pas seulement une maison endommagée, & la terre n'y avoit pas souffert la moindre secousse. Sitôt que le peuple m'aperçut, chacun m'appella: je descendis pour aller prier avec eux; & arrivé au milieu de la rue, chacun me prit par mes ha-

bits, m'embrassa : tous enfin me serrèrent si étroitement, que je manquai de tomber par leurs carresses. Je vins cependant à bout de les faire prosterner ; & tous ensemble à genoux, nous fîmes un grand cercle dans la rue. Je priai avec eux près d'une heure en cette posture ; mais au bout de ce tems je me trouvai si fatigué & accablé de la chaleur du soleil, que je n'y pouvois plus tenir, si l'on ne m'eût apporté une chaise. Pendant tout ce tems la terre étoit tellement agitée de nouveaux mouvemens & de secousses continuelles, qu'elle rouloit, pour ainsi dire, comme les lames de la mer : enfin elle étoit dans une agitation si brusque, qu'en faisant mes prieres, je me pouvois à peine tenir sur les genoux.

Je restai encore environ demi-heure au milieu d'eux, à leur rappeler leurs crimes & leurs dérèglements, & à les exhorter, le

mieux qu'il me fut possible, de se repentir, & d'y faire de sérieuses réflexions, pour en profiter à l'avenir. Il survint alors quelques-uns de nos marchands qui m'engagerent à m'aller reposer en rade, & me dirent qu'ils avoient un canneau pour m'y faire porter. La mer avoit déjà entièrement englouti le quai & toutes les belles maisons qui y étoient bâties, dont la plupart étoient aussi belles que celles de *Cheapside*; elle avoit même gagné jusqu'à deux rues au-dessus: ce qui m'obligea à gagner le toit de quelques maisons qui étoient de niveau à la surface de l'eau, d'où j'entrai dans un petit canneau pour m'embarquer ensuite dans un long boat, qui me mit à bord du navire le *Siam-Merchant*. J'y trouvai le Président fort tranquille, qui fut charmé de me voir: enfin j'y passai la nuit, mais sans pouvoir seulement fermer l'œil, à cause des secousses du tremblement qui se réi-

téroient presque d'heure en heure, & qui faisoient continuellement rouler avec un bruit insupportable tous les canons qui étoient à bord.

Le lendemain je fus de navire en navire, voir les blessés & les personnes mourantes; & rendis les derniers devoirs à plusieurs personnes, dont les cadavres venoient à flot, de la pointe. Telles ont été mes tristes occupations depuis que je suis à bord de ce vaisseau, où j'étois allé à dessein de m'embarquer pour l'Angleterre; depuis tout tems nous n'avons eu que tremblemens, tonnerres, éclairs & mauvais tems. D'ailleurs ces habitans sont si endurcis dans le crime & la débauche, que je ne me sçaurois résoudre à y rester. Le jour même que ce terrible tremblement de terre arriva, la nuit ne fut pas plutôt venue, qu'une troupe de coquins & de débauchés, de ces scélérats qu'on appelle *flibustiers*, furent enfoncer les magasins & les

maisons où il ne se trouvoit personne, pour piller & emporter ce qui se trouvoit chez leurs voisins, quoique la terre tremblât encore sous eux, & qu'ils vissent une partie de leur *clique* écrasée au milieu d'eux pendant le tems de leur brigandage. Enfin ce qu'il y reste de femmes débauchées persévèrent avec la même opiniâtreté dans tous leurs excès.

Je suis allé deux fois à terre, pour y faire les prières avec ceux qui étoient blessés & mourans, & pour baptiser les enfans; & j'y ai reconnu les mêmes déréglemens, les mêmes yvrogneries, les mêmes blasphêmes qu'auparavant. Je ne le puis taire à leur confusion; je ne puis non plus excuser les Magistrats d'avoir permis qu'une pareille méchanceté soit parvenue à un tel excès. J'ai fait entièrement du mieux qu'il m'a été possible, pour m'acquitter de mon devoir tant que j'y ai resté; & je remercie

Dieu de n'avoir rien à me reprocher de ce côté-là, tant je me suis porté à les prêcher, à les catéchiser & à les exhorter : ce que vous pourroient confirmer tous ceux qui sont venus ici. Je leur exposai si clairement, dans le dernier sermon que j'ai fait à l'Eglise, quelles seroient les suites funestes de leur endurcissement & de leur vie déréglée, qu'ils ont avoué depuis que c'étoit plutôt une prophétie qu'un sermon. J'avoue que je m'y sentis poussé par inspiration ; & que je leur ai souvent prêché en chaire des choses auxquelles je n'avois jamais pensé, & que je n'aurois pu leur dire si je n'y avois été inspiré.

Le jour de ce terrible événement fut très-beau, & même trop beau pour qu'on eût pu soupçonner le moindre accident. Cependant en trois minutes environ sur les onze heures & demie du matin, le *Port Royal*, la plus belle ville de toutes

les Colonies Angloises , le meilleur endroit & le lieu le plus commerçant de cette partie du monde, abondant en toutes sortes de richesses, fertile en tout ; le *Port Royal*, dis - je, en trois minutes fut renversé, détruit, englouti, & en plus grande partie absorbé dans la mer, qui en peu de tems l'aura bientôt entièrement inondé ; car il y a maintenant très-peu de maisons qui aient pu jusqu'à présent y résister : l'on en entend tomber tous les jours, & tous les jours la mer les mange de plus en plus. L'on pense qu'il est au moins péri 1500 personnes, tant sous les ruines des maisons, que dans les fentes de la terre & par le débordement de la mer, dont il y en a plusieurs de distinction, entr'autres, mon bon ami M. *Musgrave*, Procureur Général, &c.

Je m'étois embarqué dans ce navire, comme je vous l'ai dit, à dessein de retourner en *Angleterre*;

mais on me presse tant de rester, que je ne sçai que répondre. Si je reste ici, j'aurai d'autant plus à souffrir, que ce pays est entièrement ravagé & détruit : je serai obligé de me renfermer dans une cabane, & n'aurai pour toute nourriture que des *jgniames* & des patates, dont je ne puis goûter : Enfin pour toute boisson je n'aurai que de la ponche de *tasfia*, à quoi je n'ai jamais pu m'accoutumer. J'ai écrit pour qu'on envoie à ma place quelque jeune homme, plus en état que moi de résister à toutes ces fatigues ; mais on me regarderoit comme un ingrat si je les abandonnois actuellement dans une circonstance aussi pressante. Ainsi quelque peine que j'aie à souffrir, je ne me veux pas rendre coupable d'un pareil reproche, j'aime mieux rester encore un an avec eux.

On travaille maintenant, avec toute l'expédition possible, à la

DE LA JAMAÏQUE. 419
construction d'une nouvelle ville,
près du Roc dans *Linnavea*.



SECONDE LETTRE,

Du 28. Juin 1692.

D Epuis ce jour fatal , le plus terrible que j'aie jamais passé en ma vie , j'ai toujours resté à bord de quelque navire ; car on sent encore de moment à autre , & , pour ainsi dire , continuellement quelques sécouffes sur la terre : nous en essuyames hier une terrible ; mais elles paroissent beaucoup moins sensibles en mer qu'à terre. Je n'ai encore ôsé retourner au *Port Royal* que trois fois depuis sa destruction , où je me suis exposé dans les débris de toutes ces maisons pour inhumer les morts , prier avec les malades & baptiser les enfans. J'y prêchai *Dimanche*

dernier dans une tente ; car le peu de maisons qui y sont restées sont tellement en ruine , qu'on ne peut sans témérité s'y exposer. Tout le monde étoit ravi de me voir , & il n'y en avoit pas un qui ne versât des larmes sur ce que je leur disois. J'espère que ce terrible événement les fera rentrer en eux-mêmes & changer de conduite ; *car il n'y avoit pas un peuple plus impie sur toute la surface de la terre.*

Peut-on imaginer rien de plus triste que le spectacle affreux que présente continuellement ce port , le plus beau & le mieux situé que j'aie jamais vu ? Dans toute cette rade on ne voit actuellement que des cadavres de gens de toute condition , de tout âge & de tout sexe , livrés sans funérailles à la fureur des flots. Le tremblement a entièrement détruit & bouleversé notre cimetière , a ouvert tous les tombeaux qui y étoient en très-grand

nombre ; & la mer a arraché de terre le reste des carcasses de ceux qui y avoient été enterrés : quantité de personnes qui étoient puissamment riches sont entièrement ruinées ; pendant que d'autres malheureux ont profité de cette occasion , & ont ramassé des richesses immenses en fouillant dans les débris & les ruines des maisons , dès le tems même , pour ainsi dire , du tremblement de terre , ou du moins pendant que tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens étoient encore dans la consternation.

Nous avons appris de différens endroits de cette Isle le dommage qu'y a causé ce tremblement. On écrit de *Sainte Anne* que la mer a inondé plus de 1000 acres de bois & détruit toutes les plantations ; mais il n'a en aucun endroit fait autant de ravage qu'au *Port Royal*, où il y a eu des rues entières englouties dans les ouvertures de la terre , qui , en se refermant , en

ont écrasé tous les habitans : on en a même trouvé quelques - uns enfouis jusqu'au cou , & dont la tête restoit libre sur la surface de la terre ; les chiens en ont mangé quelques - uns ; on a recouvert les autres de terre & de poussiere , crainte de l'infection que ces cadavres auroient pu occasionner.

Voilà le détail d'un triste événement ; & Dieu seul sçait ce qui peut encore nous arriver de pire. Tout le monde dit qu'on entend un grand bruit dans les montagnes : ce qui doit nous faire beaucoup appréhender quelque irruption de feu qui seroit encore plus terrible & plus destructive , que le tremblement de terre. J'ai beaucoup de répugnance à rester ici ; je ne vois cependant aucun prétexte qui puisse en conscience m'autoriser à quitter mon ministère en pareille circonstance.

Telle est la description qu'en donne ce Ministre. Dans quelques

autres relations, envoyées du *Port Royal* à la Société Royale de *Londres*, on y remarque une circonstance assez surprenante, la voici. Sitôt que la plus grande force du tremblement fut passée, le Ministre exhorta ceux qui l'avoient échappé de se mettre en priere avec lui. Il se trouva parmi eux plusieurs Juifs qui se prosternerent & répondirent comme les autres. L'auteur ajoute même qu'on leur entendit invoquer le *S. Nom de Jesus* : chose, dit-il, fort surprenante & digne d'attention. On trouve cette remarque dans les *Transactions Philosophiques*, page 412. où l'on a inféré les principales circonstances de ce phénomène, que nous allons ajouter pour plus grand éclaircissement sur ce fait.

1. Le tremblement de terre arrivé le 7 juin 1692 entre onze heures & midi, a renversé & inondé au moins neuf dixièmes de la ville du *Port Royal* en deux mi-

nutes, & tout le quartier du *quai* en moins d'une. Peu de personnes en ont échappé : j'y ai perdu ma femme, tous mes gens & toute ma fortune. Il ne s'en est sauvé qu'une fervante Blanche, qui m'a dit « que sa maîtresse étoit alors » dans sa chambre au deuxième : » qu'elle étoit au grenier où on la » venoit d'envoyer, lorsqu'elle sen- » tit le tremblement ; & qu'aussi- » tôt ayant voulu descendre, elle » trouva l'eau dans le haut de l'es- » calier, parceque la maison s'étoit » enfoncée perpendiculairement » ; & elle est actuellement près de 30 pieds sous l'eau. Nous étions allés ce jour-là, mon fils & moi, à *Liguania*, hasard auquel nous devons sans doute notre conservation. Etant environ à moitié chemin pour nous en revenir, nous manquames d'être engloutis par une lame de plus de 6 pieds de haut, qui avançoit avec toute la rapidité d'une mer en colere, sans aucun

vent qui pût en modérer le cours ; & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que nous pûmes regagner *Liguania*, où nous trouvâmes toutes les maisons au rez de terre, excepté les cabanes des Nègres. Depuis ce tems-là jusqu'à aujourd'hui 20 de juin, il n'y a point de jours que la terre ne donne 5 ou 6 secouffes très-violentes ; on en a vu les montagnes se séparer & se précipiter en partie : ce qu'elles font encore actuellement.

2. Nous avons eu ici de grandes mortalités depuis le tremblement de terre, qui commencent cependant à se calmer. La moitié de ceux qui avoient échappé ce terrible catastrophe au *Port Royal*, font morts depuis de fièvres malignes, maladies sans doute causées par le changement d'air, l'humidité des maisons, & le défaut de logement, de médicamens & autres commodités. Septem. 3. 1682.

3. La plus grande partie du *Port*

Royal est abymée : le quartier qui donnoit sur le bord de la mer est entierement submergé & recouvert de plusieurs brasses d'eau : toute la rue où étoit l'Eglise est aussi tellement inondée, que l'eau est débordée jusqu'au haut des maisons qui ont resté sur pied. Lorsque la terre s'ouvrit, elle engloutit une partie des habitans en quelques endroits : en d'autres elle les fit sauter en l'air : elle en jetta même quelques - uns jusqu'au milieu du port qui se sont cependant sauvés ; je crois néanmoins qu'il en est péri plus de 2000 tant *Blancs* que *Noirs*. Il y a eu au *Nord* plus de 1000 acres de terre submergés, où treize personnes ont perdu la vie. Toutes les maisons de cette Isle ont été renversées : ce qui nous oblige à demeurer dans des cabanes. Les montagnes se sont adossées les unes contre les autres, & ont laissé la riviere à sec, où l'on a pris quantité de poisson qui

a été d'un grand secours aux habitans. A *Yellows* une montagne s'est déchirée & dispersée sur plusieurs habitations, qu'elle a entièrement recouvertes & où elle a écrasé dix-neuf *Blancs*. Une habitation s'est trouvée transportée à un demi mile de l'endroit où elle étoit auparavant, où elle fournit à présent de très-bonnes provisions.

4. Entre onze heures & midi, je sentis trembler l'auberge où j'étois, & je vis tous les pavés se déranger. J'entendis aussitôt crier dans la rue que c'étoit un *tremblement de terre*. Je sortis sur le champ & trouvai tout le monde en consternation & implorant la miséricorde de Dieu. J'avancai dans la rue avec la foule; & pendant ce tems-là nous voyons tomber les maisons de tous côtés: quelques-uns furent pris dessous, d'autres se trouvoient au-dessus de ces ruines. Le sable étoit dans les rues

en aussi grande agitation que les lames de la mer, & renversoit tout le monde. Il se fit en même tems un débordement subit des eaux de la mer qui entraînoit tout le monde, dont une partie se sauva sur les solives des maisons en ruine; & lorsque ce fable fut à sec, on y trouva les autres enfoncés, les uns sans bras, les autres sans jambes. Nous fûmes un petit nombre témoins de cette terrible catastrophe de sur un petit espace de terre où nous étions 15 à 18, qui heureusement ne fut point inondé. Sitôt que le plus fort du tremblement fut passé, chacun s'empressa de s'assurer s'il restoit encore quelque chose de sa famille. Je fis tous mes efforts pour gagner chez moi au travers des ruines de toutes les maisons qui étoient à flot, mais il me fut impossible. Enfin je trouvai un canneau, dans lequel je fus jusqu'à l'endroit de ma maison. Je trouvai

dans mon chemin plusieurs cadavres d'hommes & de femmes abandonnés à la fureur des lames; mais je ne pus avoir aucunes nouvelles de ma femme, ni de personne de ma famille. Le lendemain je fus de navire en navire; & j'eus enfin le bonheur de trouver ma femme & deux de mes Nègres. Elle me dit que sitôt qu'elle s'étoit apperçue du tremblement, elle s'étoit retirée & avoit averti tous ceux de la maison d'en faire autant. Elle ne fut pas plutôt dehors, que le sable les culbuta, & que sa Nègresse & elle étoient tombées dans la terre; mais que le débordement des eaux les en avoit arrachées, & les avoit roulées çà & là, jusqu'à ce qu'elles eussent pu s'acrocher à une solive, sur laquelle elles s'étoient sauvées: après quoi le canneau d'un vaisseau Espagnol les vint prendre & emporter à bord.

Toutes les maisons, depuis la rue des Juifs jusqu'au parapet, fu-

rent renversées, excepté 8 à 10 où l'eau avoit gagné jusqu'au premier étage. Et sitôt que le tremblement fut passé, les matelots pillèrent toutes ces maisons : il y en eut même quelques-uns qui pendant leur pillage furent écrasés par un second tremblement de terre.

Il y eut plusieurs chaloupes & vaisseaux coulés & perdus dans le port, par la grande agitation de la mer. La frégate le *Swan*, qui étoit près du quai en carène, fut emportée au-dessus des maisons, & se fut enfin briser sur celle du *Lord Puke*, où elle fut d'un grand secours à quantité de personnes qui y sauverent leur vie.

5. Le commencement de cette année 1692 a été très-sec & fort chaud à la *Jamaïque*. Cette saison a duré jusqu'au mois de *mai*, qu'elle s'est changée en vents & en pluie qui ont duré jusqu'à la fin du mois. Depuis ce tems jusqu'au jour du tremblement, la saison est devenue

comme auparavant, très-chaude, sèche & sans aucun vent, jusqu'au 7 juin environ les onze heures & demie du matin, jour du tremblement. Il faisoit alors très-chaud, le tems étoit fort beau, & le ciel si serein, qu'à peine pouvoit-on appercevoir aucun nuage & sentir le moindre zéphir. Ce fut cependant au milieu d'un si grand calme qu'on fut surpris de ce terrible tremblement, si fatal au *Port Royal* & dans toute l'étendue de la *Jamaïque*.

Ce tremblement fut d'abord très-foible, & même si peu sensible, qu'à peine pouvoit-on s'assurer que ce fût un tremblement de terre; mais on fut bientôt confirmé dans l'idée qu'on en avoit par un second choc qui suivit immédiatement le premier, & qui fut un peu plus fort, accompagné d'un bruit semblable à celui du tonnerre, qui fit sortir tout le monde. Mais c'étoit un avant-coureur trop précipité,

pour qu'on pût avoir le tems de se mettre en sûreté ; car ce second choc fut immédiatement suivi d'un troisième , qui en moins d'une minute renversa jusqu'aux fondemens du *Port Royal* avec tant de violence , que pendant ce court espace les trois quarts des maisons & du terrain sur lequel elles étoient bâties , & la plupart des habitans furent abîmés dans le sein de la terre & couverts d'un déluge d'eau ; & ce qui échappa à ce déluge fut tellement bouleversé , qu'on n'y pouvoit distinguer qu'un tas confus de ruines & de débris. Enfin sur dix maisons il n'y en est pas resté une , dans laquelle on ôsât se croire en sûreté,

Toutes les rues qui donnoient sur le bord de la mer , près du port où il y avoit un quai superbe auprès duquel on pouvoit amarrer des vaisseaux de 700 tonneaux , & les y charger & décharger commodément , où étoient les maga-

fin

ains les mieux fournis de toutes sortes de marchandises, où étoient les plus superbes & en même tems les plus solides bâtimens de toute la ville, tous occupés par les principaux habitans; enfin qui à tous égards étoit le premier & le plus beau quartier de la ville, sont maintenant couvertes de six à huit brasses d'eau.

On dit que ce qui reste du *Port Royal* est bâti sur un rocher; mais la destruction entière des montagnes prouve suffisamment que les rochers ne peuvent pas plus résister que le sable à la force d'un violent tremblement de terre; si ce pays n'est que fond de sable, comme le prétendent quelques-autres, on doit s'étonner qu'un pareil tremblement n'ait pas abymé & entièrement détruit tous ces fondemens; en effet il étoit si violent qu'il renversoit tout le monde qui cherchoit à se sauver dans les rues, & il n'y avoit personne qui se pût tenir

debout. La terre sautoit & se soulevoit avec la même vitesse, que les lames d'une mer en colere. La comparaison paroît hasardée : il n'y a cependant personne de ceux qui l'ont essuyé qui ne le puisse assurer. Enfin elle étoit dans une telle agitation, qu'il y a encore des maisons debout, & qui ont été transférées à quelque distance de l'endroit où elles étoient auparavant ; & il y a une rue, dont la plupart des maisons subsistent encore, qui est à présent deux fois plus large, qu'elle n'étoit avant le tremblement. Dans d'autres endroits la terre se fendoit, s'ouvroit & se refermoit tout d'un coup. Plusieurs assurent même avoir vu dans le même moment & tout à la fois jusqu'à deux & trois cens de ces ouvertures, dans lesquelles quantité de personnes se sont trouvées englouties. Quelques-uns se trouvoient pris par la moitié du corps & entierement écrasés : d'au-

tres étoient pris jusqu'à la tête : d'autres étoient entièrement engloutis & rejettés ensuite avec quantité d'eau : d'autres enfin ont subi le même sort , mais sans jamais reparoître. Ce n'étoit cependant encore là l'effet que des petites ouvertures , il y en avoit de plus grandes où les maisons entières se précipitoient. Quelques-unes jettoient des torrens d'eau à une hauteur considérable en l'air , qui menaçoient du déluge les restes du *Port Royal* , que le tremblement de terre avoit paru vouloir épargner. Ces dégorgemens d'eau étoient accompagnés de vapeurs d'une puanteur insupportable , qui en moins d'une minute firent devenir le ciel , de beau , clair & serein qu'il étoit auparavant , aussi épouvantable & aussi rouge qu'un four chaud. Toutes ces fâcheuses circonstances , qui se presentoient tout à la fois , furent accompagnées d'un bruit terrible , occasionné par

le bouleversement de toutes les montagnes voisines, & d'un bruit confus qui partoît des entrailles de la terre. Cette désolation faisoit courir un chacun d'un endroit à l'autre; & répandoit dans tous les cœurs une si grande consternation, qu'on ressembloit plutôt à des morts qu'à des vivans, & qu'il n'y avoit personne qui ne se crût à la consommation des siècles. Se pouvoit-il en effet rien de plus effrayant que de voir les cheminées & le toit des maisons à fleur d'eau, de voir tous les vaisseaux coulés à fond, de voir toutes les maisons renversées, quelques-unes seulement à moitié en ruine, les autres entièrement impraticables, de voir les gouffres où les maisons avoient été abymées, dont quelques-unes étoient restées à moitié hors de terre, & d'autres avoient coulé jusqu'au rez des cheminées, & dont ces foibles restes ne pouvoient servir qu'à rappeler le souvenir de tant de malheurs.

Quelque grand qu'ait été le désastre du *Port Royal*, il y est cependant encore resté plus de maisons debout qu'en aucun autre endroit de cette Isle. Par-tout ailleurs la terre étoit en si grande agitation, que non seulement on ne se pouvoit tenir debout, mais qu'on étoit obligé de s'accrocher & de s'arquer des pieds & des mains, pour ne se pas laisser balloter par son roulis, qui étoit aussi brusque que celui d'une mer en furie. Aucune *sucrierie* * n'a pu y tenir dans toute l'étendue de l'Isle. Il n'est resté aucune maison debout à *Passage-fort*, qu'une seule à *Liguania*, & aucune à *S. Jago*, excepté quelques petites chaumières dont la construction avoit épuisé toute la gravité *Espagnolle*; & quand il y auroit eu cinq cens & même cinq mille villes à la *Jamaïque*, il est sûr qu'un pareil tremblement les auroit toutes renver-

* Moulin pour broyer les cannes à sucre.

fées. La terre s'ouvroit considérablement en quelques endroits. Dans le Nord la plupart des plantations & des habitations, quoiqu'éloignées les unes des autres, maisons, habitans, arbres, &c. tout s'est précipité dans un même gouffre, où l'on n'a vu pendant long-tems après qu'un grand lac couvert d'eau de plus de mille acres d'étendue. Il s'est séché depuis; & l'on n'y voit plus à présent que du sable & des graviers, sans aucuns vestiges par lesquels on puisse juger qu'il y ait eu précédemment ni maisons, ni arbres, ni autre chose. A *Clarendon*, qui est éloigné d'environ 4 lieues de la mer, la terre s'ouvroit & jettoit en l'air avec une force extraordinaire des quantités prodigieuses d'eau. Tous ceux qui vont dans ce pays peuvent y voir les marques de ces ouvertures, dont j'en ai vu plusieurs. On dit que le tremblement a été beaucoup plus violent sur les montagnes. Tout

le monde convient que plus on en étoit proche, plus on en ressentoit les funestes effets; & que quoi que ce soit qui en puisse être la cause, elles en étoient le foyer. Elles sont effectivement si bouleversées, qu'elles ont tout un autre air qu'elles n'avoient auparavant, particulièrement la montagne *bleue*, & quelques autres encore des plus hautes, qui paroissent en avoir été considérablement endommagées; & qui pendant tout le tems du premier grand tremblement, & pendant deux mois encore après ce premier, qu'il s'en faisoit successivement de considérables & très-fréquens, quelquefois même de deux & trois heures en trois heures, retentissoient & faisoient un bruit terrible.

Près de *Yellows* une portion de montagne, après plusieurs sauts & trémoussemens, ensevelit sous ses ruines une famille entière & une grande partie d'une habitation qui

en étoit éloignée de plus d'un quart de lieue ; & près de *Port Morant* , à environ une journée au-delà , une montagne d'une hauteur considérable se précipita entièrement , & a laissé en sa place un grand lac de 4 à 5 lieues d'étendue.

Il y a tout lieu de croire qu'il s'est passé des changemens aussi extraordinaires & à peu près de même nature sur la *montagne bleue* & dans son voisinage , après le fracas & le bruit épouvantable qu'elle a produit. Mais ces sortes d'endroits sont si impraticables , même aux Nègres , qu'on ne peut encore sçavoir ce qui s'y est passé , sinon qu'elles paroissent entièrement dépouillées de cette verdure naturelle , & de cette charmante perspective qui offroit auparavant un coup d'œil si agréable.

Quelques - uns pensent que les montagnes se sont un peu affaissées , & ne sont pas si hautes qu'elles

étoient auparavant : d'autres pensent que le tremblement a produit cet effet dans toute l'étendue de cette Isle , & que le *Port Royal* a baissé d'un pied ; & dans plusieurs endroits on se sert de cordes pour tirer de l'eau des puits , deux ou trois pieds moins longues qu'à l'ordinaire.

Quoique la mer fût très-calme dans le tems du premier grand tremblement , elle se souleva tout d'un coup avec tant de furie , que la forte agitation des lames fit en un instant rompre les cables de tous les navires qui étoient dans le port ; mais elle s'apaisa presque aussi vite.

On a observé que lorsqu'il fait beaucoup de vent , il n'arrive jamais de tremblement de terre ; mais qu'ils arrivent au contraire toujours dans un tems calme. Cette observation s'est trouvée confirmée par tous ceux qui sont arrivés depuis le premier.

Après la pluie ils sont en général plus violens qu'en toute autre saison : ce qui peut être occasionné par le resserrement des pôres de la terre : ce qui rend leur action plus violente , faute d'un passage assez libre pour se dissiper.

Il en arrive quelquefois à la campagne qu'on ne sent point au *Port Royal* ; & il y en a de très-sensibles au pied des montagnes , qu'on ne sent point par-tout ailleurs.

Depuis ce tremblement de terre, la *brise* * de terre n'est pas si fréquente qu'à l'ordinaire ; l'on a au contraire très-souvent la *brise* du large : ce qui étoit très-rare auparavant , mais qui est aujourd'hui très-fréquent.

On a trouvé au *Port Royal* & en plusieurs autres endroits de cette Isle , quantité de matieres sulphu-

* On se sert de ce terme dans les colonies ; pour marquer le vent qui tantôt vient de terre , & c'est alors la brise de terre ; tantôt de la mer , & on l'appelle brise de mer ou brise du large.

reuses & combustibles, que la terre a probablement vomie en s'ouvrant, & qui au moindre feu s'enflamment & brûlent comme une chandelle.

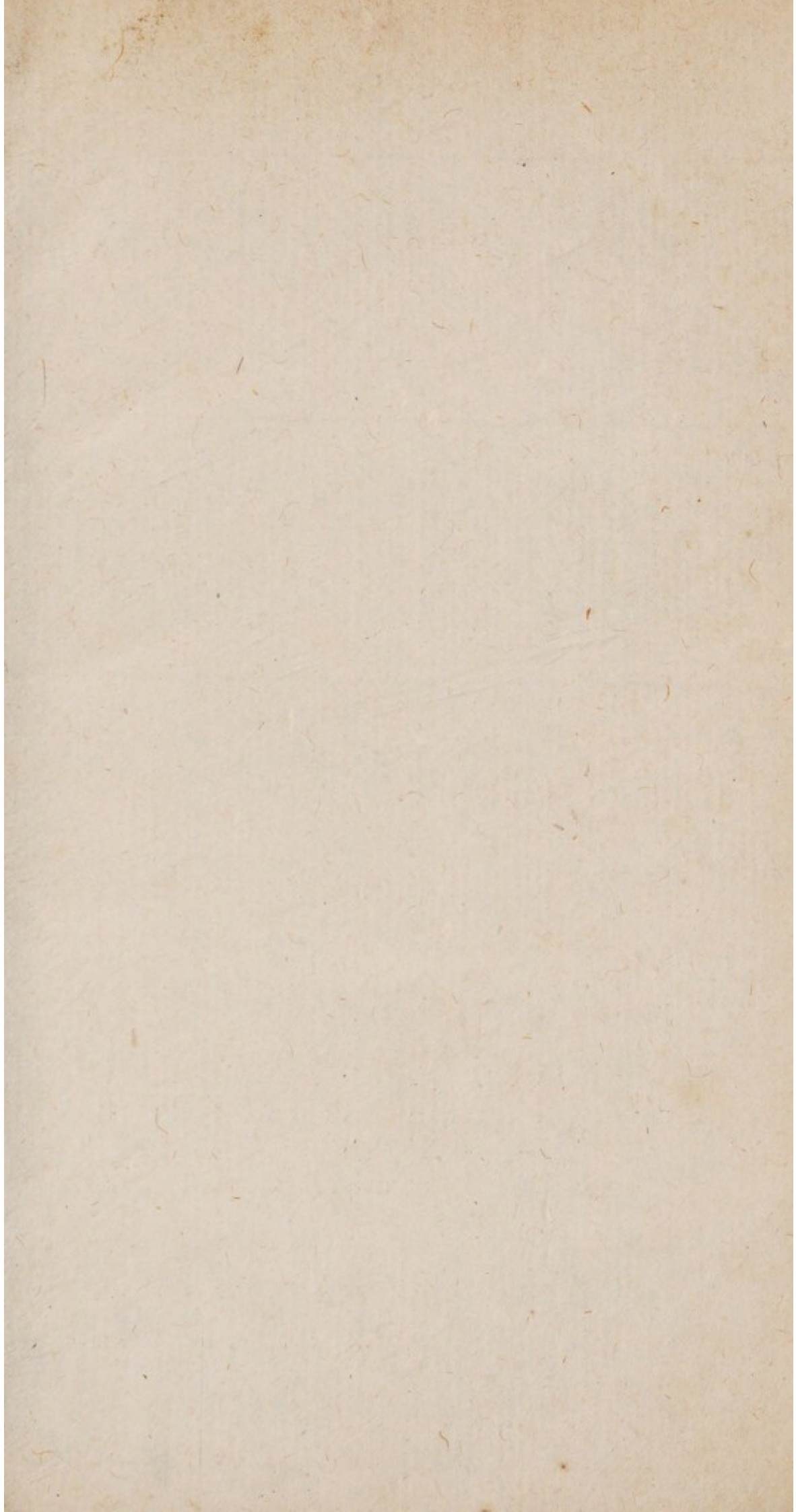
S. Christophe, une des Isles Caraïbes, étoit ci-devant beaucoup sujet aux tremblemens de terre, qui ont entièrement cessé, ou du moins qu'on n'a jamais senti depuis l'éruption d'une grande montagne de matière combustible: ce qui fait présumer qu'il pourroit arriver une semblable éruption en ce pays. Mais on n'en voit aucune apparence; au contraire les tremblemens diminuent & deviennent de plus en plus moins fréquents & plus foibles depuis le premier qui a été si terrible; & il y a si long-tems qu'on n'a entendu parler d'aucun, excepté quelques-uns qui de tems à autres se font à peine sentir, qu'il y a tout lieu d'espérer que nous n'avons plus à présent rien à appréhender de ce côté-là.

Ceux qui ont survécu à ce ter-

rible tremblement, ont resté, du moins autant qu'ils en ont eu l'occasion, pendant deux mois à bord des vaisseaux qui étoient dans le port. Les tremblemens étoient à terre si fréquens, si terribles, & & accompagnés de tant de fracas & de bruit, que personne n'osoit se risquer à y descendre. Ceux qui n'avoient point cette commodité, se sont retirés à *Kingstown* dans de méchantes cabannes qu'ils y ont bâties, à peine capables de les garantir de la pluie, qui a été très-fréquente après le tremblement de terre; où exposés à toutes les injures du tems & de la saison, sans aucun secours ni commodités, ils périssoient tous misérablement. Il a régné une maladie si universelle dans toute l'Isle, occasionnée probablement par les vapeurs des ouvertures de la terre, qu'il y a eu peu de personnes qui n'aient été malades; & il en est mort au moins trois mille, la plupart à *Kingstown*

DE LA JAMAÏQUE. 445.
seulement, quoique ce soit d'ail-
leurs un endroit assez sain. Au
surplus la grande quantité de cada-
vres, qui flottoient par centaines
dans toute l'étendue de ce port au
gré des vents & de la brise, peut
bien avoir contribué à l'infection
de l'air, & être la cause, du moins
en partie, de toutes les maladies
qui ont succédé au tremblement.
Le 3 juillet 1693.

F I N.





11

11

4

